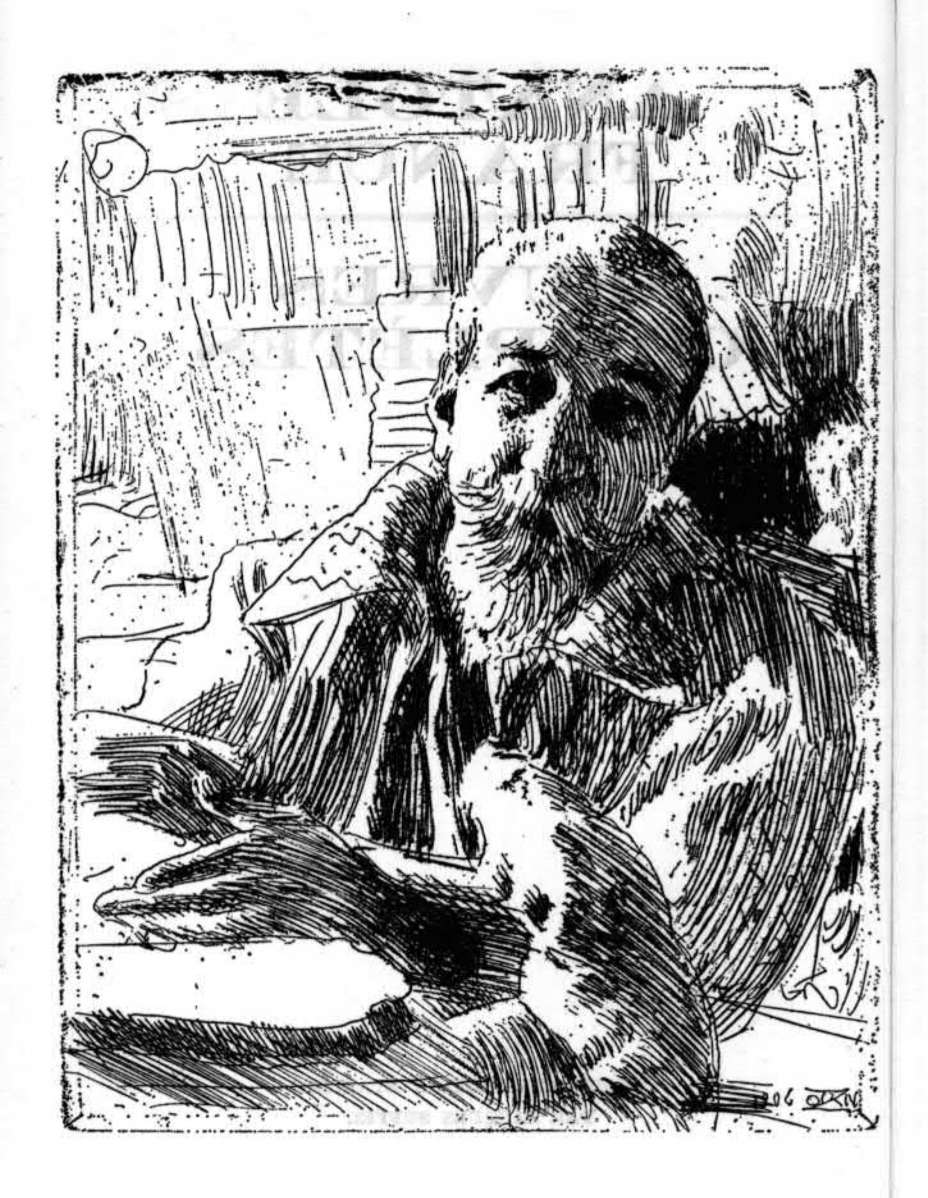


ANATOLE FRANCE

ŒUVRES COMPLÈTES

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE
PAR JACQUES SUFFEL



PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

ILLUSTRATIONS DE JEAN-PIERRE MEUER

Distribué par le
CERCLE DU BIBLIOPHILE

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

(1893-1909)

L'Elvire de Lamartine

Etudes et Portraits

Préfaces et Discours

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

L'ELVIRE
DE LAMARTINE

L'ELVIRE

DE LAMARTINE

On n'ignore point que celle que Lamartine appelle Elvire dans les *Méditations* et Julie dans *Raphaël* était, en réalité, Mme Charles, la femme du célèbre physicien. Si l'on a consacré des volumes entiers à Mme de Beaumont et à Mme de Custine, illustrées l'une et l'autre par le culte rapide et même un peu brusque que leur voua Chateaubriand, il sera permis peut-être de rappeler en quelques lignes la mémoire de la jeune femme enthousiaste et maladive qui fut la religion de Lamartine jeune. Elle n'était connue jusqu'ici que par les effusions du *Lac* et du *Crucifix*, et par les confidences du poète, voilé négligemment et mal caché sous ce nom d'archange qu'illustra le Sanzio. Le faux Raphaël fait une confession arrangée, où la passion prend soin de s'écheveler avec art, où rarement le poète oublie de surveiller l'attitude de son extase ou de son désespoir. Le livre lui-même, à la fois mémorial et roman, est d'un genre mixte: circonstances, sentiments, caractères, tout s'y joue sur les confins indéterminés de la fiction et de la réalité.

La figure de l'héroïne prend, dans ces régions indécises, un aspect vague et flottant. Elle est insaisissable, plus chimérique encore qu'idéale. Pourtant, c'est Elvire, c'est Julie, c'est-à-dire la parente, sinon l'égale, de Cynthie, de Béatrice et de Laure. A ce titre elle est sacrée, et c'est avec un tendre respect que l'autre jour, chez M. Etienne Charavay, j'ai feuilleté quelques lettres, écrites par cette Julie, qui fit naître les plus beaux vers des *Méditations*. M. Etienne Charavay n'est jamais si heureux que lorsqu'il a servi les lettres

ou les sciences. Non content d'être lui-même un érudit, dont la place est marquée à l'Académie des inscriptions, il fait part aux lettrés, avec une libéralité infatigable, des trésors de son riche cabinet d'autographes. Voyant que les lettres de Mme Charles m'intéressaient, il me pressa de les publier moi-même, avec plusieurs lettres de Charles, jointes au dossier.

Je me suis efforcé de tirer de ces documents, à défaut d'une histoire suivie, quelques notes sur une personne jusqu'ici aussi inconnue qu'illustre [1].

I

Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes naquit en 1782, à Saint-Domingue, de créoles français, qui avaient leur habitation au fort de Paix [2]. En 1791, lors du massacre des blancs, s'il en faut croire un récit que Lamartine met dans la bouche même de Julie, Mme des Hérettes, fuyant dans une chaloupe avec ses deux filles, périt en mer. Les deux orphelines, dont Julie était la plus jeune, furent sauvées et rendues à leur père qui, dépouillé de ses biens, proscrit, abandonna la colonie, et se rendit avec elles en France [3]. Ces

1 Plusieurs personnes m'ont fourni, pour ce petit travail, des indications précieuses. Je prie MM. Gaston Boissier, de l'Académie française; D. Neuville, archiviste du Ministère de la Marine; Le Beau, chef du Service de la Marine, à Nantes; S. de la Nicollière, archiviste de la ville de Nantes; Charles de Grandmaison, archiviste du département de l'Indre; Fernand Bournon, archiviste de la ville de Saint-Denis; Edm. Poinsot (Georges d'Heilli), chef du Bureau des Maisons d'éducation à la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur; Maurice Tourneux, Félix Reyssié, avocat à Mâcon; Lucien Faucou, conservateur adjoint du Musée Carnavalet; René Samuel, sous-bibliothécaire du Sénat; Mlle Jeanne Cantel, d'agréer l'expression de ma vive gratitude. A. F.

2 Voir l'*Appendice*, II, à la fin du volume.

3 *Raphaël, pages de la vingtième année*, édition publiée par la Société des Œuvres de Lamartine, 1892; in-18, p. 52. Le récit de Julie commence ainsi: « Je suis née, dit-elle, près du pays de Virginie, car l'imagination du poète a fait une patrie à son rêve, dans une des îles du tropique. » C'est de Saint-Domingue, comme on le voit un peu plus loin, que Julie veut parler, et l'on est surpris que cette inexactitude ait échappé à l'écrivain qui devait un peu plus tard écrire un drame sur *Toussaint Louverture*.

Un peu plus loin: « Le nom de ma famille est D***. Julie est le mien... Mon père me ramena en France à l'âge de six ans. » Elle devait en avoir au moins neuf. Quant au séjour en Bretagne, il est assez probable. Nous verrons (*Appendice*, II) qu'un M. des Hérettes, probablement oncle de Julie, habitait Nantes en 1815.

malheureux furent recueillis par des parents pauvres de Bretagne. A douze ans, selon *Raphaël*, Julie fut placée dans « une de ces maisons somptueuses où l'Etat recueille les filles des citoyens morts pour le pays [1] ». Un homme « célèbre et âgé [2] » venait de temps en temps, au nom de l'Empereur, visiter la maison d'éducation nationale et s'informer du progrès des études. Ce vieillard regardait la jeune créole avec prédilection. Dès qu'elle eut dix-sept ans, comme elle était près de quitter le pensionnat et d'entrer dans le monde, où elle n'avait ni biens, ni parents, ni amis, il lui offrit sa propre maison et lui proposa d'accepter « aux yeux du monde et pour le monde seulement, le nom, la main, l'attachement d'un vieillard qui ne serait qu'un père, sous le titre d'époux [3] ».

Elle ne refusa point cet asile honorable et sûr; le jour où elle sortit de pension, elle entra dans la maison du vieillard qui ne souffrit point qu'elle l'appelât jamais d'un autre nom que celui de père. Cette partie du récit que M. de Lamartine met dans la bouche de Julie soulève d'insurmontables difficultés. En parlant d'une de ces maisons somptueuses où l'Etat recueille les filles des citoyens morts pour le pays, il semble que le poète veuille désigner Saint-Denis, Ecouen ou Les Loges. Mais les trois maisons d'éducation de la Légion d'honneur ne furent créées qu'en 1805, et nous allons voir que Mlle des Hérettes se maria en 1804.

1 *Raphaël*, p. 52.

2 *Raphaël*, p. 53.

3 *Raphaël*, p. 53, 55.

Nous savons d'ailleurs, par une lettre qu'on va lire, que Julie des Hérettes avait encore son père et qu'elle habitait avec lui la Grange, près Tours, lorsqu'elle épousa un vieillard « célèbre et âgé ». Ce père paraît avoir été un hobereau buveur, querelleur, n'estimant rien tant que ses fusils et ses chevaux, jurant, sacrant, faisant enrager tout le monde autour de lui. Vous le verrez tout à l'heure comparé à M. Western, ce squire ivrogne que Fielding a peint si vivement dans le roman de *Tom Jones*. Il rendait sa fille Julie horriblement malheureuse. La pauvre enfant, délicate de santé, ne trouvait de repos que chez un oncle, qui était aussi doux et sage que le père était violent et absurde. Nous apprendrons bientôt que, si celui-ci par sa rudesse rappelait Western, l'oncle ressemblait à ce M. Allworthy dont Fielding a tracé dans son roman une sympathique image : « La nature, dit l'auteur de *Tom Jones*, lui avait donné un extérieur agréable, une constitution saine, une raison solide et un cœur bienfaisant... Ni sa maison, ni son cœur n'étaient fermés à aucune sorte d'humains; mais ils étaient préférablement ouverts aux gens de mérite. Par-dessus tous les autres, les personnes de science et d'esprit avaient part à sa faveur. » Aussi, le prétendant à la main de Julie, se sentant favorisé par l'oncle de la jeune fille, songe-t-il tout de suite à le comparer au bon M. Allworthy.

Ce prétendant était M. Charles (Jacques-Alexandre-César), âgé alors de cinquante-huit ans et fameux physicien. Il eut fort à lutter pour obtenir Mlle des Hérettes, qui ne demandait pas mieux que d'épouser un vieillard aimable et bon, resté jeune par la gaieté ingénue de l'âme, la simplicité du cœur [1], l'activité de l'esprit, sain, agréable, illustre. Mais

1 Charles, très ingénieux, passait pour ingénu, Il avait, dit-on, des candeurs, qui ne déplaisent pas chez un savant. Je trouve, dans un Catalogue d'autographes, une phrase tirée d'une lettre adressée par le physicien à M. de Livry, le 1er février 1784, qui peut passer pour un exemple de ce tour naïf de la pensée. Voici cette phrase : « Il y a sans doute des hommes qui se sont élevés plus haut en morale que moi en physique. » (Catalogue Laverdet, du 23 janvier 1855).

le père, le terrible hobereau, ne voulait pas entendre parler de ce mariage. Il eût dit volontiers comme le squire à Jones : « Mon ami, je n'ai rien à vous refuser, prenez chez moi ce que vous voudrez, hors mes terres, mes chiens, ma jument et ma fille. » Mais il est fort douteux qu'il eût des terres. Il y eut un mois plein d'incertitudes. M. des Hérettes refusa d'abord, puis il promit sa fille dans un an, jurant, sacrant, reniant Dieu, pleurant, cédant :

« Eh bien, là ! je vous la donne, ma fille, la voilà. Elle est à vous. A présent, n'en parlons plus. »

Le lendemain, tout était à recommencer. M. des Hérettes retirait sa parole et, sans l'excellent oncle, M. Charles n'eût peut-être jamais épousé Julie. Le mariage fut enfin célébré dans les derniers jours de juillet 1804. Voici la lettre par laquelle M. Charles conte avec son ingénuité naturelle à ses bons amis, les Vindé, cette affaire qu'il avait fort à cœur, car il aimait chèrement cette jeune Julie qui paraît avoir été en effet une excellente créature. Il écrit peu de jours avant la cérémonie du mariage, définitivement fixée :

La Grange, près Tours, le 4 thermidor, an XII (23 juillet 1804).

Enfin, mon très cher, je puis aujourd'huy vous donner des nouvelles positives. Jeudi prochain, j'épouse cette bonne Julie, et dans quinze jours j'espère être de retour avec elle à Paris. Certainement, elle vaut bien plus que toutes les peines que sa possession m'aura coûtées : il n'y a guères de romans qui contiennent plus d'incidents et de caractères singuliers, intéressans et bizarres qu'il ne s'en est trouvé dans cette suite de nouveaux tableaux de famille. Vous connoissiés déjà assés bon nombre d'originaux figurant dans les scènes de Paris. J'en ai trouvé bien d'autres ici. Western n'est rien auprès du beau-père. L'oncle de Julie est un excellent homme faisant le pendant d'Allworthy [1]. Sans lui, sans son extrême bienveillance et ses soins obligeants, il y a longtemps que cette pauvre enfant ne seroit plus. Je l'ai trouvée dans un délabrement de santé très inquié-

1 Il ne faut pas être surpris si M. Charles fait si naturellement allusion au roman publié par Fielding, en 1750. Ce roman avait été, dès son apparition, traduit en français par Laplace, et il était aussi goûté pour le moins

tant. Elle est revenuë à vuë d'œil, et elle se porte maintenant autant bien que peut le permettre une constitution délicate à la suite d'orages aussi multipliés.

Je m'attends bien à la colère de Mme de Vindé: cinq semaines de silence!... Franchement, pendant tout ce temps je ne savois trop que dire, et, tout en travaillant ici chacun de notre côté à la conclusion, nous avions à tout moment la crainte de voir M. Western renverser nos plus chères espérances. Il disoit encore hyer entre ses dents à l'un de nous: « Ah! si j'étois le maître!... » et, si nous ne l'avions pas aussi bien emmailloté, ce gros poupard, qui sait si jeudi, matin il ne lui prendroit pas la fantaisie d'apposer son *veto* à la cérémonie!

Je n'ai pas le loisir de vous donner des détails. J'irai quelque beau matin vous conter tout cela moi-même. En attendant, il faut bien que vous et Mme de Vindé vous vous contentiés du titre des chapitres:

1er Voyage. Arrivée à Orléans et départ pour Tours.

2e Arrivée chez le bon oncle. Réception de Julie, de l'oncle; accueil terrible de Western.

3e Scène du soir avec le père, il s'amadoue, etc.

4e Western promet sa fille dans un an, jure, sacre, renie Dieu et, au bout de la même phrase, il prend la main de sa fille en pleurant la met dans celle de son ami. Hé bien, là, je vous la donne, ma fille, la voilà, elle est à vous. A présent, n'en parlons plus.

5e Le lendemain, il ne veut plus de tout cela. Enfin, au bout d'un mois de tergiversations, de repentirs et de variantes, Julie est unie à son ami.

CHAPITRE DERNIER

Charles et Julie à la Celle racontent leurs aventures à Mme de Vindé qui parle toujours en les écoutant et qui, lorsque c'est fini, dit: « Vous en passés, ce n'est pas là tout. »

à Paris qu'à Londres. Desforges en tira une comédie en cinq actes, en vers, qui fut représentée sur le Théâtre-Français en 1782. Charles connaissait peut-être cette pièce. Il est probable que, grand amateur de musique, il connaissait le *Tom Jones* de Philidor, qui, vieux de trente-neuf ans, n'était pas oublié. On trouve, dans les *Métamorphoses de Melpomène et de Thalie*, un portrait de l'acteur Caillot (Comédie Italienne), dans le rôle de Western (pl. 20).

Adieu, cher et bon ami. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime de même.

CHARLES

Mes hommages bien tendres à Mme de Vindé. Ne me répondés pas: dans cinq à six jours d'ici je vais faire quelques excursions aux environs de Tours et d'Orléans avant de rentrer à Paris où il me tarde bien de vous revoir.

Suscription:

A Monsieur

MONSIEUR DE VINDÉ

Rue Grange-Batélière,
A Paris.

Timbres de la poste: } *En bleu,*
En rouge.

Julie Bouchaud des Hérettes, ou de Desherettes, avait alors vingt-deux ans.

On apprend, par cette lettre, que les choses se passèrent tout autrement qu'elles ne sont rapportées dans *Raphaël.* D'abord, il y avait un père. Et quel père! Ivrogne, brutal, reniant Dieu, terrible et faible. Un vieux poupard qu'il fallait savoir prendre et emmailloter. Et puis, le marié, en dépit de ses cinquante-huit ans, ne semble pas si désintéressé et paternel que le veut M. de Lamartine. Il a l'air au contraire, assez conquérant quand il s'écrie: « Cette bonne Julie vaut bien plus que toutes les peines que sa possession m'aura coûtées. » Ce brave homme fait tout l'effet de se croire marié pour de bon. Il se montre plus inquiet de la santé de Julie que de la sienne. Il l'avait trouvée en ruine malgré sa jeunesse. Il se flattait de réparer par ses soins cette constitution délabrée. Mais Julie devait rester toute sa vie une malade et mourir jeune: de toutes les héroïnes poétiques, celle-là est certainement la plus souffrante; et elle a bien fait, pour sa gloire, de vivre dans un temps où la langueur était un charme chez les femmes.

Avant d'aller plus loin et de tirer les lettres de cette jeune femme du dossier que M. Etienne Charavay m'a gracieusement communiqué, il convient, ce me semble, de rappeler en quelques mots ce qu'était M. Charles à l'époque de son mariage. On fut Mme Charles devant qu'être Elvire. Et Mlle des Hérettes n'eut pas tant tort, ce me semble, d'épouser son ami, le vieux physicien. Cet excellent homme la fit vivre en attendant qu'un autre la rendît immortelle.

II

Venu tout jeune et pauvre de sa jolie petite ville de Beaugency, Charles entra comme simple commis dans les bureaux du contrôleur général des finances. Il y était depuis quelques années, lorsque son emploi fut supprimé. Il s'occupa alors d'expériences de physique. Studieux, ingénieux et attentif, il acquit rapidement dans ces sortes de recherches une rare habileté. Comme il joignait à la dextérité de la main la facilité de l'élocution, les démonstrations qu'il fit d'abord devant quelques amis furent suivies avec tant d'intérêt que l'idée lui vint d'ouvrir un cours public. Le moment était favorable: les sciences expérimentales, mises en honneur par l'esprit philosophique, accomplissaient d'admirables progrès. Le zèle des savants était soutenu par la faveur publique. La découverte récente du paratonnerre excitait une vive curiosité, et la physique, devenue à la mode, occupait les dames. Les leçons de M. Charles attirèrent un public nombreux d'étrangers, de femmes et de savants. On y vit Franklin et Volta.

Le jeune maître savait rendre ses démonstrations frappantes. Il visait à la grandeur des phénomènes. Faisait-il une expérience microscopique, il obtenait des grossissements énormes. Etudiait-il la chaleur rayonnante, il en produisait les effets à une grande distance. Dans ses leçons sur l'électricité, il foudroyait un animal.

« Dès qu'un orage s'annonçait (c'est Fourier qui parle), Charles dirigeait vers le ciel son appareil électrique; il faisait descendre du sein des nuages des milliers d'étincelles formidables de plus de douze pieds de longueur, et qui éclataient avec un bruit pareil à celui des armes à feu [1]. » Il ravissait, lui aussi, la foudre au ciel. Franklin admirait son élève. « La nature, disait-il, ne lui refuse rien. Il semble qu'elle lui obéisse [2]. » En 1783, l'invention de l'aérostat exalta encore les espérances sublimes que les hommes de cette génération nourris de l'*Encyclopédie*, concevaient de la science et de l'intelligence humaine. Aux montgolfières, remplies d'air chaud, Charles substitua l'aérostat gonflé d'hydrogène, qu'on appelait alors air inflammable. Le premier voyage aérien tenté par Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes avait eu lieu le 21 novembre 1783. Charles fit le second dix jours après, dans un ballon de soie enduit d'un vernis imperméable, avec une soupape au sommet, lesté, enveloppé d'un filet auquel était suspendu une nacelle d'osier. L'ingénieux physicien avait songé à laisser une ouverture à la partie inférieure du ballon, pour le cas où le gaz se dilaterait excessivement; il s'était muni d'un baromètre pour mesurer la hauteur des régions parcourues et d'une ancre afin d'atterrir. Enfin, il avait créé du premier coup presque toutes les parties de l'art aérostatique. Il partit du jardin des Tuileries avec Robert et s'éleva à sept mille pieds de hauteur, acclamé par la foule immense de spectateurs qui couvraient les places, les avenues, les toits. Beaucoup, dans leur généreuse émotion, pleuraient. D'autres s'embrassaient comme en délire. On fit, en mémoire de cette fête de la science, des poèmes, des estampes avec cette légende: *Sic itur ad astra*. Et les assiettes de faïence, décorées de ballons, portaient la gloire de l'aéronaute jusque dans les campagnes [3].

1 *Académie royale des Sciences, séance publique du lundi 16 juin 1828. Eloge historique de M. Charles*, par M. le baron Fourier, secrétaire perpétuel. In-4°, p.3.

2 Brainne, *Les Hommes illustres de l'Orléanais*. 1852, 2 vol. in-8°. Article *Charles*.

3 Cf. *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. de*

Louis XVI s'intéressait au progrès des sciences appliquées. Il encouragea particulièrement les expériences aérostatiques. Mercier suppose, dans son roman prophétique (qui ne s'est guère trouvé véritable) [1], que l'avenir n'oublierait pas cette sollicitude du prince. Il fait dire à un Français de l'an 2440: « On citait, autour de moi, Montgolfier et Louis XVI, qui avaient imprimé un caractère national à ces premiers globes, à ces globes merveilleux, dont les autres nations furent si jalouses. Car la noble conquête que l'homme avait faite sur un troisième élément était due à un Français et à un monarque qui n'avait pas séparé sa gloire de celle de son peuple. » Et il est de fait que le roi, après avoir vivement redouté pour les deux aéronautes les dangers d'un voyage si nouveau, récompensa Charles par une pension sur sa cassette.

C'est en ce temps que Charles eut avec Jean-Paul Marat une querelle qu'il n'avait point cherchée. Marat, âgé alors de quarante et un ans, était médecin des gardes du corps du comte d'Artois. Bilieux, hypocondriaque, fiévreux, il se plongeait dans les sciences physiques avec l'ardeur d'un corps enflammé par la maladie et d'un cerveau sans cesse bouillant.

Montgolfier et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu, par Fanjas de Saint-Fond Paris, 1784, in-8°, t. II (première suite), pages 31 et suivantes.

Consultez aussi: A. Sircos et Th. Pallier, *Histoire des ballons.* Préface de Nadar. Paris, 1876. Grand in-8°, p. 68 et suivantes. On lit dans ce livre, p. 68, note:

« En quelques jours, Charles avait créé l'art de l'aérostation et d'un seul coup imaginé les différents appareils qui permettent de s'élever dans l'air sans danger; il fit plus en trois semaines, que tous les aéronautes n'ont fait depuis plus de quatre-vingt-dix ans: pour cette première ascension, il fit usage de la nacelle où se placent les voyageurs, du filet qui soutient la nacelle, de l'enduit de caoutchouc qui tapisse l'extérieur du ballon et empêche la déperdition du gaz, de la soupape qui permet de laisser échapper le gaz hydrogène et de descendre lentement et sans secousse jusqu'à terre, du lest, et enfin du baromètre qui indique, par la pression ou la dépression du mercure, la hauteur à laquelle atteignent les aéronautes. Du premier coup, le célèbre professeur de physique avait créé la science de l'aérostation: depuis lors, on a peu modifié le système de Charles et presque rien ajouté aux dispositions imaginées par lui. »

1 *L'an deux mille quatre cent quarante. Rêve s'il en fut jamais.* Londres, 1775. In-8°.

Il multipliait les expériences et publiait de nombreux mémoires, que les académiciens traitaient avec dédain ou tout au moins avec négligence. La science de Jean-Paul Marat était-elle si peu digne d'intérêt, et ses travaux sur le feu, la lumière et l'électricité méritaient-ils les mépris des savants en place?

Aujourd'hui, ces expériences d'un physicien, qui croyait que le feu est un élément, nous semblent de vieilles rêveries. Mais ceux qui jetaient au panier dédaigneusement les mémoires de Marat n'en savaient pas plus que lui sur la composition de l'air et sur les phénomènes de la combustion. Avant Lavoisier, cette partie de la physique n'était pas du tout constituée. Il semble bien que Marat, dans ses vieilles ténèbres, ait eu des lueurs. Le docteur Auguste Cabanès a publié, l'an passé, un livre très étudié sur *Marat inconnu,* c'est-à-dire sur Marat savant, et l'on incline à croire, quand on a lu ce livre, que le médecin des gardes du corps du comte d'Artois était un expérimentateur fécond et ingénieux. Il institua deux cent treize expériences sur l'électricité, qui valaient bien, peut-être, qu'on y fît quelque attention, et dont le *Journal des Savants,* organe de l'Académie des Sciences, ne parla pas. Marat, qui avouait son amour de la gloire, souffrit cruellement de ce silence. Une attaque imprévue acheva de l'exaspérer. Un sieur Ledru l'accusa de plagiat. Ces expériences, disait-il, avaient été déjà faites par son père. Or, Ledru père (Nicolas-Philippe) était un physicien si prompt à charmer les curieux par d'ingénieuses démonstrations, qu'on lui avait donné le nom d'un petit dieu fort oublié aujourd'hui, mais très connu en un temps où l'on raffolait de mythologie, et qui, couronné de roses, s'attachait les olympiens par son art d'égayer leur table et leur lit. On ne connaissait Ledru que sous le nom de Ledru Comus. Ce n'en était pas moins un habile homme et un homme de bien, professeur des enfants de France sous le feu roi. A l'époque où nous sommes, on ne parlait point encore du prestidigitateur Comus, si fameux vers 1800, qui ne demandait pas mieux qu'on le prît pour Ledru Comus, avec lequel on l'a plus d'une

fois confondu en effet. Mais Nicolas-Philippe Ledru inclinait lui-même à la physique amusante et son adresse était plus vantée que sa science. Il avait surtout la réputation d'un prodigieux faiseur de tours de passe-passe.

Aussi, quand Marat fut accusé de lui avoir volé ses expériences, ce fut un grand éclat de rire par le monde savant. Charles n'était pas alors de l'Académie, mais il était bien près d'en être. C'est deux ans plus tard qu'il y fut nommé. En attendant, il partageait à l'endroit de Marat les opinions de ses futurs collègues et tenait ce médecin pour un très méchant physicien. A l'une de ses leçons publiques, il ne se gêna pas pour faire, en souriant, entre Comus et Marat, un parallèle où ce dernier était moqué. Il ne faut pas plaisanter avec les fous. Aussitôt averti des propos tenus publiquement sur son compte, Marat sort de sa chambre de la rue du Sépulcre, court jusqu'à la place des Victoires où demeurait Charles et bondit chez le physicien à dix heures de la matinée. Que se passa-t-il entre eux? Marat, si on l'en croit, se borna à demander des éclaircissements sur un parallèle qu'il jugeait offensant. Charles répondit qu'il n'avait aucune explication à donner, et Marat se retirait déjà quand Charles lui assena un terrible coup de poing sur l'œil. Le malheureux en demeura étourdi. Mais Charles n'était pas encore rassasié de violence. Avec deux hommes accourus à son aide, il arracha du fourreau l'épée de Marat et la brisa. Marat s'échappa à grand-peine de leurs mains. C'est du moins ainsi qu'il rapporte la scène: mais on ne croira jamais qu'il ait été si patient et Charles si lâche et si furieux. A ce récit [1], on peut opposer celui de Charles, qui écrivait le surlendemain à M. G... une lettre dont je trouve un extrait dans un catalogue d'autographes [2].

Sans vouloir décliner son nom, ses griefs, il (Marat) me provoque injurieusement à sortir en me donnant les dénominations les plus insultantes. J'ai sauté sur lui en brisant son épée déjà toute tirée

1 *Marat inconnu*, par le docteur Cabanès, 1891. In-12, p. 318.
2 Catalogue Laverdet, du 23 novembre 1861.

et j'en ai le tronçon chez moi qui a été jugé par tout le monde comme l'arme la plus dangereuse et la plus meurtrière. Lequel des deux est l'agresseur de celui qui veut vous forcer à mettre l'épée à la main pour de simples opinions, ou de celui qui, assailli chez lui par un homme inconnu, cherche à se soustraire à des intentions très équivoques?

Il n'est pas impossible de concilier ces deux documents, et de se figurer la scène dans son ensemble. Marat entre comme un furieux, il oublie ce qu'il venait dire; il ne sait ce qu'il dit et se répand en invectives. Assailli par ce fou, Charles se croit en danger et appelle au secours. On désarme l'agité médecin des gardes, et Charles croit de bonne foi avoir échappé à la mort. De bonne foi aussi Marat croit qu'on a voulu l'assassiner. Il est une circonstance sur laquelle ils se taisent l'un et l'autre et qui ne nous est révélée que par l'éloge que Fourier lut à l'Institut après la mort de Charles. Celui-ci infligea, dit-on, au visiteur insolent une correction d'un tel genre qu'elle ne peut être indiquée précisément dans un discours académique. Cela est de trop. Mais le bon Charles ne se connaissait plus.

La lettre dont je viens de citer quelques lignes est du 17 mars 1783. Le même jour Charles en adressait une à Monseigneur (le nom manque).

Si, dans mes cours je me suis laissé aller à la moindre invective personnelle sur M. Marat, qu'il le prouve, et je suis prêt à lui faire réparation publique. J'ai attaqué ses systèmes et je lui promets de le faire encore; s'il falloit se battre pour cela, il faudroit donc armer contre lui l'Europe entière... [1].

Ces lignes ont le mérite d'établir nettement les droits de la critique. En résumé, dans cette affaire, Charles, après un moment de surprise, rentra dans la modération qui lui était naturelle. Quant à Marat, c'était un malade irrité par d'insupportables dédains. Il croyait à à la justice humaine; cette fausse idée le rendit de bonne heure insociable; elle le jeta

1 Catalogue Charavay, du lundi 10 décembre 1855.

par la suite dans d'horribles violences. Reconnaissons toutefois que l'Ami du peuple, en 1792, ne songea point à venger les offenses faites neuf ans auparavant à l'auteur méprisé des *Découvertes sur le feu, l'électricité et la lumière.*

Au 10 août, quand le peuple de Paris envahit le palais des Tuileries, une troupe d'hommes armés pénétra dans le cabinet de Charles. Pensionnaire du roi et membre de l'Académie des Sciences, Charles était logé dans la galerie d'Apollon. C'est là que les patriotes, ivres de leur victoire, le trouvèrent au milieu de ses instruments de physique. Nouvel Archimède, il travaillait paisiblement au bruit de la fusillade et du canon. On dit qu'ayant montré aux envahisseurs la nacelle, ou, pour parler la langue du temps, le char dans lequel il s'était élevé dans les airs, et qu'on voyait suspendu au plafond de la galerie, ces hommes simples, saisis de respect, se retirèrent en silence.

Quand le torrent se fut écoulé, le physicien respira comme un homme sorti de la plus cruelle angoisse: il cachait depuis deux mois, dans son logement du Louvre, un de ses frères, prêtre insermenté [1].

Il ne fut pas inquiété pendant la Terreur, et, lors de la création de l'Institut national, en 1795, il fut admis l'un des premiers dans la section des Sciences.

III

Nous avons vu que le professeur Charles, dans l'été de 1804, âgé déjà de cinquante-huit ans, épousa Mlle des Hérettes, qui, plus tard, aimée de Lamartine, fut chantée par le poète sous le nom d'Elvire.

Nous avons publié la lettre par laquelle il annonce son mariage à ses amis, M. et Mme de Vindé. Ces Vindé appar-

1 Fourier, *loc. cit.*, p. 6. — Le frère de Charles était curé de la paroisse de Saint-Paterne d'Orléans (Brainne, *loc. cit.*).

tenaient à cette grosse bourgeoisie riche, qui, dès la fin de l'ancien régime, tenait tous les offices de judicature et de finance.

Gilbert Morel de Vindé, moins âgé de treize ans que le physicien Charles, était, en 1789, conseiller au parlement de Paris [1]. C'était un de ces hommes dont on disait alors qu'ils avaient adopté les principes de la Révolution. Il fut appelé, en 1790, à présider l'un des six tribunaux de Paris, celui du quartier des Tuileries. Mais, l'année suivante, après la fuite du roi, il donna sa démission et se tint éloigné de tout emploi public. Monarchiste constitutionnel, esprit très modéré, très prudent, il mit dès lors à se faire oublier l'habileté qu'il avait précédemment employée à paraître. Il sut se cacher, malgré son immense fortune, qu'il tenait de son aïeul Paignon-Dijonval, et se consacra tout entier à l'agriculture. Quand le temps se rasséréna, M. de Vindé reparut et reprit rang dans la société polie. Ce sage pratiquait excellemment l'art difficile de vivre. Il reste à savoir si la vie vaut qu'on en fasse un art.

M. et Mme de Vindé habitaient un beau domaine à la Celle-Saint-Cloud, où ils recevaient leurs amis. M. et Mme Charles étaient souvent priés d'y passer la journée. Mais la santé de Julie ne lui permettait pas toujours de se rendre à ces gracieuses invitations.

Charles écrivait à Mme de Vindé le 2 mars 1806:

Je n'espère pas, madame, qu'il nous soit possible de nous rendre demain à votre aimable invitation. Julie est aujourd'hui souffrante et ne quitte pas le coin du feu. Si demain elle alloit mieux, elle iroit sûrement vous embrasser. Quant à moi, vous pensés bien que je n'oserai pas me présenter seul chés vous; vous me reprocheriés encore, comme l'autre jour, de délaisser déjà ma femme. Mais au moins je trouverai le moment d'aller vous dire combien nous vous sommes, l'un et l'autre, sincèrement attachés, ainsi qu'à M. de Vindé.

CHARLES

1 Ch. Gilbert Morel de Vindé, né à Paris le 20 janvier 1759, mort à Paris le 20 décembre 1842.

Par un billet du 4 du même mois, Charles mande à ses amis que *sa pauvre Julie* est toujours malade. La fièvre qui la dévorait lui donnait une ardeur extraordinaire de dévouement et d'amitié. Les lettres que j'ai sous les yeux la font paraître comme la plus obligeante et la plus serviable des femmes. Nous allons bientôt en voir un exemple. En attendant, nous lirons les compliments de condoléances qu'elle ajouta à une lettre adressée par son mari, le 2 août 1806, aux Vindé frappés par un malheur domestique.

Voici d'abord la lettre de Charles:

Paris, 2 août 1806

Nous venons d'apprendre, mon cher ami, le malheur et la peine qui vous accablent. Nous aurions été mêler nos regrets avec les vôtres si nous n'avions su que Mme de Vindé, tout entière à sa douleur, ne recevoit personne. Hé! quelle consolation lui porter! Le seul soulagement qui convienne à son désespoir, c'est de s'y livrer sans témoin et sans contrainte. A quoi servent tous les *lieux communs* de morale, de résignation à la nécessité, etc., phrases que le cœur ne comprend pas et auxquelles il ne sait répondre que par des larmes. Le tems et l'abandon même à sa douleur la ramèneront lentement à la simple tristesse dans laquelle elle finira par trouver quelque douceur. Je ne vous parle pas de vous, mon pauvre ami, hélas!

Multis illa bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam tibi [1]...

Adieu, je vous embrasse et vous plains du fond de mon cœur.

CHARLES

Condoléances sincères, délicates, pleines de philosophie, et ornées d'une citation latine. Charles était lettré. Nous l'avons vu citer *Tom Jones*. Nous le verrons tout à l'heure citer *Candide*; cette fois, il cite Horace et détourne pour celle que pleurait M. de Vindé ce que le poète dit à Virgile de Quintilius Varus, son ami.

1 Horat., od. *lib.* I, c. v. XXIV, v. 9-10.

A cette lettre Mme Charles ajouta les lignes que voici. Ce sont les premières en date que j'aie de sa main, et, hâtons-nous de le dire, les moins intéressantes:

Et moi, Monsieur. Ah! comme je sens votre douleur si juste et comme je la partage!... Je n'ose pas écrire à Mme de Vindé, mais j'ai besoin de vous dire et qu'elle sache un jour combien je plains son malheur. Qu'il est affreux! Comme elle doit souffrir, et vous, monsieur!

Je vous en prie, quand vous pourrez lui parler de nous, dites-lui que je trouverais de la douceur à pleurer avec elle, que je désire lui aller offrir les plus tendres soins, que je ne me lasserais jamais de sa douleur, que je la partagerais. — Je l'aimais déjà de toute mon âme, à présent elle ne quitte plus mon cœur.

Adieu, Monsieur, donnez-nous, je vous en supplie, des nouvelles de Mme de Vindé, des vôtres et dites-moi quand je pourrai porter à tous deux le tribut du plus sincère, du plus tendre attachement.

JULIE CHARLES

M. de Vindé, qui n'était pas sans ambition, désirait entrer à l'Institut, tout au moins à titre d'associé, et précicément une place d'associé vint à vaquer, en 1808, dans la section d'agriculture. Charles en avertit son ami par une lettre datée du 13 juin; j'en tire quelques lignes qui peuvent nous intéresser.

... Je présume bien que vous allez venir faire quelques visites avant lundi; face d'homme porte vertu...

Ma pauvre Julie, qui vous aime de tout son cœur, veut à toute force que vous soyés de l'Institut et elle me gourmande comme si j'étois à moi seul le corps tout entier. Elle me charge de vous exprimer tous les vœux qu'elle fait pour vous. Sa santé est un peu meilleure depuis qu'elle prend les bains de Barèges, et dès qu'elle sera en état nous irons sûrement vous embrasser, vous et Mme de Vindé.

L'élection fut retardée d'une semaine, et cet ajournement dut causer beaucoup d'inquiétude à Mme Charles. Son mari fit part à M. de Vindé, le 20 juin, des mécomptes qu'il redoutait.

La nomination est remise à lundi prochain. Et, par malheur, Texier [1] part demain pour une longue tournée, et moi je suis ce jour-là juri de jugement au Palais. Je verrai cependant à m'arranger pour que vous ne perdiés pas mon suffrage, dans le cas où je ne serois pas de retour à tems.

Voici, mon très cher, l'ordre de nomination:

Yvart, Wolstein, Morel de Vindé, Pictet, Brugnoni.

Quatre membres viennent de me promettre leurs voix, j'espère vous en faire avoir quelques autres; peut-être ne ferés-vous pas mal de venir encore attiser le feu. Enfin, à la garde de Dieu, s'il s'en mêle.

Adieu, je vous embrasse ainsi que Mme de Vindé. Autant en fait notre pauvre souffreteuse, qui fait force vœux pour son cher M. de Vindé, qu'elle aime de tout son cœur.

CHARLES

Quel contretemps! Tessier en voyage! Et Charles juré, ou, comme il dit, *juri*.

Je ne sais où il a pris cette façon de parler. En 1792, on ne disait pas un *juri*; on disait un juré, et l'on disait de même le *juré* pour désigner le corps des jurés. Charles avait brouillé tout cela dans sa tête. Mais il n'importe: M. de Vindé fut nommé membre associé de l'Institut pour la section d'agriculture. Charles eut le plaisir d'annoncer par le billet que voici une nomination à laquelle il avait contribué:

Mon très cher et respectable *confrère*,
J'ai l'honneur de vous présenter mon très humble respect.

CHARLES

Vous avez eu trente-deux voix sur quarante-huit. Allons, un superbe remerciement en prose et en vers à l'Institut.

M. de Vindé eût été fort capable de suivre ce conseil et de faire un remerciement en vers. Il était poète, comme tout le monde alors, et travaillait dans le genre moral. On vantait un petit ouvrage de sa façon intitulé: *Etrennes d'un père à ses enfants ou Collection de quatrains moraux*, que,

1 Il veut dire Tessier, membre de la 9e section: Economie rurale et art vétérinaire.

dans sa jeunesse, M. Leclerc, le bon doyen, mit en vers latins.

A cette époque, Charles, qui se faisait vieux, sentit les premières atteintes de la maladie dont il devait mourir. Il souffrait de la pierre et l'incommodité de ce mal devint telle qu'en 1811 il pouvait à peine sortir de chez lui. S'excusant de ne pouvoir aller chez ses amis les Vindé, il écrivait le 27 juin à son vieil ami et nouveau confrère:

J'aurois été vous voir si, dans ce moment-cy, je pouvois me hasarder à rester deux heures en voiture.« Mais comme vous vous portez », me disent ceux qui me regardent à la figure. Je serois tenté de leur répondre, comme la vieille de Candide: « Vous ne diriez pas cela si... »

Je ne puis transcrire le reste. Le vieux Charles parlait de ses infirmités avec une gaiété courageuse. Il lui échappe ici une saillie dont la liberté, relevée de littérature, est très congrue dans une lettre intime, mais qui semblerait un peu cynique dans un livre. Au reste, on sait ce que répondit la vieille à Cunégonde, qui la trouvait plaisante de prétendre être plus malheureuse qu'elle [1]. Après avoir pris à son compte la réplique de la vieille, Charles poursuivit de la sorte, avec une bonhomie souriante qui plaît chez un vieillard accablé d'infirmités:

J'ai grand regret qu'il n'y ait pas seulement un pauvre petit ruisseau qui mène de Paris à la Celle; je me laisserois aller à vau-l'eau comme une grenouille. Que diroit Mme de Vindé si j'allois lui répéter l'apparition d'Ulisse à la princesse Nausica, tout au beau milieu de sa prairie?

IV

Au commencement de la Restauration, M. et Mme Charles recevaient dans leur appartement de l'Institut une petite société choisie où se rencontraient surtout des hommes

1 *Candide, ou l'Optimisme*. Chapitre X, vers la fin.

politiques, des parlementaires. Quand on publie des lettres, ainsi que je fais ici, on a toutes sortes de petites curiosités. C'est une des plus futiles, peut-être, que de savoir en quelle partie du palais Mazarin logeait le ménage Charles. On souffrira pourtant que je cherche à la satisfaire et l'on excusera cette extrême minutie comme un des défauts du genre. Les documents que j'ai sous les yeux nous apprennent que le logement de Charles, assez petit, était « adjacent à la coupole ». Lorsque mourut, en 1816, le peintre Ménageot [1], le physicien fit des démarches pour obtenir l'appartement du confrère défunt.

Il écrivait le 5 octobre à M. de Vindé:

« Ce logement du pauvre Ménageot est encore plus petit que le mien, mais qu'importe, c'est toujours assez grand pour y finir sa vie. »

Charles était voltairien. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il eût beaucoup goûté la Révolution. Il avait été bien traité par Louis XVI. Il ne bouda pas Louis XVIII. Mme Charles recevait volontiers dans sa salon les royalistes modérés. Elle était bienveillante et tolérante; son amitié ne regardait point aux opinions et, ne croyant pas en Dieu, elle était fort attachée à M. de Bonald, qui faisait les affaires de Dieu en ce monde. Il semble que le désir de rendre service à ses amis ait beaucoup contribué au zèle qui la portait vers les gens influents. C'était une obstinée solliciteuse, qui ne demandait rien pour elle-même. Ses lettres, qu'il m'était réservé de publier, sont adressées au baron Mounier. Elle l'accable de demandes aussi pressantes que désintéressées, et l'on admire qu'une femme si malade se donne tant de soins.

Il y en a quatorze. La première est du 6 août 1815 et la dernière du 15 septembre 1817, moins de six semaines avant la mort de celle qui l'écrivit. On y retrouve cette main dont Lamartine, qui la connaissait, dit qu'elle était à la fois légère et ferme; mais non pas ce fin papier de Hollande dont

1 François-Guillaume Ménageot, 1744-1816.

la seule vue troublait le cœur de Raphaël [1]. Les lettres au baron Mounier sont sur papier à la mécanique, que le temps a jauni. La tranche est dorée. Quelques-unes de ces lettres sont scellées d'un cachet de cire aux initiales J. C. Avant de donner celles qui sont de nature à intéresser les curieux, il faut dire en quelques mots ce qu'était le correspondant de Julie.

Petit-fils de François Mounier, marchand drapier à Grenoble, et fils de l'illustre Joseph Mounier, avocat au Parlement, député à la Constituante. Edouard Mounier, en 1815, à l'âge de trente et un ans, faisait figure d'un personnage très considéré dans les bureaux; on le savait intelligent, laborieux et modéré. C'était un excellent serviteur de l'Etat, auquel il consacrait les forces d'un esprit moins brillant que solide. Tout jeune, en 1806, il avait été nommé auditeur au Conseil d'Etat. L'empereur faisait alors de l'auditoriat une sorte d'école où se formaient les jeunes gens appelés, par leur nom ou leur fortune, à occuper plus tard de hautes fonctions publiques. Pendant la campagne de Prusse, Mounier fut nommé intendant du duché de Weimar, puis administrateur adjoint de la Silésie et, en fin, intendant de Glogau. En 1808, Napoléon l'attacha à son cabinet en qualité de traducteur des gazettes étrangères, aux appointements de cinquante mille francs par an. Ces fonctions le rapprochaient quotidiennement de l'empereur, qu'il suivit dans les campagnes de 1809, de 1812 et de 1813. Il fut six ans sous une pluie de faveurs, devint maître des requêtes, baron de l'Empire, officier de la Légion d'honneur, fut doté d'un domaine en Poméranie, obtint une des plus grosses places de la liste civile, celle d'intendant des bâtiments de la Couronne, reçut en don gracieux une action de quinze mille francs du *Journal de l'Empire*, alors propriété de l'Etat, que sais-je encore? Néanmoins, M. de Barante nous assure qu'en 1814 le baron Mounier « accueillit avec une profonde satisfaction » le gouvernement des Bourbons [2].

1 *Raphaël*, pp. 93 et 131.

2 *Etudes historiques et biographiques*, par le baron de Barante, 1858, 2 vol. in-18, p. 410.

Et il faut l'en croire, car il était l'ami du baron Mounier, qui consentit en effet à garder, sur l'invitation de Louis XVIII, tout ce qu'il tenait de Napoléon.

« Lorsque, l'année suivante, dit M. de Barante, Napoléon revint de l'île d'Elbe, Mounier n'avait pas à craindre une persécution dont il ne pouvait être particulièrement menacé; il se décida toutefois à quitter la France; il pensait que l'Empereur voudrait le rattacher à son service et qu'il valait mieux témoigner, en s'éloignant, sa résolution de ne point se replacer sous un maître dont le retour lui semblait funeste à la France. Il se retira à Weimar, certain d'y trouver d'honorables souvenirs (son père y avait vécu) et une bienveillante hospitalité. Mais bientôt il fut appelé à Gand auprès du roi [1]. »

A la seconde Restauration, il reprit l'intendance des bâtiments et fut conseiller d'Etat [2]. C'est à l'Intendance générale des bâtiments du Roi, place Vendôme, que Mme Charles lui adressa, le 6 juillet 1815, le billet suivant:

J'aurais besoin, Monsieur, d'un renseignement que je voudrais tenir de votre aimable obligeance. Si vous étiez libre demain, à onze heures, j'aurais un grand plaisir à vous offrir une tasse de thé. J'ai l'honneur de vous prier d'agréer les sentiments distingués que vous inspirez à tous les titres et la reconnaissance que j'aimerai à vous devoir.

J. DE DES HERETTES-CHARLES

Dimanche soir, 6 juillet

Au mois d'août de cette même année 1815 quand, en vertu de la Charte, on procéda aux élections législatives,

1 Barante, *loc. cit.* p. 411.

2 Conseiller d'Etat en 1816, président de la Commission mixte de liquidation en 1817, directeur général de l'administration départementale et de la police en 1818, Ed. Mounier perdit ces fonctions à la chute du ministère Richelieu.

Il fut nommé pair de France le 5 mars 1819, reprit ses fonctions d'intendant des bâtiments de la Couronne et rentra au Conseil d'Etat sous le ministère Martignac.

Il abandonna ses fonctions salariées à la révolution de juillet, prêta serment au gouvernement de Louis-Philippe et continua de siéger à la Chambre des pairs. Il remplit à Londres une courte mission en 1840. Il mourut à Passy le 11 mai 1843. A la nouvelle de sa mort, la Chambre des pairs ordonna à l'unanimité que son buste serait placé dans la salle de ses séances (Rochas, *Biographie du Dauphiné*. — Bourloton, *Dictionnaire des Parlementaires*).

plusieurs membres du collège électoral de Grenoble portèrent comme candidat à la députation le fils du célèbre avocat que le tiers-état dauphinois, vingt-six ans auparavant, avait envoyé à la Constituante. Mais le baron Mounier ne fut pas élu. En apprenant cet échec, Mme Charles lui adressa une lettre où elle annonce la fin de la France, puisque son ami n'entre pas à la Chambre. Elle avait de ces élans de cœur.

Mon Dieu, à quoi servent donc le mérite et la vertu, si c'est la sottise et les vices des hommes vulgaires qui règlent tout dans le monde? Quoi! vous ne seriez pas élu? C'est à vous qu'on préfère des gens sans nom, sans talent, sans énergie! On trouve que vous n'avez pas fait assez pour le roi en abondonnant pour le suivre votre patrie, votre femme, vos enfants, votre fortune! Ah! il faudrait fuir au fond des déserts. On y oublierait cette malheureuse France qui va devenir encore une fois la proie des partis et de toutes les passions viles ou insensées. Il n'y a plus d'espérance à conserver quand l'esprit de vertige tient lieu de tout, et qu'on signale comme un danger la noblesse et la force d'un caractère pur.

Mon ami, permettez-moi ce titre que dans mon cœur je vous donne si souvent, je suis navrée de tristesse. Je ressens ce *désappointement* d'une manière si pénétrante que je m'en étonnerais si je ne me sentais pas identifiée avec votre existence. Recevez mes larmes, mes regrets, ma vive et sensible affection. C'est surtout dans la douleur que j'en éprouve toute la puissance.

Lundi soir.

Cette affectueuse dame ne semble pas, dans cette lettre, avoir démêlé le véritable caractère et reconnu les réels mérites du baron Mounier. On avait encore à cette époque le goût romain. Elle met du Plutarque dans ses louanges et fait de Mounier un antique. Ce n'était pas tout à fait cela. Il n'était pas redouté précisément pour la force d'un caractère inflexible, et les royalistes ne pouvaient, quoi qu'en dise cette ardente amie, le tenir pour un exemple de dévouement et de fidélité. Il convenait mieux de le louer de sa modération, de son bon sens et de son aptitude au travail.

Mais Mme Charles, sans prévoir ni redouter les folies de la Chambre introuvable, annonce, en 1815, que la France va « devenir encore une fois la proie des partis et de toutes les passions viles ou insensées ». Et il faut lui tenir compte de cette sagesse prophétique. Au reste, elle ne semble pas, d'après la correspondance que j'ai sous les yeux, s'être mêlée de politique; on l'y voit occupée seulement d'amitié. Elle ne tarda pas à ressentir pour M. Mounier, pour Mme Mounier, qui s'appelait Wilhelmine, et pour leurs deux petites filles, Adrienne et Augustine, une sympathie qui, chez cette malade, s'enfiévra quelque peu par la suite. Sa santé déclinait. Au printemps de 1816, soit pour ne négliger aucune chance de salut, soit plutôt par un penchant naturel à la faculté d'éloigner les mourants, les médecins lui conseillèrent les bains d'Aix, en Savoie. Elle se rendit à leur avis et se prépara au voyage, qui était long en ce temps-là. Son mari, accablé par l'âge et la maladie, ne pouvait songer à l'accompagner. Il fut convenu qu'elle partirait seule pour ces montagnes et ce lac où elle devait trouver, non pas la guérison, mais l'immortalité. Plusieurs fois différé, son départ fut enfin fixé au 30 juin 1816. Avant de quitter Paris, elle écrivit au baron Mounier:

Je ne pars que jeudi, monsieur, et j'en suis bien soulagée, puisque cela m'assure que je vous verrai avant. Je ne me faisais pas à l'idée de m'en aller sans vous avoir dit adieu autrement qu'à un autre. Quelques heures passées avec vous me sont nécessaires.

Je serai chez moi ce matin et j'espère que je n'y aurai pas ces visites d'indifférens qui empêchent de jouir de celles des amis. Vous me direz quand je pourrai demain me réunir à Mme Mounier. Il faut aussi que je la voye pour satisfaire mon cœur attristé et souffrant des séparations qu'il me faut subir.

Ne m'oubliez pas tout à fait, monsieur, dans ce voyage qu'à présent je ne voudrais plus faire. Si je ne retrouvais pas un ami tel que vous, je ne m'en consolerais jamais.

JULIE

Lundi, 24 juin 1816.

Depuis six semaines ou deux mois, elle languissait, seule et souffrante, dans la montagne, quand elle y rencontra

un jeune homme de vingt-six ans, gentilhomme campagnard, ayant déjà pris l'air de Paris, ayant chevauché comme garde du corps aux portières de la voiture du Roi, très beau, de grande mine, d'une éloquence magnifique, avec un charme d'abandon et de langueur. C'était Alphonse de Lamartine. Il venait soigner à Aix un engorgement de foie et des palpitations de cœur. La beauté de la jeune femme lui fit une impression subite et profonde. Ce serait le moment de peindre Mme Charles. Mais on n'a, que je sache, aucun portrait d'elle. Et nous sommes forcés de nous faire une idée de ce qu'elle était alors par l'image que Lamartine lui-même en a tracée dans sa manière idéaliste et vague. On voit, d'après lui, qu'elle était grande, brune, pâle de la pâleur créole, qu'elle avait des yeux couleur de mer claire sous des cils noirs, le front petit et le nez droit des statues antiques, les lèvres minces, des dents de nacre et l'ovale du visage aminci par la souffrance [1]. Elle était plus âgée que lui de quelques années, et cette beauté, à son déclin, lui semblait plus touchante. Il était dans cet état que montre admirablement saint Augustin quand il dit: « J'aimais à aimer. » Comme René, il désirait les orages. Il avait la curiosité des joies et des douleurs. Moins de deux ans auparavant, il avait confié à son ami de Virieu le vague de son âme:

Je sens, lui avait-il dit, mon cœur aussi plein de sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelles idées vagues et sublimes et infinies me passent au travers de la tête à chaque instant; le soir surtout, quand je suis, comme à présent, enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autres bruits que la pluie et les vents. Oui, je le crois, si, pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer. autant que l'homme sur la terre aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends... [2].

1 *Raphaël*, pp. 22-24. — [En 1906, dans son ouvrage: *Lamartine de 1816 à 1830*, Léon Séché a publié le portrait authentique de Julie Charles, d'après la miniature d'Elouis. *Note de l'éditeur*.]

2 *Correspondance de Lamartine*, publiée par Mme Valentine de Lamartine. Paris, 1863. In-8°, tome II, p. 58.

Cette figure de rêve, cette apparition vague, Mme Charles, avec ses bandeaux noirs et ses beaux yeux battus, la réalisa.

En la voyant pour la première fois, le jeune Lamartine la reconnut et l'aima. Mais qu'il l'ait aimée « autant que l'homme sur la terre aima jamais », c'est ce dont on peut douter; il était capable, sans doute, d'effusions religieuses, d'emportements lyriques, d'amoureuses ardeurs, si vous voulez; mais il avait sa part de cet égoïsme qui est une des vertus de l'homme de génie. Ces amants sonores, ces mélancoliques éloquents, ces René et ces Raphaël se regardaient aimer, s'écoutaient gémir et ne prenaient de trouble et de douleur que ce qu'il en fallait pour agiter mélodieusement leurs phrases. Sans doute, Lamartine aima Julie. Mais elle fut surtout pour lui un motif lyrique dont il tira des effets merveilleux.

Nous n'avons pas à chercher ici quels liens les unirent, jusqu'où ils poussèrent l'abandon du cœur et des sens, et s'ils gardèrent jusqu'à la fin, sur le lac du Bourget et sous les arbres de Meudon, cette chasteté lascive uniformément répandue dans toutes les scènes de *Raphaël*. Ce roman, où le poète ne se cache que pour s'admirer plus à l'aise, n'est point un témoignage qui s'impose. On n'y entend guère l'accent de la nature et il serait très hasardeux de tenter d'y démêler le vrai du faux. Lamartine composa cet ouvrage vingt ans après l'année où il avait aimé. Parvenu alors au midi lumineux de sa vie, il avait contracté des habitudes d'éloquence, et son génie abondant jeta beaucoup d'eau tiède sur des cendres refroidies. La *Correspondance* qui a été publiée donne au contraire, pour les années 1816 et 1817, des indications sûres, mais trop incomplètes. C'est encore dans les *Méditations* qu'il faut chercher l'empreinte toute chaude de l'amour. C'est *le Lac*, *l'Immortalité*, *le Temple*, *le Crucifix*, qui peuvent nous révéler le mieux les joies et les douleurs dont ces poèmes sont le retentissement harmonieux et vague.

Encore ne faudrait-il pas trop épiloguer. Une première version du *Lac*, retrouvée dans les papiers du poète, et

publiée par les soins pieux de sa nièce, Mme de Cessiat, a paru à quelques-uns très significative. On y lit ces *délices sublimes*, au lieu de ces *extases sublimes*. « *Extases*, nous dit-on, s'accordait avec une entière pureté de sentiments; mais *délices* nous prouve que Julie n'avait rien refusé à son compagnon de barque. *Délices* est une révélation. » C'est peut-être donner trop de précision à la langue poétique de M. de Lamartine. De plus, on ne remarque pas qu'il y avait *délices, délices rapides* une vingtaine de vers plus haut, dans toutes les éditions; cela se chantait durant la jeunesse de nos mères:

O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.

Je ne vois pas bien comment *délices sublimes* serait plus compromettant pour Mme Charles que *délices rapides*. Ce devrait être plutôt le contraire, car enfin on peut se figurer des délices rapides et l'on ne sait pas précisément ce que c'est que des délices sublimes.

Quant au sentiment général du poème, on ne peut s'y tromper; c'est celui d'un amour entier, d'un abandon sans réserves. Le *Lac* est le plus voluptueux des chants funèbres. Tout y est avoué. Dans *Raphaël*, l'amant retira expressément les aveux du *Lac*.

Le mystère subsiste. Peut-être sera-t-il dévoilé un jour. Peut-être les lettres de Julie à M. de Lamartine existent-elles encore. Le poète, parlant sous le nom de Raphaël, dit qu'il les a détruites.

Je les ai retrouvées toutes, ces lettres. Je l'ai feuilletée page à page, cette correspondance, classée et reliée soigneusement, après la mort, par la main d'une pieuse amitié; une lettre répondant à l'autre, depuis le premier billet jusqu'au dernier mot écrit d'une main saisie déjà par la mort, mais que l'amour affermissait encore. Je les ai relues et je les ai brûlées en pleurant, en m'enfermant

comme pour un crime, en disputant vingt fois à la flamme la page à demi consumée pour la relire encore!... — Pourquoi? me dis-tu. — Je les ai brûlées parce que la cendre même en eût été trop chaude pour la terre, et je l'ai jetée aux vents du ciel![1]

Ce motif ne satisfait pas une sévère raison; à vrai dire, il est à peu près inintelligible. On ne conçoit pas, si ces lettres étaient innocentes, que Raphaël ait détruit les monuments de la vertu de Julie. Mais il se peut qu'il ait dit là ce qu'il avait dessein de faire et non ce qu'il fit réellement. Il se peut que, chastes ou passionnées, brûlantes d'un feu pur ou profane, les lettres de Julie subsistent encore et que le cahier relié soit gardé quelque part. Très souvent des lettres d'amour se retrouvent, qu'on croyait perdues. Il en coûte d'anéantir ces restes fragiles et durables, ces témoins des heures envolées, cet entretien des chères douleurs. Nous sommes tous ainsi: les reliques nous sont sacrées. Quelle est donc cette belle pénitente du dix-septième siècle qui, pour sauver son âme, quitta son amant et le monde, et puis se révolta contre son directeur spirituel, qui exigeait d'elle encore le sacrifice d'un portrait? Le souvenir du bonheur nous est plus précieux que le bonheur même, sans doute parce que le présent nous échappe et que nous ne vivons vraiment que dans le passé. Si l'on en croit M. Alexandre, le plus sincère et le plus vrai des hommes, les lettres de Julie ont été trouvées à Saint-Point, dans le cabinet du poète, au fond d'un tiroir secret où il les avait cachées avec le manuscrit de sa mère. A ce sujet, nous ne pouvons que dire avec M. Félix Reyssié: « Ce n'est pas à nous de soulever le voile qu'a voulu étendre Lamartine sur cette correspondance. C'est à Mme Valentine de Lamartine seule de le faire[2]. » Si le cahier relié des lettres sur fin papier de Hollande existe, il sera publié un jour.

1 *Raphaël*, p. 137.
1 *La Jeunesse de Lamartine*, in-18, p. 198. Paris, 1892.

V

Mme Charles parla à Lamartine de M. de Bonald, dont elle était l'amie et qui venait aux thés de l'Institut. Le jeune poète fit une ode au grand écrivain catholique. Comme les comparaisons sont essentielles à la poésie lyrique, il compara M. de Bonald au chêne contre lequel écume le torrent et à Moïse gravant sur le Sinaï les Tables de la Loi. Il a pris soin, plus tard, de nous avertir que son inspiration « n'était pas la politique, mais l'amour ». « Peu importait, dit-il, que M. de Bonald connût ou non ces vers: ma récompense était dans le sourire que j'obtiendrais le lendemain de mon idole[1]. » Il lui lut son ode. Il crut voir qu'elle était étonnée et pleine d'admiration, bien qu'elle n'aimât pas beaucoup les vers, et encore moins la philosophie théologique. Nourrie dans la science du XVIIIe siècle, elle n'avait aucun sentiment romantique et religieux, et le spiritualisme de son nouvel ami lui semblait une grande rêverie. Mais elle s'empressa d'envoyer l'ode à M. de Bonald, désireuse sans doute de ménager à un jeune inconnu, sans fortune et sans état, la protection d'un homme illustre.

Je ne rappellerai ici aucune autre circonstance du mémorable séjour d'Aix. Nous n'avons sur cette époque d'autre source que *Raphaël*, où la vérité et la fiction coulent trop mêlées. Au mois de septembre 1816, Julie, de retour à Paris, écrivait au baron Mounier la lettre que voici:

Ne vous lassez pas, monsieur, de voir de mon écriture. Ma pauvre tête est si faible que les idées dans lesquelles mon cœur n'est pour rien sont fugitives comme l'ombre et ne laissent pas plus de traces qu'elle. Je ne me rappelle pas ce que vous avez bien voulu me dire relativement au général Dijesa. Faut-il encore une fois copier la demande de mon neveu, y joindre la lettre de M. de Vaudreuil[2] et

1 *Méditations*. — Commentaires du *Génie*.
2 J.-H. François de Paule de Rigaud, comte de Vaudreuil, né à Saint-Domingue, le 2 mars 1741; pair de France, 4 juin 1814, le et lieutenant général en septembre suivant. — Il avait été, sous l'ancien régime, gouverneur des îles françaises Sous-le-Vent.

la lui renvoyer directement? Ou bien auriez-vous un moyen pour qu'elle lui fût remise de manière à ce qu'il la remarquât et qu'on pût avoir une réponse? Ce serait un vrai service. Je n'espère aucun succès de nos tentatives; mais rien ne m'étant plus insupportable que l'incertitude, je serais bien aise d'en sortir. Si l'influence des Princes est telle qu'on la dit, ne ferais-je pas bien de tâcher de faire apostiller le mémoire de Loménie par Monsieur? Je crois que M. de Vaudreuil ne se refuserait pas à le lui demander et vous savez peut-être qu'il est très aimé de ce bon Prince. Ce qui décourage, c'est la prestesse qu'il faut mettre à toutes ces démarches avec la presque certitude d'arriver toujours trop tard. Veuillez une dernière fois me donner votre avis.

Puisque je vous écris, laissez-moi, monsieur, vous parler de votre charmante femme. Oh! non, ce n'est pas le désir de dire une chose agréable qui me fait parler de l'impression qu'elle a faite sur moi. Comment n'être pas touchée de ses grâces, émue par le son de sa voix et pénétrée de son doux accueil? Quand elle m'a dit, avec ce sourire d'une mère adorable, qu'elle avait eu l'envie de m'envoyer son enfant le matin, je ne puis vous dire ce qui s'est passé en moi. Mon cœur s'est gonflé et j'aurais eu le besoin de lui dire avec des larmes que j'étais indigne de tant de bontés, mais que, si elle me permettait de continuer avec elle des rapports auxquels je tiens à présent comme à ceux que j'ai avec vous, je les mériterais un jour. La crainte de paraître exagérée ou sensible hors de propos fait retenir comme cela beaucoup de mouvements qu'au fond je crois bons, mais auxquels on ne peut se laisser aller qu'avec d'anciens amis. Comprenez celui-là, monsieur, et qu'il vous fasse perdre le souvenir de tous les autres.

Cette lettre est écrite à une date décisive de la vie de Julie, qui vient de laisser à Aix M. de Lamartine. Sa santé n'est pas meilleure; elle est toujours occupée à solliciter pour des proches, pour les gens qui l'entourent; elle met toujours dans l'amitié une exaltation étrange. Elle n'a pas changé. La lettre suivante nous intéressera davantage. Mme Charles l'écrivit à une date que l'on ne saurait fixer précisément, mais qu'il faut renfermer entre les mois de janvier et d'avril 1817. Alphonse de Lamartine était alors à Paris depuis la fin de décembre 1816, et elle le voyait tous les jours.

C'est à grand-peine que le jeune poète avait pu faire ce voyage. Ses parents étaient alors dans une gêne étroite. Pour obtenir le peu d'argent qui lui était nécessaire, il lui avait fallu recourir à la ruse. Il avait prié son ami de Virieu de l'appeler à Paris.

Ecris-moi, lui avait-il dit, dans ta première lettre, que tu m'engages à venir à Paris, que tu pourras peut-être m'être utile, m'aider à me caser dans quelque bonne sous-préfecture, cela engagera beaucoup mon père à me donner les moyens d'y aller en effet [1].

M. de Virieu fit ce qu'on lui demandait et l'artifice réussit. La bonne mère s'imposa tous les sacrifices pour que son fils ne manquât pas cette occasion d'entrer dans la diplomatie. Elle vendit une charmille, et l'amoureux partit à la fin de décembre. M. de Virieu lui donna l'une des deux chambres qu'il habitait dans l'ancien hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin. Mme Charles présenta à son mari le jeune ami d'Aix. Lamartine vit le vieux physicien. Il le vit avec ces yeux qui adoucissaient et vaporisaient tout, et il en fit plus tard, dans *Raphaël*, un portrait qui pèche par un excès d'abondance et de suavité. Je le réduis ici aux traits essentiels.

Les traits de cet homme illustre, dit le pseudo-Raphaël, étaient réguliers comme ces lignes pures des profils antiques que le temps décharne un peu sans les altérer. Ses yeux bleus avaient le regard adouci mais pénétrant d'une vue usée qui regarde à travers une brume légère. Sa bouche était fine... enjouée... Ses cheveux, éméchés par l'étude et par l'âge, avaient la souplesse et les inflexions d'un duvet de cygne. Ses mains étaient effilées et blanches [2]...

Au risque d'interrompre la suite d'une correspondance qui maintenant touche à sa fin, nous rechercherons si l'on peut saisir plus exactement que n'a fait Lamartine l'aspect de cet aimable homme que quelques lettres retrouvées nous ont fait connaître et aimer.

1 *Correspondance*, t. II, p. 97.
2 *Raphaël*, p. 164, 165.

La ville de Cluny garde dans son musée un portrait au pastel du physicien Charles; c'est un ouvrage de Pasquier, membre de l'Académie royale de peinture. Ce portrait vient du frère de Charles qui était, en son vivant, curé de Saint-Paterne, à Orléans. Je ne l'ai pas vu. Mais M. Félix Reyssié nous apprend, dans son livre sur la jeunesse de Lamartine, que le vieux savant y ressemble assez à l'image que M. de Lamartine a vaguement tracée dans *Raphaël*: « La physionomie, dit M. Reyssié, est fine, intelligente: les yeux sont bleus, riants, expressifs; le front est haut; les cheveux blancs, rares sur le sommet de la tête, s'envolent en ailes de pigeon sur les tempes. Les lèvres sont minces, bien découpées, spirituelles, prêtes à décocher le trait. Vêtu d'un habit de soie de couleur grisâtre, il tient à la main droite un jonc à boule d'ivoire [1]. » Cela donne une idée très agréable de M. Charles. Il faut croire que c'était un vieillard d'une physionomie avenante et belle. Son buste, mis après sa mort dans la mairie de Beaugency, sa ville natale, « est, m'écrit M. Jules Lemaître, le buste d'un très joli homme, cheveux bouclés, front noble, nez droit un peu long, visage aminci par le bas, une expression de finesse et de douceur ». Le buste qu'on voit à la bibliothèque de l'Institut et quelques bons portraits de peu de temps postérieurs à l'ascension qui le rendit célèbre, donnent plutôt l'idée d'une belle figure et d'un esprit satisfait, assuré, content de soi et des autres.

Une lithographie de J. Boilly, datée de 1820, nous donne à souhait le bonhomme Charles, tel qu'on se le figure écrivant à M. Morel de Vindé ce que disait la vieille à Candide et à Mlle Cunégonde. On conçoit que chacun répétait en le voyant: « Vous avez bon visage. » La face s'est épaissie, les joues sont tombées, le menton est lourd. Le nez, très large à la racine, est gros et busqué. La bouche reste fine et le regard beau. C'était un aimable vieillard. Il ne porte plus le catogan. Les cheveux abondants et sombres, taillés à la Titus, retombent sur le front dans un si beau désordre qu'on craint

1 *La Jeunesse de Lamartine*, pp. 190 et 191.

que ce ne soit le chef-d'œuvre d'un artiste en perruques. Rien dans ce visage très plaisant qui rappelle le fantôme pensant qu'a vu, ou cru voir, l'amant d'Elvire; rien qui fasse songer, comme l'octogénaire de *Raphaël*, aux vieillards troyens, n'ayant ni chair ni sang et semblables aux cigales [1].

M. Jules Lemaître possède à Tavers, près Beaugency, la maison où le physicien se retira pendant la Terreur et dans laquelle il revint, jusque dans les premières années de la Restauration, tant que le mal dont il était atteint, la

1 Voici la description des portraits de Charles que j'ai eus sous les yeux:

1) — Profil tourné à droite. Médaillon élevé dans les airs par des cordes. Au fond, un ballon entrevu à travers les nuées. Au-dessus, un aigle tenant entre ses serres un fanion portant cette légende:

CHARLES AUX THUILLERIES
LE 1er DÉCEMBRE M. DCCLXXXIII

Au-dessus:

Jusqu'alors sans égal,
Le Monarque des airs y suivit son rival,

Au-dessous:

Gravé par S.-C. Miger, graveur du roi. — A Paris,
chez Miger, la grande Maison neuve. Place de l'Estrapade.

2) — Portrait satyrique.

Profil tourné à droite.

Médaillon avec exergue: Charles P. de Physique. Au-dessous du médaillon, un cartouche représentant une foule d'hommes s'efforçant de tirer Charles du char de son aérostat, avec cette légende:

Moi, premier, M. Charles.

Au-dessous:

Charles par un prodige a terrassé l'envie,
Par l'éloquence, le génie,
Le savoir, l'intrépidité,
Il assure ses droits à l'immortalité.

Se vend à Paris chez Frieze, graveur, rue de Harlay, maison de M. Berthoud.

Ce profil tourne à la caricature par l'effet du front trop fuyant, du nez énorme et busqué, de la bouche entrouverte.

3) — Le même retourné.

Profil tourné à gauche.

4) — Profil tourné à droite, dans un médaillon surmonté d'un nœud Louis XVI.

Un cartouche placé au-dessous du médaillon porte:

pierre, lui permit d'aller en voiture. On l'appelle encore la maison Charles. Dans un de ces exquis *Billets du matin* envoyés au *Temps* en 1889, notre confrère décrivait cette maison. « Elle n'est pas belle, disait-il; ce n'est qu'une grande maison de paysans. Mais il y a au premier une chambre assez vaste, avec une large fenêtre, d'où l'on voit de beaux prés et, à l'horizon, de l'autre côté de la Loire, la ligne bleuâtre des bois de Sologne[1]. » M. Lemaître, qui est en ce moment même à Tavers, m'écrit, de la chambre de Charles, qu'il y a encore dans le pays deux vieux vignerons qui se souviennent de l'avoir vu. « C'était un fort brave homme, pas fier, et qui causait volontiers avec les habitants. On retrouve plusieurs fois son nom dans les registres de l'état civil du temps de la Révolution, au bas d'actes de naissance ou de mariage. » Ou je me trompe bien, ou les lettres que j'ai publiées confirment cette impression et laissent deviner un brave homme, à la fois ingénu et fin, très simple, très affectueux, et ayant su garder, à travers les maux de la vie, une gaieté courageuse et charmante pour orner sa vieillesse.

CHARLES AUX THUILLERIES
le 1er décembre 1783.

Légende:

Jusqu'alors sans égal,
Le Monarque des airs
Y suivit son rival.

A Paris, chez Esnauts et Rapilly, rue Saint-Jacques, à la Ville de Coutances.

Nota. — Quelques exemplaires de ce portrait, sans nom d'éditeur ni légende, portent dans le cartouche, où figurait le nom de Charles, celui du marquis de Villette.

5) — Profil tourné à gauche. Les accessoires du nº 1 sont reproduits sur cette gravure et retournés. Mais le profil semble procéder du nº 4. Le visage est moins gras, moins court que dans 1, 2 et 3.

Légende:

Charles aux Tuileries, le 1er décembre 1783.

Signature: *P.-J. Tavenard, sculp.*

1 Voir l'Appendice, VI.

Julie recevait tous les soirs les amis de son mari dans sa chambre ou dans son salon. C'était, pour l'ordinaire, Suard, Lally-Tollendal, Lainé, Rayneval, M. de Bonald et le baron Mounier, à qui elle adressa la lettre suivante, entre plusieurs autres, pendant le séjour de Lamartine à Paris:

Ne vous lasserez-vous pas, monsieur, d'avoir assez de bonté pour permettre que tout ce qui se plaint s'adresse à vous? Voilà que moi aussi je suis du nombre des importuns; mais comment refuser à M. de St-Morys de mettre une enveloppe à sa lettre? Vous lui serez utile si vous le pouvez, j'en suis bien sûre; car vous n'êtes pas du nombre de ceux qui ne connaissent que la haine entre les partis. Vous tendez la main à tout le monde; aussi comme on vous distingue, et combien vous êtes béni!

J'ai dit à M. de Lamartine votre bienveillance pour lui. Il en est fort touché, et s'il n'a pas été vous remercier encore, c'est que sûrement il est malade. Je voudrais bien que nous parvinssions à faire quelque chose qui fût agréable à cet intéressant jeune homme et à sa famille. J'aimerais à leur rendre un peu du bien qu'ils m'ont fait.

Je suis encore trop souffrante pour aller trouver votre aimable femme. Dites-lui que c'est la privation que je sens le plus. Votre amitié à tous deux m'est plus chère que jamais, et je ne puis seulement pas aller vous dire que je la sens et que je l'aime de toutes les facultés que de longues douleurs m'ont laissées.

JULIE

Samedi soir 8

De vos nouvelles, je vous en prie. J'embrasse tendrement mon amie Adrienne.

Nous savions déjà par les confidences de pseudo-Raphaël, que Mme Charles avait recommandé obligeamment son jeune ami au baron Mounier. Lamartine nous apprend, en effet, qu'il fit, à cette époque, un mémoire sur le rôle de la noblesse dans une démocratie. « Julie, ajoute-t-il, à qui j'avais prêté ce manuscrit pour la mettre de moitié dans mes travaux comme dans ma vie, l'avait fait lire à un homme distingué de sa société intime, pour le jugement duquel elle avait une extrême déférence. C'était M. M... (Mounier), digne fils de l'illustre membre de l'Assemblée constituante,

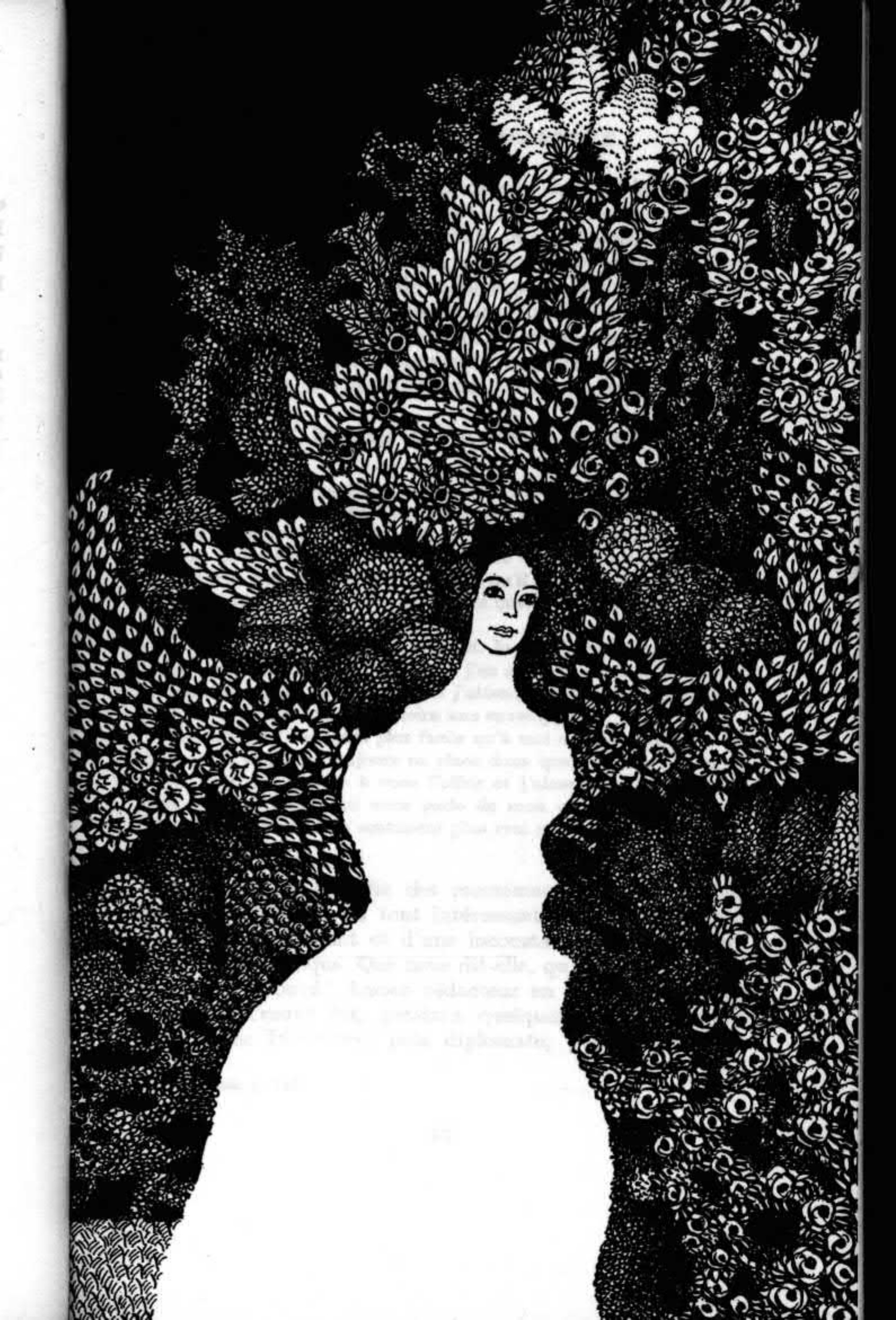
longtemps secrétaire particulier de l'empereur, alors royaliste constitutionnel: un de ces esprits qui n'ont point de jeunesse, qui naissent mûrs et qui meurent jeunes en laissant un grand vide dans leur temps [1]. »

La lettre précédente donne aux choses leur véritable physionomie. L'obligeante Julie pousse dans le monde un jeune homme qui l'intéresse. Elle lui fait des relations. D'abord M. de Bonald, puis M. Mounier. Celui-ci ne fut pas inutile à Lamartine, qu'il présenta à M. Rayneval, chef de la chancellerie au ministère des affaires étrangères. Il se trouvait donc que M. de Virieu n'avait pas trompé Mme de Lamartine autant qu'il aurait pu craindre. On se coulait dans la diplomatie. Vous avez remarqué sans doute que Mme Charles parle comme si elle était connue des parents d'Alphonse de Lamartine, et comme si elle avait reçu d'eux quelques bons offices. « J'aimerais, dit-elle, à leur rendre un peu du bien qu'ils m'ont fait. » Il ne subsiste, ni dans le *Journal d'une mère*, ni dans la *Correspondance* publiée, aucune trace de relation entre Mme Charles et la famille de Lamartine. La mère du poète ignora toujours les sentiments de son fils pour Julie, et, si elle soupçonna une femme dans les mélancolies du jeune homme, ses soupçons ne se précisèrent point. Mais ce n'est point une raison pour accuser Mme Charles d'avoir eu recours devant le baron Mounier à un petit artifice de langage.

Les perpétuelles demandes de services où s'emploie cette dame nous mettent à chaque instant sous les yeux des noms nouveaux. Celui de M. de Saint-Morys n'est pas tout à fait inconnu. Le comte de Saint-Morys, ancien émigré, était alors lieutenant des gardes du corps. C'était un royaliste voltairien et un homme d'esprit. Il fut tué en duel à Paris, le 21 juillet de cette même année 1817.

Pseudo-Raphaël parle beaucoup des promenades que, durant son séjour à Paris, il faisait seul à pied avec Mme Charles dans les bois de Fleury et de Meudon. « Le

1 *Raphaël*, p. 156.



vieillard, dit-il, encouragea ces courses dans les belles forêts autour de Paris [1]. »

Ils s'asseyaient sous les arbres, et l'on nous dit même que, sous un de ces arbres, Julie, athée jusque-là, crut subitement en Dieu. Mais nous voyons que Mme Charles était bien malade pour courir les bois l'hiver et, comme nous savons d'ailleurs qu'en mai Lamartine avait déjà quitté Paris, il reste peu de temps pour ces courses amoureuses.

Lamartine alla à Moulins, puis à Mâcon. Ils ne devaient plus se revoir.

En juin 1817, Madame Charles écrivait au baron Mounier:

. . . .

Je ne puis assez vous dire le plaisir que vous me faites en me procurant le moyen d'être utile à cet estimable M. Trouvé. Si vous le connaissiez, vous sauriez quels torts on a envers lui. J'insiste pour que vous ne présentiez pas son nom à M. de C... Je suis sûre qu'il me saurait très mauvais gré de lui faire ce qu'il appellerait une bassesse. Il ne faut pas gâter une vie pure pour un misérable intérêt. Mieux vaut cent fois une souscription de moins.

Je vous envoie le *Moniteur de Gand*. Je vous le réserve depuis que je sais que vous ne l'avez pas. Mais j'en ai inutilement fait chercher un numéro qui me manque et que j'attendais pour les faire relier et vous les présenter ayant au moins une enveloppe.

J'espère qu'il vous sera plus facile qu'à moi de le compléter et tel qu'il est il trouvera toujours sa place dans quelque coin autour de vous. Pour moi, j'aime à vous l'offrir et j'aime à mettre sous vos yeux quelque chose qui vous parle de mon amitié. Vous n'aurez jamais de souvenir d'un sentiment plus vrai et plus solide.

A minuit, jeudi

Elle avait la maladie des recommandations. Ce baron Trouvé n'était pas du tout intéressant. C'était un personnage agité, turbulent et d'une inconstance extraordinaire, même pour l'époque. Que nous dit-elle, qu'on a eu des torts envers M. Trouvé? Ancien rédacteur en chef du *Moniteur universel*, Trouvé fut, pendant quelques jours, secrétaire général du Directoire, puis diplomate, puis membre du

1 *Raphaël*, p. 186.

Tribunat. La Restauration, qui le trouva préfet de l'Aude, le maintint dans ce poste. Mais il y déploya un royalisme tellement furieux et persécuteur, que M. Lainé dut se séparer d'un serviteur compromettant. Il le destitua le 26 septembre 1816. Voilà le tort qu'on fit à M. Trouvé.

Mme Charles, dont la santé donnait alors les plus grandes inquiétudes, passa l'été à Viroflay, près Versailles. De là, elle écrivait le dimanche 20 juillet au baron Mounier:

Dimanche, 20 juillet

Quel ami êtes-vous devenu, monsieur? Quoi, pas un mot de quinze jours et pas plus de signe de vie que si j'étais à la Chine! Ah! que je voudrais être comme vous, ne vous plus aimer du tout et ne m'occuper dans ma solitude que du chant du rossignol! Mais il n'en est malheureusement pas ainsi. Je vous désire dans ces bois et je me rappelle avec tristesse que j'y ai vu votre aimable femme et vous, et que j'y suis seule.

Ma santé n'est pas assez bonne pour que j'aille à Paris. J'ai été passer deux heures avec mon mari et c'était un jour de si ennuyeuses souffrances que je n'ai pas pu aller vous voir.

Si vous voulez que j'écrive, soyez assez bon pour me faire faire chez votre bon papetier une provision de papier semblable au vôtre, de votre encre bien noire, de votre cire, de vos bonnes plumes taillées à l'anglaise. Je n'ai plus rien de tout cela et c'est comme si je manquais d'eau à boire.

S'il vous était possible de faire porter le tout dans une boîte, mardi matin, chez moi, je l'aurais le soir ici.

Vous voyez si, malgré tous vos torts, j'ai besoin de compter sur vous. — Venez donc. Je vous assure qu'on est bien ici. J'embrasse tendrement votre chère Wilhelmine, vos chers petits anges et j'attends et je désire toute la famille. J'aurais bien aussi à prier madame Mounier de me faire faire quelques emplettes, mais je crains l'indiscrétion. Pour vous, monsieur, il faut bien que vous ayez les charges de l'amitié puisque vous en avez le profit.

JULIE

Je vous recommande mon pauvre François.

Des nouvelles, des nouvelles, je vous en prie. On ne sait ce que c'est dans mes bois. Adieu, monsieur.

A Viroflay, par Versailles. Maison de M. Labé.

Ce qui frappe dans cette lettre, c'est l'exaltation croissante de l'amitié. Je laisse à juger aux grands connaisseurs des âmes, si ces ardeurs amicales peuvent se concilier dans une femme avec les soins d'un ardent amour, si cette Julie enfin, si occupée de la famille Mounier, mari, femme, enfants, peut tout à fait être la Julie de *Raphaël.*

Ce doute grandira quand on aura sous les yeux la lettre suivante. Elle est datée de Viroflay le 15 septembre 1817.

C'est la dernière qui soit entre mes mains. Julie, quand elle l'écrivit, n'avait plus guère que trois mois à vivre. Elle était très malade. L'absence et le silence de M. Mounier, alors chez sa sœur à Grenoble, lui causaient une tristesse qu'elle sut exprimer avec abondance et d'une façon touchante:

Viroflay, 15 septembre 1817

Je ne sais, monsieur, ni où vous prendre ni si vous allez nous revenir. Vous gardez avec moi un bien cruel silence. Quand j'examine tout ce que j'ai perdu auprès de vous et que je vois les mois et les semaines qui s'écoulent augmenter encore ces pertes irréparables et si douloureuses, je me demande s'il n'y a pas de ma faute, et il faut bien qu'oui. Mais je ne suis pas moins à plaindre, car, assurément, l'intention n'y est pas et Dieu sait si je vous regrette! Enfin, passons sur ces amertumes. La vie en est pleine et on a beau la repousser de toutes ses forces, elle est longue, bien longue!

Vous êtes, vous, monsieur, des heureux de ce monde; cette pensée me console. Elle me prouve que le ciel est juste. Elle m'avertit que j'aurais tort de troubler vos plaisirs; que peut-être j'aurais mieux fait de ne pas vous dire ce qui précède. Ne vous y arrêtez pas. Ce n'est pas moi qui voudrais, pour un épanchement qui me soulage, rembrunir une seule minute de votre vie.

Je devais vous écrire aussi. Je vous l'avais promis, et je comptais y trouver des jouissances: hélas! je ne l'ai pas pu. Votre départ m'a porté malheur. J'étais déjà accablée sous le poids de la souffrance et de mille impressions pénibles, mais la maladie n'était pas encore la plus forte, c'était moi. — Après avoir couru pour notre affaire pendant quelques jours et après avoir acquis la certitude que vous l'aviez arrangée par vos bonnes et pressantes recommandations, je suis revenue ici pour me reposer. Mais j'y apportais la fièvre, une maladie de poitrine qu'on appelle, je crois, un catarrhe suffoquant

et de grands maux de nerfs. C'est avec toutes ces gentillesses que je vis depuis plus de cinq semaines sans presque avoir quitté mon lit; et c'est tout au plus si je puis vous dire que cela va mieux. Le seul bien sensible que j'aye obtenu depuis quelques jours, c'est de pouvoir passer deux ou trois heures assise dans mon jardin. Le reste du tems je vous ferais pitié. — Je n'ai pas été absolument sans secours. Un médecin de Versailles vient me voir. Le bon M. Alix a même quitté son lit pendant vingt-quatre heures pour venir auprès du mien. Mais, du reste, ma solitude a été complète et, ce qui est presque intolérable dans cet état, je suis sans femme de chambre faute de pouvoir en chercher une.

Mme Mounier, à son retour, voudra bien, j'en suis sûre, se charger de ce soin pour moi, qui devient de jour en jour plus pressant. Je voudrais qu'elle fît la bonne action de *séduire* celle qu'elle m'a fait espérer quelque temps. Je suis si malade, j'ai tant besoin d'une femme douce, entendue et soigneuse, que je me persuade qu'on ne ferait pas un grand mal en l'ôtant à une belle dame qui trouvera partout à se faire habiller et coiffer, pour la donner à une pauvre femme qui ne trouvera peut-être nulle part les qualités que celle-là réunit. Peut-être aurions-nous tort cependant, et je m'en réfère là-dessus à votre bon jugement à tous deux. Mais je me recommande toujours à votre chère Wilhelmine pour me faire chercher une femme quelconque qui me serve sans me faire parler; car un des plaisirs que procure la maladie que j'ai, c'est de faire presque entièrement perdre la voix.

Pardon de vous parler si longuement de moi. Ce n'est pas que je ne pense à vous, que je ne vous aye suivi longtems et que je n'aye senti le bonheur que vous avez goûté en retrouvant cette sœur comme il n'y en a point, dont vous avez été si longtems séparés. Il m'est arrivé bien des fois de m'indentifier avec vos scènes de famille, de prendre ma part des larmes et de la joie, d'écouter d'une oreille attentive vos intéressants entretiens et de vous suivre jusques dans ces montagnes où vous êtes né et que j'aime sans les avoir encore vues. — Mais ces traits fugitifs se sont bientôt effacés. Pour se maintenir, ces douces illusions auraient eu besoin de vos récits, qui m'ont manqué. Aussi, à présent, je ne vois plus que dans un nuage, vous, votre ange de femme, mes chères petiotes; et je vous vois si loin, si loin, et je suis sur votre retour tellement dans le vague que j'en pleure.

Voyez la sottise d'aimer des ingrats? C'est égal, je ne m'en corrigerai pas. Je ne sais si vous reconnaîtrez mon visage, mais mon

âme venez parler à elle et vous verrez si elle a changé. J'aimerai toute ma vie le mari, la femme, les enfants; je ne peux pas faire autrement.

Adieu, monsieur, me voilà bien accablée quoique je me sois reposée souvent. Vous n'aurez rien de Paris et même de Viroflay, car je ne sais plus comment se portent mes bois. Mon mari est bien. Il ira sûrement vous voir à votre arrivée. C'est un plaisir que je lui envie et dont je jouirai bien tard si vous ne pouvez pas venir me trouver. Comme j'ai du moins du repos dans ma retraite, j'y resterai jusqu'à ce que les pluies et le froid m'en chassent et cela peut me mener jusqu'à la fin d'octobre.

Caressez bien pour moi ma chère Adrienne qui m'aura oubliée aussi, et embrassez à mon intention les grosses joues de Tine-tine. Que j'aime ce petit monde! Mais que j'aime donc aussi leur mère et pourquoi ne lui lui dirais-je pas? Vous le savez, vous, monsieur, si elle m'est chère et si je sens sa grâce, son charme, ses vertus! Dites-lui donc de m'aimer un peu, et vous, si tout n'est pas anéanti, rendez-moi un peu d'amitié.

Le lendemain du jour où la pauvre malade écrivait avec tant de peine cette lettre affectueuse et triste, Lamartine, de retour à Aix, où il ne l'attendait point, commençait l'ode au *Lac*, qu'il termina sept jours après, le 23 septembre. Il la savait perdue et la chantait déjà comme une morte.

Le mois suivant, il écrivait à Mlle de Canonge, confidente de ses sentiments:

Rien n'a changé qu'en plus mal dans la santé de la personne dont je vous ai parlé et je ne puis, à chaque courrier, attendre que la confirmation de mon malheur ou recevoir les détails d'un état pire que la mort; elle serait un bienfait pour tous deux et j'en suis à cet excès de la désirer pour elle et pour moi [1].

Ce funèbre désir fut exaucé. Julie Charles, après quelques jours de rémission où elle sentit moins son mal, mourut à Paris le 18 décembre, dans la trente-sixième année de son âge. On dit qu'elle mourut en chrétienne, convertie par les soins de M. de Bonald. M. de Virieu prit le crucifix qu'on avait placé sur le lit mortuaire et l'envoya à Lamartine.

1 *Correspondance*, t. II, p. 128.

A la nouvelle de cette mort, le poète erra trois jours et trois nuits dans les bois. Puis il se mit à travailler à une tragédie de *Saül* et à des comptes rendus pour l'Académie de Mâcon. La vie l'avait repris. C'est une de ces grandes misères dont parle Chateaubriand, à qui le vieil abbé Morellet répondait, dans son bon sens, que c'était, au contraire, un bonheur, que les deuils ne fussent point durables.

Charles survécut de cinq ans et quatre mois à sa jeune femme. Il fut inhumé, seul, le 9 avril 1823, au Père-Lachaise.

Un de ses confrères de l'Académie des Sciences, M. de Rossel, prononça sur sa tombe un discours dans lequel il rappela le souvenir gracieux de la jeune femme à laquelle, je ne sais pourquoi, le vieillard ne fut pas réuni dans la mort :

Quoiqu'il fût doué d'une âme sensible, dit-il, il a vécu longtemps sans contracter de mariage; enfin, dans un âge assez avancé, il épousa une jeune femme aimable qui l'a précédé dans la tombe; il la rendit heureuse, comme tous ceux qui l'ont entouré, et n'a jamais cessé de lui prodiguer les soins les plus assidus [1].

La tombe du physicien occupe, dans la onzième division, l'allée qui porte le nom du poète Delille. En cette partie désolée et charmante du cimetière, le lierre recouvre les pierres moussues des tombes, sur lesquelles apparaissent çà et là des cippes rompus et des croix penchantes. Mais la tombe de Charles est entretenue par des parents pieux. Un petit fusain verdit devant la pierre funèbre.

1 *Académie Royale des Sciences. Funérailles de M. Charles.* In-4°, p. 4.

APPENDICE

I

LETTRES DE MADAME CHARLES

Nous donnons ici les cinq lettres de notre dossier qui n'ont pas trouvé place dans le texte.

1

Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre aimable intérêt. Je me suis trouvée un peu lasse hier, mais je suis restée chez moi le reste du jour à penser avec plaisir à cette promenade. — Je vais à quatre heures chez M. de Poix [1] avec M. C. ou M. de Landrieve. Si je n'ai pas la jouissance de vous voir avant, seriez-vous libre après dîner et vous conviendrait-il d'aller à neuf heures chez Mme Suard? Je m'y rendrai de mon côté si je ne vous vois pas auparavant.

Je vais lire tout de suite l'ouvrage que vous avez la bonté de me prêter. Adieu, monsieur.

Mercredi, 10 heures

2

J'étais sortie quand vous avez bien voulu envoyer chez moi. J'ai fait l'effort d'aller chez une femme de ma connaissance que je croyais

1 Artur-Jean-Tristan Charles-Languedoc de Noailles, prince de Poix, duc de Mouchy, député de 1815 à 1816, et pair de France, né à Paris en 1771, mort en 1834. Servait dans les armées du roi à l'époque de la Révolution: il ne prit aucune part aux événements politiques; et à la deuxième Restauration, fut promu maréchal de camp en 1815, et lieutenant-général le 17 mai 1816.

Le 22 août 1815, élu député du grand collège de la Meurthe, il siégea dans la majorité de la Chambre introuvable. Capitaine des gardes du corps du roi, chevalier de Saint-Louis et de la Toison d'Or, il fut admis à siéger à la Chambre des pairs le 20 mars 1819.

malade: je rentre accablée. Il faut que j'aille chez Mme S.[1], que je n'ai pas vue depuis quinze jours. Mais, je vous en prie, revenons chez moi avant le thé, afin que je puisse jouir sans contrainte de l'heure que vous me destiniez. Le monde m'est insupportable.

Voici les livres que vous avez eu la bonté de me prêter. Vous me pardonnerez d'avoir oublié de vous les renvoyer depuis quatre jours qu'ils sont lus. Je ne sais plus de quoi je me souviens.

Mercredi, 3 heures

3

Donnez-moi, je vous prie, monsieur, de vos nouvelles ce matin. J'irais en chercher moi-même sans un long courrier et un peu de fatigue. J'espère que votre aimable femme n'en aura pas ressenti de notre course d'hier dans laquelle elle a été si bonne pour moi! Dites-lui, je vous en prie, combien je l'aime, et recevez pour vous-même l'expression d'un attachement que la réflexion, le tems et les comparaisons fortifient tous les jours.

Mercredi 11

4

Je suis bien triste, monsieur, d'avoir perdu hier les momens que vous et Mme Mounier vouliez bien m'accorder. Veuillez le lui dire et être assez bon pour me dédommager bientôt de cette privation. J'étais allée pour mes péchés chez Mme S., où je me suis ennuyée mortellement. Je suis bien décidée à n'y plus retourner.

Je ne saurais trop vous remercier de l'accueil aimable que M. de Barante a fait à M. de L(andrieve). Dès qu'il lui a prononcé votre nom, il l'a comblé. Il lui a dit qu'il n'avait rien à refuser à une personne à laquelle vous vous intéressiez; que vous étiez son ami le plus cher; qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour vous être agréable, etc. — M. de Landrieve est sorti de chez lui pénétré, et il n'oubliera jamais non plus que moi la bienveillance qu'il faut que vous lui ayez accordée pour lui valoir une réception aussi parfaitement obligeante.

Ces Messieurs sont convenus que M. de L(andrieve) adresserait un nouveau mémoire à M. de Barante, plus explicatif que le premier. J'ai l'honneur de vous l'envoyer pour que vous veuillez bien l'appuyer par un mot. M. de L(andrieve) est convaincu que la grande affaire de la Direction tient au billet que vous ne refuserez pas

1 Probablement Mme Suard.

d'écrire. Je vous le demande avec la confiance que je dois à votre intérêt.

M. de Landrieve me prie de vous dire qu'il serait heureux de vous voir; mais qu'il sait tous vos momens si occupés que la discrétion le retient. Je vous le mènerai cependant un jour pour avoir le plaisir de vous dire avec lui combien je suis reconnaissante et touchée.

Recevez, je vous prie, monsieur, et veuillez offrir à Mme Mounier l'expression de mon attachement.

Jeudi 16 novembre

5

J'ai déjà refusé, monsieur, d'aller avec Mme de Tilly voir ce joli ballet. Je l'ai fait sans effort; le spectacle m'inspire toujours le même éloignement. Mais qu'il est loin d'en être de même de la perspective de passer quatre heures avec vous et votre aimable femme! C'est une jouissance que je sens vivement, quelque part que je la goûte, et je m'étonne moi-même d'avoir le courage de m'en imposer la privation. Il le faut cependant. Il faut tenir à quelque chose dans le monde et ne pas plus oublier, je crois, les promesses qu'on se fait à soi-même que celles que l'on fait aux autres. — Remerciez mille fois Mme Mounier de sa bonté. J'irai la voir demain matin pour me consoler de ne pas la voir ce soir. Pour vous, monsieur, je ne vous vois plus; c'est un parti pris. Je suis tentée de dire comme Mme Suard: J'espère que vous croyez à mes regrets.

Point de réponse encore de M. de Maleteste. Nous avons cependant une bonne lettre de M. de Vaudreuil, mais je ne sais qu'espérer quand je vois que rien ne marche et qu'on parle pourtant de l'organisation pour la fin du mois. Je suis assez triste de tous ces mécomptes dont je me prends au sort et non point à vous, vous le croyez bien. Je crois que vous m'avez servie comme l'eût fait mon frère si j'avais le bonheur d'en avoir un. Mais je suis habituée à ne réussir à rien. Je ne sais absolument que faire de mon pauvre Loménie. Je vous assure que j'ai souvent de la vie plus que je n'en peux porter.

Pardon de vous écrire sur ce ton. Je me reproche de rembrunir vos idées à vous à qui le bonheur sourit. Mille choses bien affectueuses, je vous prie, autour de vous et pour vous-même si vous voulez les agréer.

Mardi

De janvier à avril 1817

Mille et mille remerciemens à l'aimable ménage qui veut bien s'occuper de moi. Je suis mieux ce matin et il faudrait que je souffrisse davantage pour ne pas aller demain soir jouir du seul plaisir que je trouve à Paris.

M. de Saint-Morys demeure hôtel de Valois, rue de Richelieu.

M. de Landrieve suivra tous les conseils que vous voudrez bien lui donner. Vous êtes pour lui, monsieur, d'une bienveillance que je sens jusqu'au fond de l'âme.

Je vous prie de recevoir et de partager avec Mme Mounier les expressions de la plus affectueuse amitié.

JULIE

II

SÉBASTIEN-RAIMOND BOUCHAUD DES HÉRETTES, PROPRIÉTAIRE A SAINT-DOMINGUE

Le 13 décembre 1815, Sébastien-Raimond Bouchaud des Hérettes adressa au ministre de la Marine, qui était alors le comte Beugnot, une demande à l'effet d'obtenir, comme propriétaire de Saint-Domingue, un secours dont il avait été privé depuis 1810 [1].

Voici cette pièce:

A Son Excellence le Ministre Secrétaire d'Etat au département de la Marine,

Monseigneur,

Propriétaire d'une habitation située au Port-de-Paix (Isle Saint-Domingue), j'avais été admis à partager les secours accordés par le gouvernement aux malheureux colons.

1 Cette pièce et les suivantes sont conservées aux archives coloniales. — Personnel individuel. Dossier Bouchaud des Hérettes.

Privé de ces secours en l'an 1801, je suis forcé aujourd'hui de supplier Votre Excellence de vouloir bien me faire rétablir sur la liste des colons. Mon grand âge, le dénuement absolu où je me trouve ne me donnent que trop de droits à cette faveur que je sollicite.

J'ose espérer de votre justice, Monseigneur, que cette faveur ne me sera pas refusée.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monseigneur,
de Votre Excellence, le très humble
et très obéissant serviteur,
BOUCHAUD DESHERETTES

A Nantes, le 13 décembre 1815

Le Comité des colons est prié de vouloir bien adresser la réponse à M. Charles, membre de l'Institut, au palais de l'Institut, à Paris [1].

Les deux attestations qui suivent furent jointes à la demande de Sébastien-Raimond Bouchaud des Hérettes.

Nous, soussignés, habitans de cette ville de Nantes, colons propriétaires à Saint-Domingue et admis à recevoir les secours donnés par le gouvernement aux propriétaires dans les colonies, certifions à tous qu'il appartiendra que M. Sébastien-Raimond des Herettes, demeurant à Nantes, est propriétaire à Saint-Domingue.

En foi de quoi nous lui avons donné le présent.

A Nantes, le 13 décembre 1815

LE COMTE DE BERLAYMONT,
Maréchal des camps et armées du Roy

Delinée

Vu par nous, officier de la Légion d'honneur, maire de la ville de Nantes, pour légalisation de la signature Delinée apposée ci-dessus.

En mairie, à Nantes, le 11 décembre 1815.

ROSSEL

Je soussigné certifie qu'il est à ma parfaite connoissance que M. Bouchaud des Herettes, âgé d'environ soixante-dix-huit ans, étoit propriétaire de l'habitation du Cap-Rouge, située au quartier de Port-de-Paix, isle Saint-Domingue.

A Paris, le 1er may 1816. BEGOUEN

1 Cet avis est de la main de Mme Charles.

Le 24 mai 1816, M. Bouchaud des Hérettes fut avisé, par la lettre suivante, que le ministre avait fait droit à sa demande:

MARINE
7e Division *Paris, le 24 mai 1816*
DIRECTION DES COLONIES
BUREAU D'ADMISSION
Avis de son admission
aux secours du gouvernement

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que vos titres à obtenir les secours du gouvernement en qualité de propriétaire à Saint-Domingue, ayant été reconnus par le Comité des colons notables, à qui votre demande à cet égard avait été renvoyée, Son Excellence le Ministre secrétaire d'Etat de la Marine et des colonies a ordonné de vous comprendre dans l'état nº 49, qui va être incessamment adressé à son Excellence le Ministre secrétaire d'Etat de la police du Royaume. Vous voudrez bien vous présenter avec cette lettre d'avis à votre municipalité, pour qu'elle certifie que, n'ayant en France ni propriétés, ni ressources industrielles, les secours du gouvernement vous deviennent nécessaires. Vous ferez également attester par elle le nombre et l'âge des enfants que vous pourriez avoir, et pour chacun desquels vous auriez droit à un supplément de secours. Vous aurez, en outre, à transmettre, le plus tôt qu'il sera possible, au Ministre de la police générale le certificat qui vous sera délivré.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Conseiller d'Etat,
chargé de la direction supérieure
de l'administration des Colonies,
PORTAL

Sébastien-Raimond Bouchaud des Hérettes est très probablement un oncle de Mme Charles. Né à Nantes et baptisé le 6 août 1738, il fut inscrit sur le registre de la paroisse Saint-Nicolas sous les noms de Sébastien-Raymon. Il

mourut dans sa ville natale le 7 janvier 1821. Il porte sur son acte de décès les noms de Sébastien-Raymond Bouchaud. Sébastien-Raymond était fils de René Bouchaud sieur des Herettes, qui eut quatre fils: René-Nicolas, François-Joseph, André-Pierre et Sébastien-Raymond.

III

SUR LA DATE DE LA MORT DE MADAME CHARLES

De l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.*

« Mme Charles. — Est-il indiscret de demander, à qui le pourrait savoir facilement par les registres de l'Etat civil de Paris, le nom que portait, avant son mariage, la jeune fille qui épousa le savant Charles, mort en 1823, membre de l'Institut? L'acte de décès en fait certainement mention. (Angers.) C. — P.P. »

T. II, col. 196 (10 avril 1865).

« Mme Charles. — En mesure, depuis longtemps, de répondre à la question de M.C. — P.P., j'ai pourtant hésité à le faire: il comprendra parfaitement le motif de ma réserve. Mais on me fait observer que le voile qu'il s'agit d'enlever entièrement a été, déjà, bien haut et très complaisamment soulevé, et que la discrétion ne semble plus commandée par les convenances. La jeune fille qui épousa le savant Charles, l'aéronaute intrépide, se nommait *Julie*-Françoise Bouchaud des Herettes. Elle est morte à Paris, le 18 décembre 1817, dans toute la force de l'âge et « comme un fruit encor vert du rameau détaché ». Son mari avait trente-six ans de plus qu'elle. »

VALLERS J.

T. II, col. 374 et 375 (25 juin 1865).

IV

SUR LA SÉPULTURE DE MADAME CHARLES

« Au cimetière du Père-Lachaise, dans le massif dit des Musiciens, à côté du tombeau de la famille Breguet, se trouve une pierre très simple, couchée, portant les noms suivants:

J.A.C. CHARLES

« C'est la tombe du savant membre de l'Institut, bien connu par ses expériences aérostatiques, né à Beaugency en 1746, mort le 7 avril 1823. Quoique la tombe soit ancienne, il est visible qu'elle est l'objet de soins; un petit arbrisseau toujours vert en témoignerait au besoin. Là repose [1] en effet celle qui fut Elvire, de son nom de

1 M. Nauroy se trompe. Le physicien Charles repose au Père-Lachaise dans la 11e division, 3e ligne du chemin Méhul. Il y repose seul, sous une pierre plate qui porte cette inscription:

J. A. C. CHARLES
Membre de l'Académie des Sciences
et de la Légion d'honneur,
bibliothécaire de l'Institut,
décédé le 7 avril 1823
âgé de 76 ans.
Concession à perpétuité.

Sur une autre pierre, celle-là arrondie et levée, on lit:

O Charles,
la science aérostatique
que tu as créée
transporta ton corps au-dessus des nues
et la sagesse conseillère de Socrate
éleva ton âme
au-dessus des passions.
Tu avais essayé
ton vol vers les cieux
avant que de nous quitter pour jamais.
N. Lemercier, de l'Institut de France.

Les registres du cimetière de l'Est (cimetière du Père-Lachaise) mentionnent que Charles fut inhumé seul. On n'y trouve aucune trace de l'inhumation de sa femme.

femme Mme Charles, et de son nom de fille Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes, morte à Paris le 18 décembre 1817, à trente-cinq ans; elle avait trente-six ans de moins que son mari Charles. Lamartine a agréablement romancé sa liaison avec Elvire. Ceux qui l'ont connue savent qu'elle n'était nullement poitrinaire. La réalité est beaucoup plus triste. « O ironie du destin! une fille est née à Aix (Savoie) des amours de Lamartine et d'Elvire. Elle tient une gargote dans un coin de la ville. » (*Moniteur Universel* du 17 juillet 1877 [1].)

V

SUR UNE GARGOTIÈRE D'AIX-LES-BAINS

Sous la rubrique *Courrier des Eaux*, on lit, dans le *Moniteur* du 17 juillet 1877, un article sur la saison d'Aix-les-Bains, dans lequel se trouvent ces lignes:

Hier, c'était M. Lemercier de Neuville avec un pupazzi qui a obtenu peu de succès. Demain, ce seront Dupuis, des Variétés, et Mlle Zulma Bouffar.

Puis vient ce paragraphe:

Je n'ai pas eu le temps de faire l'excursion de la Dent-du-Chat; mais, par contre, j'ai fait le tour du lac du Bourget. C'est celui que Lamartine a chanté:

Un soir, t'en souvient-il?

Qui n'a chanté cela? O ironie du destin! Une fille est née à Aix des amours du grand poète et d'Elvire. Savez-vous ce qu'elle fait aujourd'hui? Elle tient une gargote dans un coin de la ville.

Il est inutile de faire remarquer que cette fable impertinente n'a et ne saurait avoir aucun fondement réel. Après trois mois de séjour, Mme Charles quitta Aix pour n'y plus revenir.

1 *Le Curieux*, par Charles Nauroy, 15 octobre 1883.

VI

SUR LA MAISON DE CHARLES A BEAUGENCY

On lit dans le *Temps* du 9 juillet 1889, sous ce titre: *Billet du matin*:

Je suis sûr, ma cousine, que vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi la vieille maison que j'habite [1] s'appelle la « maison Charles ». Eh bien, je vais vous le dire, même si vous n'êtes pas autrement curieuse de le savoir.

Elle s'appelle la maison Charles parce qu'elle a appartenu à Charles et que Charles s'y est réfugié pendant la Terreur.

Qui cela, Charles ?

Charles (Alexandre-César), né en 1746, mort en 1823, est une gloire de chez nous. Son buste est à la mairie de mon chef-lieu de canton, où il décore la cheminée de la bibliothèque municipale. Charles fut membre de l'Académie des Sciences. Il était physicien de son état. Je sais, depuis que je suis au monde, qu'il perfectionna les ballons et qu'il eut le premier l'idée de les gonfler avec de l'hydrogène. Voilà !

Ma maison n'est pas belle; ce n'est qu'une grande maison de paysans. Mais il y a, au premier, une chambre assez vaste, avec une large fenêtre, d'où l'on voit de beaux prés et, à l'horizon, de l'autre côté de la Loire, la ligne bleuâtre des bois de Sologne. J'étais très ému jadis en songeant qu'un homme aussi considérable que le physicien Charles n'avait pas dédaigné d'occuper cette chambre où je couchais.

Un jour, mon émotion et ma fierté redoublèrent.

Voici pourquoi (je fais beaucoup de paragraphes pour soutenir votre attention):

Je venais d'apprendre que la créature idéale rencontrée par Lamartine au lac du Bourget, célébrée dans les *Méditations* sous le nom

1 A Beaugency.

d'Elvire, et sous le nom de Julie dans *Raphaël*, n'était autre que la jeune femme du physicien Charles, remarié sur ses vieux jours.

Ainsi, Elvire avait peut-être dormi dans mon alcôve ! Julie s'était peut-être accoudée à ma fenêtre ! Les arbres de mon jardin s'étaient peut-être reflétés dans les yeux que Lamartine aimait ! Je couchais « approximativement » dans le lit du grand poète ! Quel honneur, ma cousine ! Je ne fus pas éloigné de croire que la Providence avait des vues sur moi, et c'est alors que je fis mes premiers mauvais vers.

Malheureusement, je voulus m'assurer de mon bonheur, je m'informai et j'acquis la triste certitude que le physicien Charles n'était pas revenu sur notre coteau depuis le séjour qu'il y avait fait en 1793 (époque où il n'avait pas encore épousé Elvire-Julie) et que, par conséquent, rien de l'âme de Julie-Elvire, absolument rien, ne pouvait flotter dans la vieille chambre...

La désillusion fut rude au premier moment. Maintenant j'y suis fait.

Je rentre à Paris, ma cousine.

T. [1]

1 Ces *Billets du matin* furent signés dans le *Temps* de la lettre T. L'auteur, M. Jules Lemaître, en publia plusieurs dans la 5e série des *Contemporains*, (1892, in-18); celui du 9 juillet n'a pas été admis dans ce recueil.

ÉTUDES ET PORTRAITS
PRÉFACES ET DISCOURS

LE ROI CANDAULE

par

THÉOPHILE GAUTIER

I

Hérodote, I, VI et seq.

CRÉSOS était Lydien de naissance, fils d'Alyatte, et roi des peuples qui habitent sur le fleuve Halys, lorsque, entre les Syriens et les Paphlagoniens, il coule au midi pour s'aller répandre au septentrion dans le Pont-Euxin. Ce Crésos fut, entre les barbares, le premier que nous sachions qui soumit plusieurs peuples hellènes à son pouvoir, les assujettit au tribut et conclut amitié avec certains autres. Il soumit les Ioniens, les Eoliens et les Doriens de l'Asie. Il fit amitié avec les Lacédémoniens. Avant le règne de Crésos tous les Hellènes étaient libres, car l'incursion des Cimmériens en Ionie, avant Crésos, fut, non point la conquête des cités, mais une course de pillards.

« La souveraineté, qui appartenait aux Héraclides passa à la famille de Crésos, qu'on nommait les Mermnades. Voici de quelle manière: Candaule, que les Hellènes nomment Myrsile, roi de Sardes, descendait d'Alcée, fils d'Héraclès. Car Agron, fils de Ninos, petit-fils de Bélos, arrière-petit-fils d'Alcée, fut le premier des Héraclides qui régna sur Sardes; et Candaule, fils de Myrsos, le dernier. Ceux qui avaient été rois de ce pays avant Agron descendaient de Lydos, fils d'Atys, de qui le nom passa aux peuples lydiens qu'on appelait avant cela Méoniens. Tenant déjà le pouvoir de ces premiers rois, les Héraclides, issus d'une esclave d'Iardanos et d'Héraclès, obtinrent la royauté par l'ordre d'un oracle. Ils régnèrent sur vingt-deux générations

d'hommes, durant cinq cent années, se succédant de père en fils jusqu'à Candaule, fils de Myrsos.

» Or, ce Candaule aimait sa femme d'un tel amour qu'il la pensait de beaucoup la plus belle des femmes. Dans cette pensée, ayant un garde nommé Gygès, fils de Dascyle, qu'il aimait chèrement, jusqu'à s'entretenir avec lui des plus graves affaires, il lui vantait à l'excès la beauté de sa femme. Après peu de temps (car il fallait qu'il arrivât malheur à Candaule) il parla de la sorte à Gygès : " Gygès, tu sembles ne pas croire ce que je te dis de la beauté de ma femme; aussi bien les hommes se fient moins à leurs oreilles qu'à leurs yeux. Fais donc en sorte de la voir nue. "

» Mais Gygès, se récriant : " Maître, dit-il, quelles paroles non sensées tu prononces, quand tu m'ordonnes de voir ma reine nue ! La femme avec sa robe dépouille sa pudeur. Anciennement d'honnêtes préceptes furent trouvés par les maîtres de la sagesse, et l'une de ces maximes nous enseigne que chacun doit regarder ce qui lui appartient. Je suis persuadé que tu as la plus belle des femmes. Je te supplie de ne point me demander ce qui n'est pas permis. "

» Il résistait par de tels discours, craignant qu'il ne lui arrivât mal de cette affaire. Mais Candaule reprenait : " Rassure-toi, Gygès, et ne crains rien ni de moi, dont les discours ne sont point pour t'éprouver, ni de ma femme, de qui ne peut rien te venir de nuisible. Car, avant tout, je m'arrangerai si bien, qu'elle ne pourra pas savoir qu'elle a été vue par toi. En effet, je te placerai derrière la porte ouverte de la chambre où est le lit. Après que je serai entré, ma femme viendra se mettre au lit. Or, il y a près de la porte une chaise sur laquelle elle pose ses vêtements, à mesure qu'elle les dépouille l'un après l'autre. Là, il te sera possible de la regarder tout à loisir. Ensuite, quand elle ira de cette chaise au lit, te tournant le dos, tu n'auras plus qu'à prendre garde qu'elle ne te voie pas sortir. " Donc, Gygès, ne pouvant échapper, se tint prêt. Et Candaule, quand vint l'heure de reposer, l'introduisit dans la chambre du lit. Bientôt sa femme vint aussi. L'ayant regardée pendant qu'elle enlevait



ses vêtements, sitôt qu'elle lui tourna le dos en se mettant au lit, il s'échappa furtivement. Mais la femme le vit sortir. Elle comprit ce qu'avait accompli son mari. Pourtant elle ne fit point d'éclat, retenue par la pudeur, et elle ne publia pas ce qu'elle avait vu, ayant dessein de se venger de Candaule. Chez les Lydiens, en effet, comme chez presque tous les autres barbares, c'est une honte, même pour un homme, d'avoir été vu nu.

» C'est pourquoi elle dissimula dans l'instant et se tint tranquille. Mais, dès qu'il fit jour, elle appela ceux de ses serviteurs qu'elle savait les plus fidèles, puis elle fit venir Gygès. Celui-ci, croyant qu'elle ne savait rien de ce qui s'était fait, vint aussitôt, car il avait coutume d'accourir chaque fois que la reine l'appelait. Dès qu'il vint, elle lui adressa ces paroles: " Maintenant, de deux chemins ouverts devant toi, Gygès, je te laisse le choix de celui que tu devras prendre. Ou, Candaule tué, prends-moi et le royaume des Lydiens, ou meurs toi-même à l'instant pour ne plus voir, par obéissance à Candaule, ce qu'il ne t'est pas permis de voir. Il faut en effet que périsse ou celui qui a conçu une telle chose, ou toi qui me vis nue, ce que tu ne devais pas faire. "

» A ces mots, Gygès fut d'abord étonné. Puis il la supplia de ne pas le contraindre à choisir entre ces deux voies. Mais il ne changea pas la volonté de la femme, et il dut reconnaître la nécessité qui lui était faite, ou de tuer son maître ou de tomber sous des mains meurtrières. C'est pourquoi il choisit de vivre, et il demanda: " Puisque, malgré moi, tu me pousses à tuer mon maître, parle, dis comment je dois le frapper. " Et elle répondit: " Il doit être frappé de l'endroit où tu m'as vue nue. C'est pendant son sommeil que tu porteras la main sur lui. "

» S'étant ainsi concertés, quand vint la nuit (car Gygès était gardé, et il ne pouvait fuir, et il fallait qu'il périt, ou Candaule), il suivit la femme dans la chambre où était le lit; elle lui donna un couteau, puis elle le cacha derrière la porte. Lorsque Candaule fut endormi, Gygès s'approcha

doucement et, l'ayant tué, il posséda la femme et le royaume: ce dont Archiloque de Paros, qui vivait en ce temps, laissa mémoire en iambes trimètres.

» Il obtint le royaume et y fut confirmé par l'oracle de Delphes. Car des Lydiens, indignés du meurtre de Candaule, ayant pris les armes, il fut convenu entre les amis de Gygès et les autres Lydiens, que si l'oracle répondait que celui-ci était roi des Lydiens il régnerait; et qu'autrement il rétablirait la puissance des Héraclides. Désigné par l'oracle, Gygès obtint la royauté. Mais en même temps la Pythie avait annoncé que les Héraclides seraient vengés sur le cinquième descendant de Gygès. »

Hérodote, dans ses voyages, écoutait volontiers les contes qu'on lui faisait. En Egypte, il recueillit de la bouche des gens du peuple des récits merveilleux, qui se retrouvent dans le folklore de tous les pays. C'est avec la même crédulité aimable que, chez les Lydiens, il se plut à retenir l'histoire de Candaule, qui a tout l'air d'un conte des *Mille et Une Nuits*, et qui est en réalité quelque chose d'assez semblable. Comme plus tard en Arabie les califes abbassides, ces rois lydiens, de mœurs somptueuses et violentes, faisaient rêver le crocheteur borgne couché sous le mur du palais à des aventures de harem, où des femmes voilées tendaient des poignards aux chefs des cavaliers. Le pauvre homme, en soupant d'un oignon, se figurait des baisers et des crimes somptueux. L'histoire de la belle et funeste femme de Candaule, imaginée sur un tas de briques, passait de bouche en bouche dans les cabanes de boue et de roseaux, où l'on n'avait pas une idée bien claire des catastrophes qui emportent les dynasties royales.

Il est certain qu'au temps d'Hérodote il courait en Lydie des contes innombrables sur ce Candaule et sur Gygès, et le plus merveilleux de ces contes n'était pas celui que l'historien voyageur a recueilli. Hérodote, plein de sagesse, n'aimait point les imaginations démesurées. Ce pur Hellène pratiquait d'instinct le « rien de trop », et il ne prenait en chemin que ce qui convenait à son heureux tempérament.

Curieux de mythes étranges, qu'il interprétait ingénieusement, Platon [1] nous a conservé un conte plus extraordinaire du cycle du premier des Mermnades. Celui-là, Scheherazade assurément l'eût pu conter dans les nuits du harem. On y voit que Gygès était berger et qu'il paissait les troupeaux du roi de Lydie. Un jour, après un effrayant orage, il découvrit une fissure du sol par laquelle il descendit dans une fosse où se trouvait un grand cheval de bronze. Les flancs de ce cheval étaient ouverts, et l'on y voyait un géant mort, qui portait au doigt un anneau d'or. Gygès prit cet anneau et en reconnut bientôt la propriété merveilleuse. La bague du géant rendait invisible à volonté quiconque l'avait à la main. Muni de ce talisman, le berger alla chercher fortune dans le palais et dans le sérail des Héraclides. Il devint l'amant de la reine, tua le roi et se fit roi [2].

Il était inutile de rapporter ce conte, dont Théophile Gautier n'a fait aucun usage dans sa nouvelle. Le poète n'a pas employé non plus une troisième légende merveilleuse, conservée par Nicolas de Damas [3]. Assurément il connaissait toutes ces sources, mais il les a dédaignées, étant, comme Hérodote, enclin à ne goûter, dans la fable même, que la nature et une sorte de vérité humaine.

Les Héraclides de Lydie sont fabuleux comme les Atrides d'Argos. Dans leur généalogie se trouve un roi qui, ayant faim, dévore sa femme, et une reine qui accouche d'un lion. L'histoire ne sait rien encore du dernier de ces dynastes, qu'Hérodote nomme Candaule, et Xanthos de Lydie, Sadyattès, nom théophore où figure l'Atis phrygien. Gygès a laissé plus de souvenirs, et c'est avec lui que la Lydie entre

1 République, II, 3.

2 M. Georges Radet a bien finement apprécié ce conte et c'est d'une façon très ingénieuse qu'il a tenté d'en indiquer le fondement historique. « Ce qui donna lieu, dit-il, au mythe (de l'anneau), ce fut sans doute l'abus que fit Gygès, créé majordome, du sceau royal dont il était dépositaire et gardien. » *Loc. cit.*, p. 120. Je crois toutefois qu'il ne faut voir dans cette particularité que le souvenir d'un vieux conte populaire.

3 Fragments, 49.

dans l'histoire. Son nom se lit dans une inscripion babylonienne, sous la forme Guggu [1].

Ce n'était pas un berger, comme dit la légende; mais il était d'origine carienne et, venu de l'autre rive du Méandre, il sortait de quelque rocher de la côte, nid de pirates et d'aventuriers [2].

Ces audacieux Cariens faisaient fortune à l'étranger dans les palais et dans les harems. Chef des cavaliers sous Candaule-Sadyattès, ce Gygès portait la hache à deux tranchants, symbole de la puissance royale [3]. Il est certain qu'il prit la place de son maître et probable qu'il le tua. Mais les circonstances de cette révolution de palais ne sont pas connues. Gygès avait le sombre et violent génie des conquérants. Sous son règne, la haute et rocheuse Sardes devint un camp retranché d'où il fondait à tout moment avec ses cavaliers sur le territoire des Mysiens ou sur les riches cités grecques d'Ionie, Smyrne, Milet, Colophon. Il fut battu et tué par les Cimmériens en 650.

1 F. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, grand in-8°, t. IV, pp. 344 et suiv., t. V, p. 466. — Maspéro, *Histoire des peuples de l'Orient*, in-18, pp. 424 et suiv. — Georges Radet, *la Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, 1892, in-8.

2 Je ne me suis pas attaché à rétablir ici la figure historique de Gygès. Cela ne tenait pas à mon sujet, et, à vrai dire, j'avais terminé mon introduction après avoir cité Hérodote, source unique de mon auteur. — Sur le vrai Gygès, cf. Radet, *loc. cit.*, pp. 8-121 et suiv.

3 « C'est d'Omphale que les rois de Lydie tiennent la hache qui symbolise leur pouvoir... Il suit de là que les Orientaux attachaient à la transmission de l'autorité royale par les femmes une sorte d'importance religieuse et de valeur sacrée. » Georges Radet, *loc. cit.*, p. 121.

II

Hors quelques monnaies, lingots d'électrum marqués de poinçons de style asiatique, et peut-être quelques bijoux ou talismans, d'une rudesse enfantine et sacrée, il ne nous reste aucun monument de l'art et de l'industrie des Lydiens au temps du roi Gygès. Sardes, à cette époque, n'était sans doute qu'un grand village semé de cabanes en claies de roseaux et de huttes de brique couvertes de chaume. Des femmes, accroupies dans ces huttes, travaillaient à teindre ou à tisser la laine. C'est dans la vallée de l'Hermos qu'on fabriqua de tout temps avec le plus d'abondance ces tapis magnifiques qu'on appelle aujourd'hui les tapis de Smyrne. Les formes changent peu en Orient, et Théophile Gautier aurait pu, sans trop faillir à la couleur locale, mettre sous les pieds nus de sa belle Nyssia un de ces tapis de prières, d'un éclat profond, que les agents de nos grands magasins font venir aujourd'hui de Constantinople [1].

On peut imaginer le palais du roi Sadyattès orné, non point de cette frise de style grec archaïque si bien décrite par Gautier [2], mais de lions et de géants de rude style hittite ou assyrien. Peut-être aussi n'y voyait-on que des tapis et des jets d'eau, dans des cours, au milieu de jardins.

Non loin s'élevaient déjà, sans doute, des tertres immenses surmontés de phallus de pierre: c'étaient les sépultures des rois. Voilà tout ce qu'il est possible d'entrevoir de la civilisation lydienne au temps de Gygès.

1 Georges Perrot et Charles Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, grand in-8°, t. V, pp. 265 et suiv.

2 On ne croit pas aujourd'hui que les Lydiens soient d'origine sémitique. Mais les influences hittites et assyriennes étaient profondes dans leur civilisation à l'époque très reculée où nous sommes. Ce n'est que sous les Mermnades que le génie hellène agit sur eux. — Cf. Maspéro, *loc. cit.*, p. 522. Toutefois, le plus récent historien de la Lydie, M. Georges Radet (1892) croit que le peuple lydien était formé d'éléments divers.

« Il est à la fois prudent et logique, dit-il, de n'adopter aucune solution exclusive et de considérer les Lydiens non pas comme une race absolument aryenne ou purement sémitique, mais comme une race de sang mêlé. » *Loc. cit.*, p. 56.

III

Gautier, qui était grand liseur, se flatte d'avoir consulté, pour faire sa nouvelle, « Hérodote, Ephestion, Platon, Dosithée, Archiloque de Paros, Hésychius de Milet, Ptolémée, Euphorion et tous ceux qui ont parlé longuement ou en peu de mots de Nyssia, de Candaule et de Gygès ». Je l'en crois, mais ne l'en loue pas excessivement.

Il semble, par contre, qu'il n'a pas connu un endroit de Nicolas de Damas où celle que notre Gautier, d'après Hérodote, appelle Nyssia est nommée Trydo, ce qui est plus rude.

On voit par ce que nous venons de dire qu'il ne fallait pas songer à faire une restitution de la Sardes préhistorique. Les matériaux font défaut pour un tel ouvrage, et Gautier fut bien inspiré de suivre son imagination et sa fantaisie.

Je vous parlais tout à l'heure de bijoux ou amulettes lydiens qui peuvent remonter aux temps quasi fabuleux du dernier Héraclide et du premier Mermnade. Pour dire plus exactement, ce ne sont pas ces objets qui nous restent, mais un moule en serpentine dans lequel on les coulait. Ce moule est conservé au Louvre [1]. Grand comme la paume de la main, il est couvert de figures en creux parmi lesquelles on voit une femme nue, ou plutôt une déesse, Istar ou Anahit. Ses mains s'approchent de ses seins dans un geste hiératique par lequel elle rappelle qu'elle est la très maternelle et la très féconde. Sa nudité expressive et grossière confirme cette idée. Elle est parfaitement hideuse. Son sexe, indiqué par une toison triangulaire, exactement bouclée en étages, comme la barbe des rois assyriens, offre évidemment une signification générale et religieuse. Elle est l'amante universelle et tranquille. Et l'ouvrier qui essaya de la former, d'après son rêve divin, sut à peine donner à sa Vénus très sainte un corps humain reconnaissable. Ces caractères féminins se lisent comme un rébus.

1 Cf. Salomon Reinach, *Esquisses archéologiques*, in-8°, p. 44 et suiv., et Perrot et Chipiez, *loc. cit.*, t. V, p. 300. — Le moule en serpentine y est représenté dans sa grandeur réelle.

Or la belle Nyssia du roi Candaule devait cacher sous sa robe des idoles d'or semblables à celle-là. Au temps où l'on coulait des figures telles que cette Anahit du Louvre, la vie avait un goût que nous ne pouvons sentir, des formes que nous ne pouvons imaginer.

Il n'est pas besoin d'indiquer aux curieux et aux connaisseurs, à qui cette édition est destinée, les transformations que l'habile écrivain français a fait subir au récit du vieil Hérodote. Théophile Gautier a fait sienne l'histoire de Gygès en y introduisant un sentiment de la beauté plastique tout à fait étranger à l'historien grec [1], et en y composant des paysages, des architectures et des mobiliers d'un goût que nous pouvons déjà préciser et définir en disant que c'est le goût antique qui commence à Quatremère de Quincy, à Ottfried Müller, à l'architecte Hittorf, que Mazois vulgarisa dans son *Palais de Scaurus* et qui aboutit, sous Napoléon III, au genre Campana. Le *Roi Candaule* du peintre Gérôme, que la photographie a fait connaître, est un monument caractéristique de ce style, qui semblait tout grec dans sa nouveauté, et que nous commençons à trouver mêlé de style Louis-Philippe et de style second Empire. Ce n'est pas ce mélange qui nous le rend moins intéressant. Plus archéologue, Théophile Gautier eût été moins aimable.

1 M. Georges Radet (p. 131) veut voir dans le vrai Candaule un archéologue, un dilettante et un esthète. Il m'est impossible d'entrer sur ce point dans les vues de ce savant. Il est dommage qu'il n'ait pas écrit la préface qui m'a été demandée. Il comprend un peu Candaule comme Gautier l'a compris.

IV

Le *Roi Candaule* fut publié dans la *Presse* les 1er, 2, 3, 4 et 5 octobre 1844. Ce récit entra, en 1845, dans les *Nouvelles* de Théophile Gautier, qu'il n'a plus quittées depuis.

M. Michel Carré a tiré du *Roi Candaule* le sujet d'un opéra en deux actes, mis en musique par M. Eugène Diaz, qui fut représenté par le Théâtre-Lyrique, le 6 juin 1865. Le livret du *Roi Candaule* n'a pas été imprimé [1].

La présente édition, publiée par M. Ferroud, avec sa magnificence coutumière, a été illustrée par M. Paul Avril. On estime justement les délicates merveilles dues à la pointe de cet habile artiste. M. Paul Avril a interprété la pensée de Gautier en une suite d'eaux-fortes élégantes et d'une suavité délicieuse. Le grand Théo y eût reconnu les images de ses rêves.

1 *Histoire des œuvres de Gautier*, par le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul (Charles de Lovenjoul). Charpentier, 1887, t. I, p. 275.

M. le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul cite la lettre suivante de Victor Hugo à Théophile Gautier, relative au *Roi Candaule*. Cette lettre lui a été communiquée par M. P. Lalanne:

« *4 octobre 1844*

« Vous êtes un grand poète et un charmant esprit, cher Théophile, je lis votre *Roi Candaule* avec bonheur. Vous prouvez avec votre merveilleuse puissance, que ce qu'ils appellent la poésie romantique a tous les génies a la fois, le génie grec comme les autres. Il y a à chaque instant dans votre poème d'éblouissants rayons de soleil. C'est beau, c'est joli et c'est grand.

» Je vous envierais de toute mon âme si je ne vous aimais de tout mon cœur.

» VICTOR HUGO.»

PROFILS CONTEMPORAINS

par

MICHELIS DI RIENZI

Cher Monsieur,

Je n'ai pas grande confiance dans la postérité. Elle est faite d'hommes, et c'est une suffisante raison pour douter de sa sagesse.

Si, d'aventure, la nôtre est américaine, il est à craindre qu'elle en use librement avec nos traditions et nos préjugés.

Mais disons mieux: il faut ne rien craindre et ne rien espérer; il faut regarder d'un œil paisible l'écoulement des choses. Pourtant, s'il est quelque livre qui puisse intéresser un jour, ou désespérer des gens très différents de nous, c'est précisément un livre du genre du vôtre. Vous y étudiez par le menu, avec une finesse singulière, nos contemporains.

C'est, il me semble, ce que l'avenir recherchera.

On voudra connaître le témoignage que nous avons porté sur nous-mêmes, et votre répertoire sera peut-être recherché, quand la plus grande partie des imaginations de ce temps aura péri dans un irrémédiable oubli.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments bien sympathiquement et confraternellement dévoués.

ANATOLE FRANCE

1893

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PASSY

Conférence faite le mercredi 28 février 1894, à la Mairie du XIVe arrondissement

Mesdames et Messieurs,

QUAND avant-hier matin, j'ai appris, par une belle carte imprimée, que je devais faire devant vous une conférence, j'ai ressenti beaucoup de surprise et une espèce d'effroi. Je vous assure que je ne me doutais de rien. Je voulais, au milieu de vous, demander la parole seulement pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à siéger à votre bureau entre le maître que la Sorbonne applaudit, le savant qui m'a appris tant de choses intéressantes sur nos antiquités littéraires, et l'artiste excellent qui, statuaire et archéologue, joint, vous le savez, à la nouveauté hardie d'un talent toujours heureux un sens profond du passé. C'est à côté d'eux que vous avez bien voulu me placer, messieurs, sous l'aimable autorité de l'éminent universitaire qui est aussi un poète célèbre, et ce qui vaut mieux encore (car c'est de la poésie perdue que celle qui n'a pas trouvé le cœur) un poète aimé. Vous m'avez fait connaître, messieurs, les joies d'un orgueil très doux. Inquiet seulement de ma gloire imméritée, je me sens bien à l'aise avec vous. C'est un goût commun qui nous réunit, une passion vive et tendre, l'amour du clocher. Vous avez ce patriotisme local auquel je trouve de la grâce et de la vertu. Il est ingénieux, et il est innocent. On ne craint pas qu'il allume des guerres: Boulogne et Neuilly n'ont rien à redouter de nous. Aimer sa ville, c'est naturel et c'est excellent. J'entends aimer d'amour, avec un peu de fétichisme. Oui, messieurs, l'amour, quand il n'est pas une abstraction,

ne va guère sans quelque fétichisme. La ville de Paris est admirable, prodigieuse, elle est énorme, et pourtant jolie. Mais elle est bien grande pour qu'on l'aime avec cette tendresse un peu fétichiste, avec cette intimité qui fait le charme du patriotisme local. Heureux que nous sommes! nous avons une petite ville à nous, dans la grande. Quand je dis petite, c'est par tendresse, et comme le poète Catulle appelait sa Lesbie, qui était une grande personne et sortait seule, le soir. Nous avons une ville qu'on peut embrasser du regard et dont nous faisons le tour, en nous promenant, une ville qui, comme la France, a presque de tous côtés ses frontières naturelles. Un bois, un fleuve. Cela nous rassure, nous nous sentons chez nous. Nous jouissons d'une paix provinciale, sans petitesse. Notre Auteuil et notre Passy, très illustres, ne sont pas las de porter des vivants. Ils ont pour nous encore un air pur, des arbres, des jardins.

C'est sur les soins que vous donnez à notre ville, messieurs, que j'étais invité à vous faire une conférence. J'ai lu cette invitation sur la belle carte imprimée dont je vous parlais tout à l'heure. Et je n'en croyais pas mes yeux. Moi! juger vos travaux, parler en maître quand je ne suis ici qu'un écolier! Je n'en eus jamais l'idée. Cette idée est due certainement à la cervelle bienveillante de quelqu'un de vous. Mais, rassurez-vous, je ne vous ferai pas de conférence.

D'ailleurs, cette conférence, je n'ai plus à la faire. Elle a été faite excellemment. Tout ce que j'aurais pu dire se trouve très bien dit dans un rapport de M. Emile Potin, votre secrétaire général, et dans une communication écrite de M. Brau de Saint-Pol Lias, président de votre deuxième section.

Cette deuxième section, messieurs, veille à notre sécurité, travaille à notre agrément. Elle veut faire d'Auteuil et de Passy le séjour idéal de l'honnête homme et du bon citoyen. Que de gratitude nous lui devons avoir!

Elle a souci des vivants, et leur pense assurer en ce monde un séjour tranquille et beau. Pour moi, messieurs, qui rêve le bonheur *in angulo cum libello*, je me mets sous sa garde et je me croirai mieux en paix dans le petit coin qu'elle surveille. Je la bénirai si elle y protège les arbres. Les arbres sont la poésie des rues. Votre première section, sous la présidence de M. Alfred Lenoir, l'excellent statuaire, étudie notre histoire locale et se propose de conserver les souvenirs de notre passé, de rappeler, par des monuments d'art, la mémoire des hommes et des choses d'autrefois. C'est une belle tâche.

Le passé, messieurs! La vie serait bien courte si nous ne la prolongions point dans le passé et dans l'avenir. Ce sont là deux allonges nécessaires pour donner quelque majesté à la table de la vie. L'avenir est commode, sans doute. On y met l'espérance. Mais je ne contristerai la foi de personne en disant que les choses futures gardent pour le plus croyant des teintes incertaines et des formes indécises, et qu'enfin, on ne peut pas feuilleter l'avenir comme un recueil d'images. C'est le passé, messieurs, qui est l'atlas divers et divertissant dont les cartes nous instruisent en nous charmant. Il manque bien des pages à ce bouquin précieux. Mais il en est de ce livre comme des trois volumes que la Sibylle voulut vendre à Tarquin. Plus ils étaient incomplets et dépareillés, plus ils prenaient de valeur. Quand les deux premiers furent détruits, le roi des sept collines reconnut la valeur du dernier. Il devint bibliophile. Vous l'êtes plus spontanément, messieurs, sans avoir vu d'un œil tranquille brûler la plus grande partie des archives dont vous sauvez les restes.

Vous avez dessein d'élever çà et là des monuments commémoratifs, statues et statuettes, bustes, inscriptions.

Cette partie de votre programme me touche infiniment, je l'avoue. Ce qui rend si aimables, si nobles et si charmantes

certaines villes d'Italie, Gênes, par exemple, c'est, autant que les palais et que les églises, ces statuettes dans des niches élégantes, ces figurines de faïence colorées, ces petites fontaines décoratives, ces inscriptions ornées, ces mille motifs d'art, semés partout sur les pignons des maisons et les murs des jardins.

Je rêve que, par votre influence, notre Passy-Auteuil prendra (du moins dans les rues que les grandes bâtisses n'ont point accablées de leur masse uniforme) un peu de cette noble grâce des arts. Vous avez tant de souvenirs à rappeler. J'y vois d'avance, ici un bas-relief, là un buste, plus loin un cartouche de bon style, et l'ombre légère des arbres jouant sur le marbre animé.

Et que de souvenirs nobles ou gracieux il vous sera donné de ranimer! Je ne vous rappelerai pas les antiquités et illustrations de Passy et d'Auteuil qui vous sont présentes. Il serait ridicule de rappeler Molière et ses amis. Vous avez déjà beaucoup fait pour Boileau. J'ai lu dans votre intéressant bulletin des notices sur sa maison; vous avez presque retrouvé le pavillon d'Antoine, son jardinier. Je vous en félicite. Je n'ai jamais médit de Nicolas, qui n'a pas besoin de ma protection. Victor Hugo, qui le savait rimeur honnête, demandait pour lui un buste à la Sainte Chapelle. Ne lui donnerez-vous pas un buste non loin de la place où fut sa maison habitée après par Gendron, médecin du régent? Voltaire, ami de Gendron, fit un quatrain sur cette humble et mémorable demeure:

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon.
Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace.
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

A votre place, messieurs, je voudrais inscrire ces vers, sur pierre tendre, là où fut la maison de Nicolas. Je voudrais surtout rappeler la mémoire aimable de Mme Helvétius. Elle recevait les philosophes et nourrissait les oiseaux. C'était une créature très noble et pleine de bonté, qui savait

que les philosophes sont l'espèce d'hommes la plus innocente qui soit au monde. Elle était la sagesse même, cette dame qui disait à Bonaparte: « Vous ne vous doutez pas de ce qu'on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre. »

Je n'ai point à vous rappeler les noms de Pierre d'Auteuil, d'Etienne d'Aligre, du chancelier d'Aguesseau, non plus que ceux de Mme Récamier, du poète Alexandre Journet, du géomètre Legendre, qui se rattachent à l'ancien Auteuil. Passy vous parle du maréchal de Rantzau, de Jean d'Estrées, des Duprat, de l'Amiral d'Estaing, de Boulainvilliers, du Maréchal de Luxembourg et de bien d'autres. Quant à l'ancienne seigneurie de Chaillot, elle fut possédée, vous le savez, par Philippe de Commynes.

C'était un homme d'Etat fort avisé. Ses malices étaient admirables, il en fut toujours la dupe. C'est sans doute pourquoi on le cite encore aujourd'hui comme un fin politique. Il manquait un peu de désintéressement. Son originalité n'est pas là. Elle est dans son art d'écrire l'histoire en cherchant les liens réels des faits. On ne s'en était guère avisé avant lui. Ne pourriez-vous placer en quelque endroit son profil anguleux et fin? Mais vous n'avez que le choix des gloires dans le généreux coin de terre où vécurent Molière, Boileau, Béranger, Lamartine et Victor Hugo.

Je ne voulais, en prenant la parole, que vous remercier de la place que vous m'avez donnée parmi vous et vous féliciter du soin que vous prenez à cultiver la beauté morale et physique de notre arrondissement.

Je vous parlais, en commençant, de ce patriotisme local qui me plaît par son naturel, par son ingénuité charmante et forte et, si vous me permettez le mot en faveur du bon

Condillac qui fréquentait dans notre Auteuil Mme Helvétius, par son sensualisme délicat. Souffrez que, pour achever d'illustrer ma pensée, je rappelle au milieu de vous l'impression que j'ai très fortement ressentie, il y a peu d'années, dans une promenade sur les côtes de France.

Du haut d'une colline, nous découvrîmes une petite ville (peu importe son nom) paisiblement cachée dans le creux d'un vallon. Elle était charmante avec ses toits pointus, ses rues tortueuses et le clocher en charpente de son élégante église. Je la contemplai dans une sorte de ravissement. C'est qu'aussi la vue à vol d'oiseau d'une jolie ville est un spectacle aimable et touchant, où l'âme se plaît. Des pensées humaines montent avec la fumée des toits. Il y en a de tristes, de gaies; elles se mêlent pour inspirer toutes ensemble une tristesse souriante, plus douce que la gaieté. On songe:

Ces maisons, si petites au soleil, que je puis les cacher toutes en étendant seulement la main, ont pourtant abrité des siècles d'amour et de haine, de plaisir et de souffrances. Elles gardent des secrets terribles. Elles en savent long sur la vie et la mort. Elles nous diraient des choses à pleurer et à rire, si les pierres parlaient... Mais les pierres parlent à ceux qui savent les entendre. La petite ville dit aux voyageurs qui la contemplent du haut de la colline:

« Voyez, je suis vieille, mais je suis belle; mes enfants pieux ont brodé sur ma robe des tours, des clochers, des pignons dentelés et des beffrois. Je suis une bonne mère; j'enseigne le travail et tous les arts de la paix. Je nourris mes enfants dans mes bras. Puis, leur tâche faite, ils vont, les uns après les autres, dormir à mes pieds, sous cette herbe où paissent les moutons. Ils passent; mais je reste pour garder leur souvenir. Je suis leur mémoire. C'est pourquoi ils me doivent tout, car l'homme n'est l'homme que parce qu'il se souvient. Mon manteau a été déchiré et mon sein percé dans les guerres. J'ai reçu des blessures qu'on disait mortelles. Mais j'ai vécu parce que j'ai espéré. Apprenez de moi cette sainte espérance qui sauve la patrie. Pensez en moi pour penser au-delà de vous-mêmes.

» Regardez cette fontaine, cet hôpital, ce marché, que les pères ont légués à leurs fils. Travaillez pour vos enfants comme vos aïeux ont travaillé pour vous. Chacune de mes pierres vous apporte un bienfait et vous enseigne un devoir. Voyez mon église paroissiale, ma maison commune, dont les cloches appelaient les artisans à la défense de leurs droits, l'humble maison d'école, une grange peut-être, une étable où le bœuf et l'âne venaient réchauffer de leur souffle le maître et les élèves, mais où du moins on n'attachait pas aux rudiments du savoir un prix faux et d'illusoires avantages. Et vénérez le passé. Mais songez à l'avenir. Vos fils sauront quels joyaux vous aurez enchassés à votre tour dans ma robe de pierre. »

Ces sentiments, messieurs, empreints d'une sorte de piété historique et morale, vous les avez éprouvés comme moi, et mieux que moi, dans quelque occasion semblable. Ils ont été fécondés en vous.

L'idée de votre Société en est sortie. Et c'est une aimable et généreuse idée. [1]

1 Créée en 1893, la *Société Historique d'Auteuil et de Passy* eut pour président le poète Eugène Manuel. Les vice-présidents furent: Petit de Julleville, Anatole France et Soldi *(Note de l'éditeur)*.

LE CHEMIN DE PARADIS

par

CHARLES MAURRAS

ÉPIGRAMME

Au bord des eaux de lumière fleuries,
Sur l'antique chemin où le Vieillard des mers,
Entre les oliviers de la Vierge aux yeux pers,
Vit dans leur manteau bleu passer les trois Maries,
Tu naquis. Ton enfance heureuse a respiré
L'air latin qui nourrit la limpide pensée
Et favorise au jour sa marche cadencée.

Le long du rivage sacré,
Parmi les fleurs de sel qui s'ouvrent dans les sables,
Tu méditais d'ingénieuses fables,
Charles Maurras; les dieux indigètes, les dieux
Exilés et le dieu qu'apporta Madeleine
T'aimaient: ils t'ont donné le roseau de Silène
Et l'orgue tant sacré des pins mélodieux,
Pour soutenir ta voix qui dit la beauté sainte,
L'Harmonie, et le chœur des Lois traçant l'enceinte
Des cités, et l'Amour et sa divine sœur,
La Mort, qui l'égale en douceur.

Voici, cher ami, l'épigramme dans la manière de Christodore de Coptos, qui mit des inscriptions aux statues du Zeuxippe. J'aurais voulu qu'elle fût plus digne de votre beau livre.

JEUNES MADAMES

par

BRADA

Je le savais, je le disais, qu'il ne fallait pas mettre de préface à ce livre, que ce serait le gâter. Mais on n'a pas voulu me croire, et me voilà engagé malgré moi dans une entreprise impertinente et disgracieuse, où je suis sûr de déplaire. A moins d'être un très grand docteur, un des directeurs spirituels que la foule est toujours avide de consulter, on a mauvaise grâce à faire une préface, « grand sujet d'ostentation », dit mon maître Condillac. Le lecteur n'aime pas cette sorte d'avance prise sur lui, ni qu'on lui explique les choses avec l'importunité d'un guide embusqué sous le porche. Les guides m'ont gâté l'Italie. Ils m'ont gâté même l'église souterraine d'Assise et le tombeau de Galla Placidia à Ravenne, lieux où règne une sainte et délicieuse horreur. J'ai tenté d'échapper aux cicérones par la force en luttant avec courage. Mais ils m'ont vaincu. J'ai essayé de fuir. Ils m'ont rattrapé et ramené captif. Je serais leur victime encore si je n'avais pas eu recours à la ruse. C'est la ruse qui m'a sauvé et qui me sauve dans les nouvelles rencontres.

Sitôt que, devant le dôme d'une de ces petites villes adorables de Toscane ou d'Ombrie, un Italien en guenilles s'approche de moi, terrible dans sa riante douceur, et me dit d'une voix inspirée et persuasive: « Signore, je suis guide », je lui réponds: « Moi aussi! » Ulysse, en ses voyages, n'imagina point d'artifice plus ingénieux. L'Italien, qui, tout à coup, découvre en moi un funeste rival, s'éloigne en me jetant un regard de haine et d'effroi.

« Moi aussi, je suis guide! » Cette parole, qui n'était dans ma bouche que le jeu d'un esprit subtil, est devenue aujourd'hui l'expression fatale de la réalité. Et, malheureusement pour moi, il est moins facile de conduire les curieux chez les *Jeunes Madames*, de Brada, que de promener les étrangers dans le Campo Santo de Pise, sur la terre sainte recouverte de roses. Quelle affaire que de tourner autour des corbeilles d'orchidées! Je suis timide et le monde m'a toujours fait peur. Il me donne cette sorte d'effroi qu'inspirait la cour aux sages du XVIIe siècle. Et c'est dans le monde qu'il faut que je vous conduise, moi qui fuis le monde. Je n'en pense pas de bien, je n'en dirai pas de mal. Je ne pense pas que c'est tout, mais je ne dirai pas que ce n'est rien. C'est l'écume argentée au bord de l'Océan humain. C'est chose brillante et légère. Et Brada, qui est du monde, en parle très bien. J'ai été émerveillé jadis, en lisant la *Vie parisienne*, de tout ce que Brada sait de jolies choses sur le monde diplomatique. Et je vois qu'elle sait de plus jolies choses encore sur les femmes du monde.

Si du moins j'étais peintre, je pourrais essayer, en un croquis, mis comme frontispice, de donner un avant-goût des grâces fines semées dans les pages qu'on va lire. Et puisque c'est une manière de comédie que cette suite de dialogues, je serais musicien que je tenterais d'écrire une ouverture en notes claires, non sans beaucoup de trilles, pour imiter le joli babil de vos mondaines, Brada. Mais décrire, expliquer avec des mots, avec les ordinaires termes du langage des créatures chatoyantes, d'un éclat capricieux, telles que Paule d'Haspre, Roseline ou Luce, le moyen, je vous prie? Je l'ai dit, elles m'intimident, vos *Jeunes Madames*. La frivolité charmante des femmes est un grand sujet d'effroi pour le philosophe. Et puis les vôtres sont très compliquées. Il faut toute votre adresse pour démonter et remonter les petits rouages innombrables de ces jolies machines qui ne servent à rien. S'il s'agissait d'amour, je chercherais quelque chose à dire, comme tout le monde. C'est un beau sujet. Vous ne connaissez pas sans doute

l'histoire de ce jeune philosophe qui dissertait sur l'amour, après dîner, dans un cabaret du Quartier latin, avec une douzaine d'hommes de lettres et de professeurs. Il mettait dans l'exposition de ses théories un ordre parfait. Mais un de ses interlocuteurs lui contesta l'expérience. Aussitôt, le jeune philosophe se leva, et, s'étant assuré qu'il avait dans sa poche deux écus de cent sous, il mit son chapeau et sortit. Dix minutes après, on le vit rentrer avec calme dans la salle du cabaret. Il reprit sa place à table et dit:

— Messieurs, maintenant que j'ai acquis l'expérience nécessaire, je poursuis l'exposé de ma théorie.

Sans doute, il avait fait un peu vite l'expérience de l'amour. Encore en possédait-il les éléments. La connaissance d'une Roseline ou d'une Paule est beaucoup plus difficile. De plus, les méditations et expériences sur l'amour n'y seraient d'aucun secours. Les *Jeunes Madames* sont tout à fait étrangères à l'amour, et, si elles en donnent l'idée, c'est le pur effet de leur forme extérieure qui suggère à l'homme simple une désastreuse association d'idées. Il faut savoir d'abord que les jeunes madames sont tout autre chose que des amoureuses; sans quoi l'on s'égare. Ce qui m'émerveille, c'est l'art avec lequel Brada fait vivre ces monstres vains et charmants. La manière de mon auteur est indulgente et moqueuse à la fois. elle est précieuse sans snobisme. Enfin, je la tiens pour grande et hardie, puisqu'elle a l'audace de se passer du péché. Oui, cet impérissable attrait de la femme, cette parure d'Eve, cette gloire de Madeleine, cette couronne antique et toujours fraîche, le péché, Brada dédaigne d'en orner ses créatures. Les hommes, d'ordinaire, n'ont point ce courage. Le doux Berquin l'eut, en son temps, et son nom fait encore sourire. Il est vrai que Berquin était naïf. Brada ne l'est pas. Si ces petites madames s'abstiennent du péché, ce n'est point en considération de la malice qu'il renferme ni en vue des effets qu'il produit (dit-on) en ce monde et dans l'autre. Non, elles le méprisent comme une façon grossière, comme une grâce surannée et trop simple. Elles n'éprouvent de sentiments d'aucune sorte. Où il n'y

a rien, le diable perd ses droits. Elles ne peuvent tomber dans le commun précipice, parce qu'il est dans la nature et qu'elles n'y sont pas.

C'est le progrès des mœurs. Il ne subsiste plus rien de la vieille humanité, plus rien des premières vertus, plus rien de l'ancienne morale, pas même la faute.

LETTRE DE SICILE

L'Oaristys

A MONSIEUR EDOUARD PELLETAN

Palerme, le 1er octobre 1896

Cher Monsieur,

Vous pensez que j'ai retrouvé Théocrite à Syracuse et vous voulez que je vous parle de l'*Oaristys*. Mais les jardins de myrtes et d'orangers ne me conseillent pas les doctes études. Et que vous dirais-je? J'ai vu la fontaine Aréthuse. Elle coule entre des terrasses à l'italienne dont les murs moisis s'écaillent misérablement; ses eaux disparaissent sous les panaches légers des papyrus, apportés par les Arabes. Mais, comme aux jours du roi Hiéron, on entend chanter le pin qui dresse sous le ciel bleu sa cime aiguë et sombre.

Dans cette île d'Ortygie, déchue de sa gloire et de sa beauté, j'ai reconnu le petit satyre de votre idylle. Daphnis s'appelle aujourd'hui Letterino. On lui voit ces cheveux frisés que Théocrite compare au persil. Il a la face camuse, comme le chevrier qui offrit en vain des pommes à la nymphe Amaryllis. Il est petit et brun. Sa peau revêt le ton fauve des rochers sur lesquels il dort étendu au soleil. Il a oublié les chants bucoliques. Il ne sait plus faire avec des roseaux et de la cire une syrinx à sept tuyaux. On m'assure pourtant qu'il chante la chanson à l'abeille:

Lu cunusci lu miu amuri
Nici mia di l'occhi beddi?
'Ntra ddi labri c'è un sapuri,
'Na ducizza, chi mai speddi.

J'ai eu plus de peine à reconnaître la jeune fille dont il délie la ceinture. Maintenant ses beaux yeux fauves sont creusés et luisent dans un grand cercle d'ombre. La fièvre des marais la consume et la glace sur cette terre ardente où chantent les cigales. Le long de ce rivage voluptueux, où glissaient les nymphes, maintenant c'est la malaria qui passe. J'ai emporté de Syracuse une immense tristesse, qui s'efface peu à peu dans la splendeur de Palerme. Palerme est une belle esclave que ses maîtres musulmans et chrétiens, émirs, rois normands, vice-rois espagnols, ont parée tour à tour. Appesantie de joyaux, elle dort au soleil.

Puisque vous voulez, cher monsieur, que je vous parle du poète syracusain, je vous dirai que les Siciliens humanistes et lettrés de Palerme gardent pieusement son souvenir. A la Flora, des allées parfumées mènent, entre des feuillages sombres et luisants, d'une vigueur africaine, à un petit rond-point où des cénotaphes d'un style qui veut être antique et qui trahit le goût du commencement de ce siècle, sont rangés en cercle sous des cyprès. Quelque vieil académicien, amateur de jardins et de belles-lettres, les fit élever, il y a moins de cent ans, aux mânes des philosophes, des poètes et des savants qui fleurirent dans l'antique Trinacrie. On voit là, entre les monuments d'Epicharme et d'Empédocle, un fût de colonne dorique, à vive arête et sans base, à l'imitation des colonnes de Sélinonte. Une urne, posée sur ce fût, porte cette inscription: *Theocrito Syracusano, Bucolici Carminis Inventori*.

Vous auriez comme moi, cher monsieur, regardé avec plaisir ce monument un peu naïf et pourtant aimable. Mais que n'avez-vous vu au Musée le bélier antique d'airain connu sous le nom de bélier de Syracuse, morceau fait pour tenter la cupidité artiste d'un Verrès et digne de servir de sujet à quelque épigramme descriptive de l'Anthologie! L'animal couché dresse la tête et soulève un pied de devant. Il regarde, il écoute, il flaire. On croit sentir avec lui l'herbe aromatique des coteaux qui descendent vers la mer; on croit voir ses brebis paissant tranquilles, et soudain paraître

le rival cornu qui trouble son repos: car il est inquiet, et de sa bouche ouverte semble sortir un cri long et rauque. Son corps est chargé d'une laine épaisse. Telle était la toison, sans doute, que le poète enroula à la quenouille qu'il offrit à la chaste Theugénis. Il respire, il est vivant. On voit se tendre la pointe de ses oreilles attentives. Et c'est un bélier divin. Son mufle est d'une ampleur héroïque, et les cornes enroulées des deux côtés de la tête seraient dignes d'orner le front de Jupiter Ammon.

Ce bélier de Syracuse m'apparaît comme le symbole de la poésie de Théocrite, comme l'image de ce génie large et précis qui, dans de petits tableaux traités grandement, sut unir à la vérité du mouvement la beauté de la ligne.

N'en doutez pas, la « coré » de votre idylle, la fille de Ménalcas, qui converse amoureusement avec le bouvier Daphnis, ne menait pas paître sous les gris oliviers un plus beau bélier que celui-là. Mais ici même je me heurte à une petite difficulté de l'*Oaristys*. Le poète nous dit bien, au vers 67, que la jeune fille se releva de la couche furtive pour paître ses brebis, μᾶλα; mais il nous avait précédemment donné à croire qu'elle était chevrière, en lui faisant dire à elle-même: Αἶγες ἐμαί, vers 45.

Je ne suis pas du tout en état, cher monsieur, d'étudier l'*Oaristys* avec quelque exactitude. Ce petit poème, que vous aimez avec raison, donne lieu à des doutes plus graves que celui que je viens de soulever. On vous a peut-être dit que j'étais enclin à douter. C'est un reproche qu'on me fait quelquefois. Croyez bien que, si je l'ai mérité, ce fut pour avoir voulu serrer de trop près la certitude. Souvent, la vérité que nous poursuivons est une Byblis qui nous coule entre les doigts. Je vous avoue que je ne suis pas du tout sûr que l'*Oaristys* soit de Théocrite. De bons philologues le nient, vous le savez, pour plusieurs raisons. L'une de ces raisons est, je crois, que Vénus est désignée dans ce petit poème sous le nom de Paphia, qui ne se retrouve dans aucun poème attribué à Théocrite. Un autre motif est que la langue de l'*Oaristys*, singulière par endroits, n'est pas

exempte d'affectation ni de jeux de mots. Je n'aurai pas l'impertinence de me prononcer à ce sujet. Si j'étais à Paris, j'irais demander à mon savant confrère de l'Institut, M. Henri Weil, son avis sur cette difficile question. Vous savez que le délicieux petit recueil qui nous est parvenu sous le nom de Théocrite est composé de morceaux très divers de ton, de style et de dialecte. L'*Oaristys* y tient bien sa place. André Chénier goûtait assez cette idylle pour en faire une imitation qui d'ailleurs n'est pas très heureuse. On vous saura gré, cher monsieur, d'offrir cette pièce à vos bibliophiles. On y trouve de l'esprit; on y trouve aussi du naturel. Le *καὶ ἀποπτύω τό φίλαμα* est bien dans la manière vive et forte de Théocrite.

Au reste, je sais vos desseins et que vous n'avez choisi l'*Oaristys* que comme un thème à motifs gracieux et pour amuser notre attente. Je sais que vous vous préparez à nous donner les *Syracusaines*, poème où reluit la vérité, ouvrage parfait de Théocrite. Mais il vous fallait le temps de rassembler les documents. Car vous voulez illustrer les *Syracusaines* d'après ces vases peints et ces figurines de terre cuite où le génie des potiers et des coroplastes a marqué l'empreinte de la vie hellénique.

Excusez ces paroles mal liées et recevez du voyageur le souhait antique: « Réjouis-toi. »

LES PARISIENS DE PARIS

Discours prononcé au dîner de Molière
(9 janvier 1896)

Messieurs et chers pays,

POUR me donner parmi vous cette place amicale et flatteuse, j'imagine que vous aviez trois raisons. Vous vous êtes dit: « Il aime Molière, il aime Paris, et il ne fera pas de discours. Ce sera un président exemplaire. » Vous ne vous trompiez pas. Comme vous, je suis bon Parisien et zélé moliériste. Et je ne vous ferai point de discours. N'ayez pas peur du petit papier que je tiens à la main. Il en sortira des paroles très courtes, que je n'eusse point mises par écrit, si j'avais pu compter sur mon génie jusqu'à improviser un simple remerciement. Mais c'est une audace qui ne m'est pas permise. Si peu qu'il me faille parler, je suis obligé de me faire une éloquence de papier. J'ai besoin de mon manuscrit pour vous dire que je ne vous dirai rien de Molière. Aussi bien n'attendiez-vous pas mon avis. C'est un auteur connu. Il y a dix ou quinze ans, j'aurais peut-être cédé à l'envie d'exprimer cette pensée que Molière est un poète comique. Pour l'époque c'eût été vraiment un aperçu nouveau. Car, alors, ses admirateurs le louaient surtout d'être un penseur triste et un amoureux pitoyable. Ils découvraient sans cesse dans ses pièces des sujets de mélancolie. Ils le plaignaient comme époux, et ne donnaient à son œuvre qu'une admiration douloureuse. Mais ce tour d'esprit ne se rencontre plus. On reconnaît volontiers aujourd'hui que les comédies de Molière sont des comédies, et qu'il est permis d'y rire. Tel est votre avis, messieurs et chers pays, et nous admirons tous ici Molière, comme il faut.

C'est un lien entre nous. L'amour de Paris, notre ville, nous réunit encore. Je vous félicite, messieurs, de porter à notre Paris un amour sincère, intelligent, efficace. Parfois, ceux qui ne sont pas d'ici s'étonnent qu'on puisse chérir une si grande chose et si étendue. « Comment aimer, disent-ils, ce qu'on ne peut embrasser ni du regard ni de la pensée? » Ils parlent comme si Paris n'était qu'une capitale, la capitale de la France et de l'esprit humain. Mais nous savons bien que Paris est autre chose encore, qu'il est un chef-d'œuvre. Or, un chef-d'œuvre, si grand qu'il soit, est toujours harmonieux et à la mesure de l'homme.

Un beau fleuve, un ciel fin, des habitants ingénieux, de longs âges de gloire, l'amitié du monde entier ont donné à notre ville cette figure grande et charmante que nous admirons et que nous aimons. Sans doute cette figure est altérable et changeante. Tout ce qui vit se transforme sans cesse, et Paris, vivant d'une vie multiple et puissante, précipite ses métamorphoses.

Vos soins, messieurs et chers pays, votre sollicitude, votre zèle, tendent à ce que ces métamorphoses ne soient pas malheureuses, et que, si elles n'apportent pas toujours des beautés nouvelles, du moins elles ne gâtent pas les anciennes. Paris, qui est une ville énorme, est une ville exquise. Il faut qu'elle reste ce qu'elle est: une capitale esthétique et classique, et que rien n'y offense la plus noble des pudeurs, la pudeur du goût.

A cet égard, nous avons bien, çà et là, quelques sujets d'alarmes, nous avons aussi à redouter le vandalisme industriel. Si les vieilles pierres qui demeurent encore ne sont pas comme naguère menacées de la pioche, les arbres de nos promenades courent des dangers. Pourtant les arbres sont la parure délicate et précieuse de notre ville. Ville de pierres blanches et de rameaux verts, Paris a des promenades qui font son charme et sa plus douce gloire. Veillez sur ces promenades, messieurs et chers pays. Vous pouvez beaucoup pour notre ville. Vous y êtes la science, l'art, la raison et le goût. On vous consulte quelquefois, on vous

écoute souvent, on vous craint toujours. Dites bien haut qu'une exposition universelle ne doit pas être un prétexte à ravager une ville, et qu'il serait désolant que les Champs-Elysées, l'avenue non pareille, périsse par l'injure de la plus triste des barbaries, la barbarie de la civilisation. Mais ce n'est pas au dernier venu parmi vous à exciter votre zèle. Je n'ai que des remerciements à vous adresser. Recevez-les comme je vous les fais, cordialement. Messieurs et chers pays, je bois aux Parisiens de Paris.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Discours prononcé
lors de l'inauguration à Douai du monument
de Marceline Desbordes-Valmore, le 13 juillet 1896

Messieurs,

IL y a cent dix ans, dans une humble maison de votre noble ville, à la porte d'un cimetière, au pied de l'église Notre-Dame, naissait de parents modestes et généreux, qui par quelques côtés touchaient aux arts, cette Marceline-Félicité-Josèphe Desbordes, dont vous inaugurez aujourd'hui le monument avec un concours d'admirateurs venus de toute la France. La voici devant nous, les mains jointes, la tête inclinée à gauche comme pour écouter son cœur, muse et femme, avec ce qu'il fallait de mode ancienne dans la coiffure, les manches et la taille pour rappeler les années qu'elle a vécues; et jeune, belle, claire comme la mémoire et les vers qu'elle a laissés. Vous faites bien, messieurs, d'honorer ainsi votre enfant privilégiée et de célébrer sa gloire innocente.

Marceline Desbordes fut nourrie dans cette ville. Ses plus anciens amis, elle l'a dit, furent les saints de pierre abattus par la Terreur et couchés dans l'herbe des tombes. Elle vécut à Douai les dix premières années de sa vie, dix années d'indigence, qui furent ses années heureuses. Son père était peintre d'armoiries. La Révolution l'avait ruiné. Mme Desbordes se rappela dans sa détresse un vieux parent riche, qui habitait la Guadeloupe. Elle fit la traversée avec sa fille. Mais elle trouva la plantation ravagée par les Noirs et la fièvre jaune dévorant les Européens. Elle en fut atteinte. Marceline revint orpheline en France. Elle avait un visage

aimable, une voix juste et touchante. Elle entra au théâtre pour gagner le pain des siens.

Elle avait déjà fait quelque peu l'apprentissage des planches, avec sa mère, sur la route de Marseille. Mais c'est à Douai (le bibliothécaire de votre ville nous l'a appris) qu'elle débuta dans les ingénues et les dugazons. Elle alla, comédienne errante, de ville en ville. Dans une existence qui ne convenait point à son âme modeste et recueillie, du moins elle goûta le plaisir d'être charmante, puisque charmer est une joie même pour les plus timides et les plus solitaires. Elle fut Evelina, Cécile, Eulalie, Claudine, avec des grâces pour nous effacées et lointaines, mais dont quelque air de Grétry et quelque vignette de style empire peuvent nous donner l'idée. Mais que cela dura peu!

C'est elle-même qui va nous dire comment, après de grandes tristesses, elle cessa d'être chanteuse et devint poète:

« A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer, mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées, à l'insu de ma réflexion. »

Disons tout de suite qu'elle était douée entre toutes les femmes pour aimer et souffrir, et montrons ses premières douleurs, ses premières blessures avec respect, comme la source cachée d'où coula un flot abondant et pur de poésie.

Ayant dû renoncer au chant, elle se mit à jouer la comédie et continua ainsi quelque temps encore son triste roman comique. A trente ans, seule, libre de sa vie, pleine de deuil et d'inutile tendresse, désolée, non désespérée, bonne et courageuse, jeune de cette jeunesse intérieure qu'elle devait garder jusqu'à sa mort, comme une vertu, se trouvant engagée au théâtre de Bruxelles, elle inspira un sentiment profond à son camarade Prosper Lanchantin, dit Valmore, qui, après ses débuts au Théâtre-Français, errait de scène en scène, débutant toujours. Il était plus jeune qu'elle de six ans, bien fait, non sans quelque talent et très honnête homme. Elle vit qu'il l'aimait sincèrement, elle était sen-

sible aux sentiments vrais. Elle se laissa toucher et ne refusa pas la main qu'on lui demandait. Je ne voudrais point comparer Valmore à Delobelle dont le nom, malgré moi, me vient aux lèvres. Ce serait injuste. Delobelle, qui était sublime, ne jouait jamais; et Valmore, qui était homme de cœur, faisait consciencieusement son métier. Mais il n'était pas heureux. La malchance fidèle s'attacha à ses cothurnes. On conte que, dans une représentation d'*Amphitryon*, étant Jupiter et paraissant avec son aigle et ses foudres dans les nues, la corde qui soutenait sa gloire se rompit et qu'il fut précipité de quarante-cinq pieds de haut sur les planches. Et l'on a dit récemment que cette chute était symbolique, que durant toute sa vie Valmore tomba d'un ciel de toile peinte.

Certes, Marceline l'aima, car elle était aimante, mais ce fut d'un amour sans flamme ni bandeau et, dans cet amour, dès l'origine, coulait une douceur toute maternelle. Elle lui disait bien qu'il était beau comme un de ces bergers que le Poussin a mis dans son Arcadie. Mais elle l'appelait son enfant et était sa mère pour le soigner, le consoler, le soutenir, hélas! et le plaindre. En l'épousant, la sainte créature avait saisi une incomparable occasion de se dévouer. Elle partagea la vie errante et dispersée de l'acteur. Elle le suivit à Lyon. Cette grande ville noire, ville de labeur, assourdie par le bruit de ses trente mille métiers, fière de son travail et de sa richesse, ne fut pas clémente à Marceline Desbordes-Valmore. Le comédien, dont le genre commençait à se perdre, gagnait peu. Les faillites des directeurs, la fermeture des théâtres pendant l'émeute réduisaient le pauvre ménage à la misère et personne, dans la ville énorme, ne savait qu'au cinquième étage d'une maison d'ouvriers frissonnait sans feu, sans pain, dans la fièvre, la prière et la résignation, avec un mari malade et trois petits enfants, la femme la plus belle du monde par le cœur et le génie, celle qu'un poète a nommée la Sapho chrétienne.

En ces jours troublés par des crises économiques dont la violence nous étonne aujourd'hui, nous, qui pourtant ne

pouvons nous flatter d'avoir ramené l'âge d'or, les ouvriers de Lyon, affamés par le chômage, se soulevèrent et cette révolte de moutons finit en boucherie. Marceline Desbordes vit le massacre de ces malheureux, coupables d'avoir eu faim. Elle se sentit peuple avec ce peuple égorgé. Devant ces morts mis en tas dans la rue, son âme se brisa, elle poussa ce cri : « Je deviendrai folle ou sainte dans cette ville » et elle jeta aux veuves, aux orphelins cet appel véhément et pacifique, d'une religieuse grandeur :

Prenons nos rubans noirs. Pleurons toutes nos larmes.
On nous a défendu d'emporter nos meurtris.
Ils n'ont fait qu'un monceau de leurs pâles débris.
Dieu ! bénissez-les tous : ils étaient tous sans armes.

Et cette même voix, messieurs, qui gémissait avec tant de courage sur les morts d'avril, huit ans plus tard, le 13 juillet 1842, plaignait un deuil royal et pleurait l'héritier du trône, un jeune prince, aimé, estimé, mort d'un accident vulgaire et tragique. Le cœur de Marceline Desbordes-Valmore, trop haut pour être d'un parti, la menait toujours du côté des malheureux. Elle allait naturellement à toutes les misères. Pauvre, elle fut charitable. Elle pratiquait abondamment les sept œuvres de la miséricorde; surtout elle demandait la grâce des prisonniers.

On sait que, tout enfant, se promenant avec son frère sur le bord de la Scarpe, elle vit un vieillard qui, par la fenêtre d'une tour où il était enfermé, tendait les bras vers elle. Le jour même, elle partit à pied avec son frère pour Paris, où on lui avait dit qu'était la liberté du prisonnier. On les ramena le soir, à leur mère. Mais, depuis lors, sa belle voix mendia obstinément la liberté des prisonniers, la liberté de M. de Peyronnet, ministre de Charles X, ministre des Ordonnances, la liberté des prisonniers de Perrache et celle d'Armand Barbès. Son cœur fut avec Napoléon Bonaparte au fort de Ham, avec Raspail à Doullens. Faible, elle obsédait les puissants pour leur arracher des grâces. Ainsi, elle mérita d'être appelée, comme l'a fait Sainte-Beuve, « l'âme

féminine la plus pleine de courage, de tendresse et de miséricorde ». Elle était en sympathie avec toute la nature, ce fut son don précieux et c'est par là qu'elle fut poète.

En 1856, vieillie, mais toute jeune encore de tendresse humaine, elle écrivait à une amie qui lui ressemblait un peu, du moins par la destinée, Pauline Duchambge, ce mot heureux, ce mot trouvé, qui la peint :

« Nous pleurons toujours, nous pardonnerons et tremblerons toujours. Nous sommes nées peupliers. »

Ai-je besoin de vous rappeler, messieurs, que dans sa vie déracinée, sous les affres de Lyon et plus tard dans les ennuis de Paris, elle gardait de sa ville de Douai un cher souvenir et qu'elle exprima dans des vers, que vous savez par cœur, le regret de la maison natale ?

N'irai-je plus courir dans l'enclos de ma mère ?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?

Espérance faible et timide, et qui ne lui était pas même permise. Marceline ne devait plus revoir sa ville qu'un moment, au déclin de sa jeunesse, lorsque, venant d'Italie, elle traversa les Flandres pour aller à Bruxelles changer de misère.

Nulle épreuve ne lui fut épargnée. Mère douloureuse, elle vit mourir ses deux filles charmantes, l'une à vingt ans, l'autre un peu plus âgée, en plein bonheur.

Pourtant, cette vie humble et dure fut éclairée par des rayons de gloire. Marceline Desbordes-Valmore fut aimée, admirée des plus grands et des meilleurs. Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, Michelet, Béranger, Brizeux, Sainte-Beuve la tenaient pour leur parente en esprit et pour une âme de la famille. Lamartine, qui sut la deviner tout entière, lui adressa une ode digne de lui et d'elle :

Ta voix enseigne avec tristesse
Des airs de fête à tes petits,
Pour qu'attendri de leur faiblesse
L'oiseleur les épargne et laisse
Grandir leurs plumes dans les nids.

Mais l'oiseau, que ta voix imite,
T'a prêté sa plainte et ses chants.
Et plus le vent du Nord agite
La branche où ton malheur s'abrite,
Plus ton âme a des cris touchants.

Ainsi, messieurs, noblement, sous de tels auspices, naquit la réputation que vous consacrez aujourd'hui.

J'aurais dû peut-être m'attacher uniquement à recueillir ces louanges pour en former une couronne et des palmes au pied de cette statue. J'aurais dû peut-être ne rappeler de Marceline que les témoignages de son génie et les monuments de sa gloire. Je vous ai découvert beaucoup de douleurs pour un jour de fête. En y songeant mieux, je ne le regrette point. Comment, sans cela, vous montrer cette source agitée de poésie? Comment, sans cela, vous expliquer votre grande poétesse? Il fallait enfin qu'elle nous fût un exemple et qu'elle nous apprît la pitié, ne pouvant nous enseigner le génie. Ce sera la conclusion de mes faibles paroles. A l'imitation de cette sainte femme, soyons pitoyables autant et plus encore que justes. La justice peut être fausse: c'est un système. La pitié ne trompe jamais: c'est un sentiment.

Messieurs, je viens de voir que votre ville française, empreinte de bon génie flamand et d'honneur espagnol, porte dans ses armes un cœur saignant d'or, percé d'une flèche. Gravez ces armes sur ce socle. C'est l'emblème qui convient entre tous à votre fille douloureuse et bénie, Marceline-Félicité Desbordes-Valmore.

LES PLAISIRS ET LES JOURS

par

MARCEL PROUST

Préface

Pourquoi m'a-t-il demandé d'offrir son livre aux esprits curieux? Et pourquoi lui ai-je promis de prendre ce soin fort agréable, mais bien inutile? Son livre est comme un jeune visage plein de charme rare et de grâce fine. Il se recommande tout seul, parle de lui-même et s'offre malgré lui.

Sans doute il est jeune. Il est jeune de la jeunesse de l'auteur. Mais il est vieux de la vieillesse du monde. C'est le printemps des feuilles sur les rameaux antiques, dans la forêt séculaire. On dirait que les pousses nouvelles sont attristées du passé profond des bois et portent le deuil de tant de printemps morts.

Le grave Hésiode a dit aux chevriers de l'Hélicon *Les Travaux et les Jours*. Il est plus mélancolique de dire à nos mondains et à nos mondaines *Les Plaisirs et les Jours*, si, comme le prétend cet homme d'Etat anglais, la vie serait supportable sans les plaisirs. Aussi le livre de notre jeune ami a-t-il des sourires lassés, des attitudes de fatigue qui ne sont ni sans beauté, ni sans noblesse.

Sa tristesse même, on la trouvera plaisante et bien variée, conduite comme elle est et soutenue par un merveilleux esprit d'observation, par une intelligence souple, pénétrante et vraiment subtile. Ce calendrier des Plaisirs et des Jours marque et les heures de la nature par d'harmonieux tableaux du ciel, de la mer, des bois, et les heures humaines par des portraits fidèles et des peintures de genre, d'un fini merveilleux.

Marcel Proust se plaît également à décrire la splendeur désolée du soleil couchant et les vanités agitées d'une âme *snob*. Il excelle à conter les douleurs élégantes, les souffrances artificielles, qui égalent pour le moins en cruauté celles que la nature nous accorde avec une prodigalité maternelle. J'avoue que ces souffrances inventées, ces douleurs trouvées par génie humain, ces douleurs d'art me semblent infiniment intéressantes et précieuses, et je sais gré à Marcel Proust d'en avoir étudié et décrit quelques exemplaires choisis.

Il nous attire, il nous retient dans une atmosphère de serre chaude, parmi des orchidées savantes qui ne nourrissent pas en terre leur étrange et maladive beauté. Soudain, dans l'air lourd et délicieux, passe une flèche lumineuse, un éclair qui, comme le rayon du docteur allemand, traverse les corps. D'un trait le poète a pénétré la pensée secrète, le désir inavoué.

C'est sa manière et son art. Il y montre une sûreté qui surprend en un si jeune archer. Il n'est pas du tout innocent. Mais il est si sincère et si vrai qu'il en devient naïf et plaît ainsi. Il y a en lui du Bernardin de Saint-Pierre dépravé et du Pétrone ingénu.

Heureux livre que le sien! Il ira par la ville tout orné, tout parfumé des fleurs dont Madeleine Lemaire l'a jonché de cette main divine qui répand les roses avec leur rosée.

Paris, le 21 avril 1896

MENTIS

par

LÉON HÉLY

Préface

Je crois avec le poète de *Mentis* que la pensée d'un philosophe est le plus pathétique des drames, et que l'écoulement universel des choses est un spectacle plus douloureux encore que le corps fleuri d'Ophélie roulé dans le ruisseau d'Elseneur. Aussi, ai-je suivi les trois chants de ce poème comme les trois actes d'une tragédie sublime et terrible.

L'œuvre de M. Léon Hély plaira, je crois, aux esprits méditatifs et sincères, et leur inspirera de la sympathie pour cet esprit si vrai, si sérieux, si recueilli, qui s'est peint, ou plutôt reflété dans son *Mentis*. Pour ma part, je l'ai tout de suite aimé, ce frère en esprit qu'on nous montre enfermé parmi ses livres, dans son grenier de l'avenue de l'Observatoire, revivant toute l'humanité, repensant toutes les pensées dont elle fut agitée à travers les âges, recréant tous les dieux qu'elle a créés. C'est le divin que veut extraire et traiter ce chimiste de la psychologie. Il y emploie la méthode historique et positive, en quoi il se montre un moderne et notre contemporain. De tout temps il y eut des âmes anxieuses qui fouillèrent l'amas des croyances pour en extraire les parcelles de vérité. Mais un homme du XIXe siècle peut seul, comme *Mentis*, considérer et suivre, ainsi qu'en une immense frise, les images du divin chez les Egyptiens, les Kimmériens, les Assyriens, dans la Perse, dans l'Inde, en Grèce, dans cette Rome où il découvre enfin les origines de la foi qui garde, encore aujourd'hui, un reste de vie dans les nations. Il salue le dieu des temps nouveaux:

O grand consolateur! repose
Dans la Lumière...

Mais aucun dogme n'a contenté son intelligence. C'est alors que lui apparaît une figure céleste, et qui n'est pas chrétienne. Je songe à quelque composition à la fois familière et surnaturelle de Fantin-Latour, quand le poète me montre *Mentis* accoudé à la fenêtre de sa chambre studieuse, d'où l'on découvre une illustre étendue d'arbres verts, de dômes, de flèches, de toits, et recevant, comme le Musset des *Nuits*, la visite d'une Muse ailée.

Cette Muse, c'est Luxa, c'est la vérité. Mais elle aussi, elle apporte non la paix, mais le glaive.

Et ces dialogues lyriques, entre l'homme et cette vérité présente et voilée, sont conduits par le poète avec un austère lyrisme et une passion contenue, qu'il faut admirer.

Par son angoisse, par sa lutte contre le désespoir qui marque le troisième et dernier épisode du poème, *Mentis* se montre semblable à plusieurs d'entre nous. Et son état d'esprit est assez intéressant pour qu'on en recherche les causes nécessaires. Nous les trouverons, peut-être, sans sortir du domaine intellectuel et scientifique où nous maintient le noble poète.

Au XVIIe siècle encore, un honnête homme, s'il n'avait pas de curiosité, se représentait le monde comme une belle pièce d'horlogerie, sous une figure tirée de la Bible et de Ptolémée. Les idées de Copernic et de Galilée cheminèrent dans les esprits avec une extrême lenteur. J'ai sous les yeux un petit livre des *Principales merveilles de la nature*, publié à Rouen en 1723, et voici ce que j'y trouve à la huitième page: « Quelques philosophes, entre autres Copernic, ont voulu soutenir que la terre n'étoit pas au milieu du monde. Mais cette opinion est contestée de plusieurs sçavans astronômes qui soutiennent que la terre est justement au milieu du monde, et entourée des cieux partout d'une égale distance, ce qui ne pourroit pas se faire, si la terre n'étoit pas au milieu du monde. » C'est ce qu'on enseignait trente-sept ans après que Fontenelle eut publié ses *Entretiens*.



Faute de concevoir la distance inconcevable où nous sommes des plus proches étoiles, les physiciens et les astrologues, attachés aux idées anciennes, que soutenait l'autorité d'Aristote, objectaient, avec une apparence de raison, que si la terre tournait autour du soleil, le spectacle du ciel changerait dans le cours de son vaste circuit. Ils n'imaginaient pas que cette orbite immense n'était qu'un point dans l'infini des mondes, et que, d'un bout à l'autre bout du diamètre de notre cercle, nous n'avons pas bougé au regard de nos lointaines voisines. Il fallait des instruments d'une délicatesse extrême pour rendre sensible la parallaxe des plus proches étoiles.

Enfin, c'en est fait des douze cieux et des planètes sous lesquelles on naissait heureux ou malheureux, jovial ou saturnien. La voûte solide du firmament est brisée. Notre œil et notre pensée plongent dans les abîmes infinis du ciel. Au-delà des planètes, nous découvrons, non plus l'Empyrée des élus et des anges, mais cent millions de soleils, roulant environnés de leur cortège d'obscurs satellites invisibles pour nous.

Au milieu de cette infinité de mondes, notre soleil à nous n'est qu'une bulle de gaz et la terre une goutte de boue. Notre imagination s'irrite et s'étonne, quand on nous dit que le rayon lumineux qui nous vient de l'étoile polaire était en chemin depuis un demi-siècle, et que pourtant cette belle étoile est une de nos voisines. Il en est que nous voyons encore dans le champ du télescope, et qui sont peut-être éteintes depuis trois mille ans.

Les mondes meurent puisqu'ils naissent. Il en naît, il en meurt sans cesse. Et la création, infinie et toujours imparfaite, se poursuit dans d'incessantes métamorphoses. Il n'est pas plus de repos dans les espaces célestes que sur notre terre; la loi du travail et de l'effort régit l'infinité des mondes. Les cieux, qu'on croyait incorruptibles, ne connaissent d'éternel que l'éternel écoulement des choses. Morts et Genèses, perpétuelles dilatations et condensations de la mystérieuse matière, qui font dire que l'univers est la respiration de Dieu.

M. Léon Hély me pardonnera d'avoir crayonné ces réflexions en marge de *Mentis*. Il a conçu son poème philosophique avec une droiture et une hauteur d'âme vraiment admirables. C'est à tout lecteur, non à moi seul, de prononcer sur le succès de son effort. Je ne lui donnerai aucune de ces louanges qui, à cette place, offenseraient sa modestie et son mérite. Je dirai seulement que c'est assez pour son honneur que l'ambition d'un Lucrèce ait agité son âme.

1896

LORENZACCIO

Un certain jour de l'an 1535, l'orfèvre Benvenuto Cellini, qui gravait les coins des monnaies florentines, se rendit au palais du duc Alessandro, pour prendre congé de Sa Seigneurie. Il allait à Rome recevoir du pape le pardon d'un homicide qu'il lui était arrivé de commettre l'année précédente. Le duc était au lit, parce que la nuit il avait fait la débauche. Il engagea vivement l'orfèvre à ne le point quitter, lui promettant, s'il restait à Florence, une pension et le logement. Benvenuto persista dans son dessein d'aller à Rome pour recevoir sa grâce. Mais il promit de se mettre ensuite au service de Sa Seigneurie.

Le duc laissa voir son mécontentement. Benvenuto avait promis de faire le coin d'une médaille à l'effigie d'Alessandro, et cet ouvrage n'était pas terminé. L'orfèvre n'avait traité que la face, dont il apportait le modèle en cire.

Pendant cet entretien, le duc gardait près de lui son cousin Lorenzino de Médicis, et l'invitait par signes à dire ce qu'il fallait pour retenir Benvenuto.

Lorenzino dit mollement :

— Benvenuto, tu ferais mieux de rester.

L'orfèvre s'excusa de ne pouvoir se rendre à ce conseil.

— Monseigneur, ne soyez pas fâché, car je vous ferai une médaille beaucoup plus belle que celle du pape Clément. Messer Lorenzino, qui est un homme d'esprit et de savoir, me donnera un beau sujet pour le revers.

Lorenzino, qui depuis quelques instants regardait le duc avec une étrange attention, répondit vivement :

— En effet, Benvenuto, je ne pensais point à autre chose qu'à te donner un revers digne de Sa Seigneurie.

Le duc le regarda en souriant et lui dit:

— Lorenzino, vous lui donnerez le revers, il le gravera ici et il ne partira pas.

— Je le ferai le plus promptement possible, répliqua Lorenzino, et j'espère accomplir une chose qui émerveillera le monde.

Le duc se mit à rire et se retourna dans son lit.

Benvenuto partit pour Rome. Il fut rejoint à Sienne par un messager qui lui remit cinquante écus d'or de la part du duc Alessandro et lui dit:

— Messer Lorenzino te fait savoir qu'il te prépare un merveilleux revers pour la médaille que tu veux faire.

L'année suivante, Benvenuto Cellini, qui avait passé le jour des Rois à chasser les oies sauvages dans les marais de la campagne romaine, regagnant à la nuit sa maison, vit une colonne de feu éclater dans le ciel au-dessus de Florence. Le lendemain soir, on apprit à Rome la mort du duc Alessandro. Benvenuto rencontra dans une rue messer Francesco Soderini, sautillant sur un mauvais mulet et ricanant, qui lui cria:

— Benvenuto! voilà, pour la médaille de cet infâme tyran, le revers que t'avait promis Lorenzino de Médicis!

Sur quoi vint un certain Baccio Bettini criant plus fort:

— Tes ducs, nous les avons déduqués, nous n'en aurons plus. Et tu voulais nous les immortaliser!

A quoi Benvenuto répliqua:

— O lourdes mâchoires! Je suis un pauvre orfèvre. Je sers qui me paie.

Ce duc Alexandre, fils naturel de Lorenzo, duc d'Urbino, n'était pas un prince digne d'être pleuré. Il avait été imposé aux Florentins par l'empereur Charles-Quint, dont ensuite

il devint gendre, à la charge de fournir lui-même la dot de sa femme.

Il était violent et rusé, sans pousser comme un duc César la ruse et la violence jusqu'à la *virtù* du parfait tyran. On croit bien qu'il fit empoisonner le cardinal Hippolyte, pour que cette méchante guêpe, comme il disait négligemment, ne troublât plus ses plaisirs ni son sommeil. Mais ce n'est pas là un trait distinctif de son caractère. Il agissait en prince. Le poison était alors la principale finesse diplomatique des cours italiennes.

Alexandre avait la parole facile et prompte, quelque savoir et le goût des arts. Rien de cela n'était singulier dans ce temps d'élégances et de crimes. Ses contemporains remarquaient surtout en lui la plus extrême incontinence. Varchi affirme que sa lubricité n'épargnait aucune sorte de femmes, pas même les religieuses. Il ajoute que pour la satisfaction de ses désirs il avait recours volontiers au viol, et qu'il y trouvait un goût particulier.

Enfin, il pouvait dire, comme le jeune prince Malcolm: « Vos femmes, vos filles, vos matrones, vos vierges ne pourraient remplir la citerne de mon incontinence. » A quoi un honnête conseiller aurait pu répondre comme Macduff: « L'intempérance sans limites est une tyrannie de nature. Elle a vidé prématurément plus d'un trône heureux et causé la chute de bien des rois. Mais nous avons assez de dames de bonne volonté. Vous ne pouvez avoir en vous un vautour assez affamé pour en dévorer autant que vous en trouverez de disposées à se dévouer à Votre Grandeur, lorsqu'elles reconnaîtront qu'elle incline de ce côté. » Il n'est pas certain que le duc Alexandre violentât beaucoup de Florentines. Il faut dire pourtant qu'il allait chercher des aventures sous un déguisement, et qu'il était fort laid, noiraud avec ce vilain profil aigu qu'on voit sur une médaille attribuée, sans de bonnes raisons, à Benvenuto Cellini.

Enfin, Alexandre de Médicis était une âme de qualité vulgaire.

Son cousin, qui l'assassina, ne valait pas mieux que lui,

mais il avait un esprit plus étrange. Lorenzino de Médicis était un homuncule mélancolique et bizarre, humaniste et poète, qui, dès l'adolescence, avait montré son génie à Rome en décapitant des statues antiques.

Le pape Clément VII, son parent, qui l'aimait beaucoup, songeait à le faire pendre, et Lorenzino pensait sérieusement à tuer le pape Clément. Mais il s'enfuit à Florence où il devint le compagnon de débauche du duc Alexandre, qui l'aimait chèrement, ne le quittait guère et le faisait honorablement coucher dans son lit. Lorenzino, très docte poète, faisait de belles comédies imitées de Térence. Mais, comme il était poltron et s'évanouissait à la vue d'une épée, le peuple de Florence l'appelait avec mépris « Lorenzaccio ».

Lorenzaccio trouvait un plaisir exquis à méditer l'assassinat de ce cousin qui ne pouvait vivre sans lui et qui dormait si tranquillement à son côté. Il savourait cette joie et la faisait durer longtemps. Et, comme c'était un fou vaniteux, il ne voulait pas perdre la gloire de son crime. Un jour, se trouvant seul avec le duc sur une haute muraille, il eut grande envie de le pousser. Mais il se retint dans la crainte qu'on ne crût à un accident.

Aussi bien les occasions ne lui manquaient pas, et il choisit celle qui lui parut digne d'une éternelle mémoire. Elle s'était offerte bien naturellement. Catherine Ginori, sa tante, plaisait au duc, ce jour-là. Il prêta sa chambre à son ami pour y converser à l'aise avec sa tante, et quand, après l'entretien, Alexandre se fut endormi, Lorenzino le poignarda dans le dos, non sans le réveiller. Le blessé lutta furieusement contre le petit homme fou, qui l'acheva avec un couteau de poche.

Tout glorieux qu'il était, Lorenzino détala promptement et alla coucher à Bologne. Le bon Philippe Strozzi le salua du nom de Brutus. Lorenzino ne méritait pas d'être ainsi nommé: il était fou, mais il n'était pas sot. En tuant son cousin, il ne pensait pas plus à délivrer Florence qu'il ne songeait naguère à la liberté de Rome en décapitant les statues de l'arc de Constantin. Il se donnait un plaisir tout intime. Il faisait un crime inutile comme un sonnet.

Personne, au reste, ne pensa profiter de la mort du tyran pour restituer à la ville sa franchise. L'âge d'or était passé. Il était aussi impossible de revenir aux mœurs de la République que de retrouver le suave génie d'un Desiderio, d'un Mino, la grande âme naïve d'un Donatello, aux temps scélérats d'un Benvenuto Cellini et quand les Baccio Bandinelli et les Bartolommeo Ammanati peuplaient de colosses mous la ville orgueilleuse et déshonorée.

Au duc Alexandre succéda le duc Cosme, méchant homme et grand prince. Et la vie alla comme devant. Il n'y a que les grands innocents ou les vierges pour commettre gravement un assassinat politique, et croire ainsi délivrer la patrie. Lorenzo était moins ingénu. Ce n'était pas non plus un Mazzini, un de ces conspirateurs que les complots amusent et qui se font une vie souterraine, inconnue, troublée et délicieuse. C'était un mauvais poète et un malade, et son crime n'est intéressant qu'en ce qu'il témoigne avec force d'une sorte de génie, le génie de l'absurde.

Le jeune Alfred de Musset, qui avait les plus heureux dons du poète et de l'artiste, lut à Florence, dans une vieille chronique, l'histoire de Lorenzino de Médicis. Il vit dans cette chronique ce que nous venons de noter, et il y vit bien autre chose encore, étant visionnaire et poète. Et de sa lecture hallucinée sortit son drame de *Lorenzaccio*. Il sut se persuader que le mince Lorenzo, plein de littérature antique, se proposait comme un noble but le meurtre du tyran. Il suivit avec intérêt cet adolescent grave et pur poursuivant dans la débauche et la honte une vengeance sublime. Il sentit que le contraste du but et des moyens était dramatique, et comme il avait une disposition naturelle à croire que la débauche ruine le génie, il ne manqua pas de découvrir qu'il était vraiment tragique de souper à Florence avec des filles et des grands seigneurs. Les romantiques, et particulièrement

Alfred de Musset, concevaient un souper comme une aventure délicieuse et fatale, dont on sort pâle à jamais. Lorenzaccio, pour avoir feint la débauche, est donc plus grand que Brutus qui n'avait feint que la folie.

Mais le héros de Musset est vraiment pathétique en ce que, poursuivant l'exécution de ses desseins, il en découvre l'inanité, et qu'il marche désabusé au but marqué d'abord par son enthousiasme. Il a appris à vivre en soupant avec le duc; il reconnaît que les hommes qu'il veut rendre libres sont indignes et incapables de liberté. Et, s'il persiste dans une résolution qu'il sait absurde, c'est que cette résolution est devenue sa vie même et sa raison d'être. Ce trait de nature, fortement marqué par le poète, fait la beauté de l'œuvre. C'est par là que Lorenzaccio nous émeut. A l'Erostrate pédant de l'histoire florentine le poète a substitué un Brutus intelligent (s'il est possible d'accoupler ces deux mots), qui ne vit, qui ne respire que pour l'accomplissement d'une action dont il sait la pitoyable ineptie.

Il y a bien, çà et là, des indécisions et quelques faux traits dans cette esquisse d'un écolier prodigieux. La pensée de Musset, incertaine et charmante, glisse et se dissipe sans cesse. Le drame, tel qu'il fut écrit, avec une abondance heureuse, a des obscurités, et le personnage principal ne s'explique pas toujours. Il n'en paraît que plus vivant.

M. Armand d'Artois a fait l'impossible pour ramener aux limites permises ce drame indéterminé. Je regrette seulement, comme sans doute il le regrette lui-même, la dure nécessité qui lui fit couper le vrai dénouement. La mort de ce médiocre tyran n'est pas une conclusion. La conclusion philosophique du drame est dans la scène qui fait paraître l'inutilité du meurtre. Mais nous avons lieu d'être contents de ce qu'on nous a donné

Mme Sarah Bernhardt, qui, dans la belle suite de ses années, a créé tant de figures charmantes et donné à ses contemporains des images qui égalent en poésie les rêves des poètes, nous fait paraître cette fois que la grâce en art est une forme heureuse de la force.

La force est le caractère le plus frappant de sa dernière création. Mme Sarah Bernhardt a su construire cette figure de Lorenzaccio avec une solidité parfaite. Elle a modelé, ciselé sa propre personne comme un bronze de Benvenuto, comme un nerveux Persée.

On sait quelle œuvre d'art cette grande comédienne sait faire d'elle-même. Dans cette nouvelle transformation elle a pourtant étonné. Elle a formé de sa propre substance un jeune homme mélancolique, plein de poésie et de vérité. Elle a réalisé un chef-d'œuvre vivant par la sûreté du geste, par la beauté tragique des attitudes, des regards, par le timbre renforcé de la voix, par la souplesse et l'ampleur de la diction, par un don, enfin, de mystère et de terreur.

1896

DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(20 décembre 1896)

Messieurs,

Je vous ferai d'abord mon remerciement. Vous approuvez que j'emploie sans parure le mot en usage parmi vous depuis deux siècles et demi. Je vous rends grâce de m'avoir admis dans votre Compagnie, la plus illustre du monde. Et, par respect pour vous, je me garderai de déprécier votre choix et de me répandre sur moi-même en réflexions que je devais mieux faire dans le moment de solliciter vos suffrages, qu'après les avoir obtenus. Il me faut plutôt rechercher les raisons de ce choix si honorable pour moi, afin de me guider sur votre sentiment. Car ce n'est pas par hasard ni pour vous amuser d'un étrange contraste que vous avez donné à l'homme d'action, qui a remué le monde et retouché la figure de la terre, un successeur menant dans l'ombre et la paix une vie méditative. Vous aviez vos desseins. Je me suis efforcé de les pénétrer; et peut-être y ai-je réussi. Je devine qu'en me désignant pour parler devant vous de l'académicien extraordinaire qui fut le plus grand entrepreneur du siècle, vous avez voulu qu'une vie de tant d'affaires fût considérée avec cette liberté et cette indépendance que donnent à l'esprit le commerce des livres et l'habitude de la pensée pure. À cet égard, du moins, votre attente ne sera pas trompée: vous entendrez le langage d'une âme toute spéculative.

Ferdinand-Marie, vicomte de Lesseps, naquit à Versailles le 19 novembre 1805. Issu d'une famille qui, sous la monarchie, avait fourni d'excellents commis aux bureaux des Affaires étrangères, neveu d'un officier de la marine royale, qui, compagnon de Lapérouse, échappa seul au naufrage

de l'*Astrolabe*, fils d'un agent consulaire qui servait avec une fidélité généreuse son pays à l'étranger, Ferdinand de Lesseps était destiné, par sa naissance, à la diplomatie et aux voyages. Il fut nourri dans le bruit des armes. C'est au lycée Napoléon, devenu en 1815 le collège Henri IV, qu'il fit ses études. Et il les compléta dans les bois aimables de Verrières, où il apprit à monter solidement à cheval. A vingt ans, il débuta comme élève consul à Lisbonne. Cinq ans plus tard il fut envoyé à Alexandrie. Ici, messieurs, se rencontre un de ces menus faits qu'un biographe à la bonne manière de Plutarque aime à recueillir comme les indices d'un caractère et les signes d'une destinée.

Avant de débarquer, Ferdinand de Lesseps fut mis en quarantaine au lazaret dans une immobilité qui devait bien fatiguer son alerte jeunesse. Pour le distraire, son chef, le consul de France, lui envoya des livres. Il y avait dans le paquet le mémoire de l'ingénieur Lepère sur la jonction de la mer Rouge et de la Méditerranée. Le jeune élève consul ouvrit ce mémoire, rédigé sur l'ordre de Bonaparte, d'après des études faites au désert, sous les balles des Bédouins, par des ingénieurs héroïques, qui maniaient en même temps le niveau et le fusil. Il le lut avec passion, et, quand il eut tourné la dernière page, il fit le rêve immodéré, mais non point vain, d'ouvrir lui-même cette route flottante, promise aux nations, de creuser le canal entre l'Asie et l'Afrique et d'accomplir ce que Bonaparte voulait entreprendre.

L'état du pays permettait alors d'y tenter de vastes travaux. Réveillée naguère de son antique sommeil par les soldats de Desaix, de Bonaparte et de Kléber, l'Egypte était devenue subitement une nation puissante dans la main du Napoléon turc. Méhémet-Ali lui avait donné une armée, des finances, une politique, il l'avait rattachée à la civilisation. Et, sur le déclin de ses forces, il vivait dans la crainte salutaire de l'Europe. Or, il lui souvenait que, pauvre soldat macédonien et marchand de tabac en Roumélie, il devait sa fortune à la France, et que le père de

Ferdinand, Mathieu de Lesseps, consul de France au Caire lors de la paix d'Amiens, avait concouru à son élévation prodigieuse. Aussi se sentait-il, en mémoire du père, favorable par avance au fils qui, persuasif, adroit, énergique, acheva bientôt de gagner le cœur du vieux pacha. Ferdinand de Lesseps était aimable; il plut. C'est beaucoup en Occident que de plaire; c'est tout en Orient. Son crédit devint grand en peu d'années, et il en fit un bon usage, notamment en faveur des chrétiens de Syrie, sûrs alors de ne pas implorer en vain la France, protectrice séculaire des chrétiens de l'Orient.

Méhémet-Ali, qui avait eu cinquante fils, regardait avec prédilection l'enfant de sa vieillesse, le prince Saïd, qui étudiait la science occidentale, exerçait beaucoup son cerveau et malheureusement engraissait à l'excès. Méhémet, devenu pacha d'Egypte sans savoir lire, ne méprisait pas la science, mais ne la mettait pas au-dessus de tout. Quand, chaque semaine, on lui présentait les notes de Saïd, il ne regardait que l'endroit où était marqué le poids du jeune prince. Si l'enfant pesait moins que la semaine précédente, il était récompensé; s'il pesait plus, il était puni, condamné aux plus rudes travaux et privé de nourriture. Epuisé de fatigue et de faim, le malheureux Saïd n'aurait trouvé ni une datte ni un tapis dans toute l'Egypte, car il était défendu aux habitants de recevoir le prince chez eux ou seulement de l'approcher. Le pacha n'avait fait d'exception que pour M. de Lesseps, chez qui Saïd pouvait se rendre à toute heure. Bien souvent, le fils préféré de Méhémet-Ali, après avoir longtemps ramé à jeun sur une barque, se traînait jusqu'à la maison du consul et se jetait accablé sur un divan. M. de Lesseps lui donnait du macaroni, non que ce plat fût des meilleurs pour la santé du prince, mais Saïd en était fort avide. Nous sommes dans ce même Orient où l'on gagne un droit d'aînesse avec un plat de lentilles. On peut dire que le macaroni offert à ce prince, qui devait gouverner l'Egypte, valut plus tard à la Compagnie du canal de Suez une large concession de terres et d'ouvriers.

M. de Lesseps parcourut presque toute sa carrière consulaire sur les bords de cette Méditerranée dont il devait rapprendre le chemin au commerce du monde. Ses grandes étapes furent Alexandrie et Le Caire, Malaga, Barcelone. En prenant possession de ce dernier poste, dans l'automne de 1832, il trouva la ville insurgée et la citadelle prête à ouvrir le feu. Trois jours, ses protestations, présentées avec énergie, suspendirent le bombardement. Enfin, le 3 septembre, quand huit cents bombes, cent grenades et deux cents obus tombèrent, en treize heures, sur la ville, il pourvut, à travers les rues incendiées et dans les maisons croulantes, au salut de ses nationaux, qu'il conduisit à bord du *Méléagre*, frété par lui pour le compte de l'Etat. Il y embarqua aussi des Espagnols, victimes désignées de l'un ou l'autre parti: les chefs de l'insurrection, avec la femme et les enfants du général qui commandait le feu de la citadelle, et il monta à bord le dernier.

Ce bienveillant courage, cette charité généreuse frappa les Espagnols. Après la pacification, durant les huit années qu'il passa chez eux, il acheva de les gagner par sa prompte obligeance, sa bonhomie avisée et sa confiance prudente. Il sut plaire aux hommes politiques de toutes les opinions, aux généraux de tous les partis, aux libéraux, aux carlistes, à la famille royale. Et lorsque, après la révolution de 1848, M. de Lamartine, qui dirigeait les Affaires étrangères du Gouvernement provisoire, dut envoyer un ministre plénipotentiaire auprès de la reine Isabelle, il désigna M. de Lesseps pour occuper ce poste important. Peut-être, impatients de considérer de grandes œuvres, ne nous arrêterions-nous pas à cette très courte ambassade, si M. de Lesseps n'y avait montré que des talents professionnels, et s'il s'était borné à conclure une convention postale qui se négociait depuis soixante-dix ans. Mais il lui advint, à Madrid, une de ces aventures qu'il menait à bien avec une grande vaillance de cœur et beaucoup d'esprit. Et nous devons d'autant moins passer celle-là sous silence qu'elle fait honneur à ses sentiments humains et qu'elle assura par

la suite à ses entreprises une faveur plus auguste et plus puissante encore que celle du prince Saïd.

Il était depuis peu de jours à Madrid quand, un matin, travaillant dans son cabinet, il fut averti qu'une demoiselle de la cour l'attendait avec sa duègne dans le salon de l'ambassade. Il y alla et reconnut, pleurant sous son voile, belle et touchante, la fille de la grande maîtresse du palais, Mlle Eugénie de Montijo. Elle était un peu sa parente par alliance. Elle venait l'intéresser au sort de treize officiers de la garnison de Valence qui, condamnés à mort pour l'action qui leur avait semblé la plus naturelle, un *pronunciamiento*, devaient être fusillés dans les vingt-quatre heures. L'espoir de les sauver ne semblait guère permis. Le maréchal Narvaez, chef du gouvernement, avait menacé de se retirer si la reine signait la grâce des condamnés. La Cour, le maréchal et les ministres étaient à Aranjuez. M. de Lesseps n'eut qu'une idée, mais c'était la meilleure, celle de demander des chevaux de poste et de se faire conduire à Aranjuez. En route, il réfléchit. Lorsqu'il descendit de voiture devant le palais, il avait arrêté son attitude et ses paroles. Il fit demander le maréchal, l'entraîna sur un balcon et lui dit: « Je viens prendre congé de vous. Si l'on apprend que Mlle de Montijo, d'une des plus grandes familles espagnoles, a vainement sollicité mon intervention pour obtenir un généreux pardon qui, dans ma pensée, vous fortifie au lieu de vous affaiblir, je n'ai plus qu'à me retirer, et je vous fais mes adieux. » L'Andalou l'observa durant quelques secondes et, voyant que le regard confirmait la parole, il lui prit la main, la serra et lui dit: « Allez, Ferdinand, avec la tête de ces gens dans votre poche. » Vingt ans plus tard, Eugénie de Montijo, impératrice des Français, franchissait la première, sur *L'Aigle*, le canal de Suez.

Nous touchons au moment où M. de Lesseps sortira de la carrière. En 1849, il fut envoyé par le gouvernement du Prince-Président à Rome, où la République avait été proclamée. Le pape réfugié à Gaëte, Garibaldi et les triumvirs occupant la Ville éternelle, une armée napolitaine sur la

rive gauche du Tibre, une armée française à Civita-Vecchia, les Autrichiens dans le Piémont, c'étaient là des conjonctures propres assurément à faire naître des complications diplomatiques. M. de Lesseps se serait peut-être tiré d'embarras en ne faisant rien. Mais ne rien faire était la seule chose dont il fût incapable. Il négocia excessivement et rédigea un projet de convention qui, impliquant une sorte de reconnaissance de la République romaine, ne fut pas ratifié par les ministres du Prince-Président. Il fut rappelé. Ses actes, déférés au Conseil d'Etat en vertu de la constitution de 1848, y furent l'objet d'un blâme qu'il n'accepta point et à la suite duquel il donna sa démission.

Il était libre. Il gardait, à quarante-sept ans, l'ardeur de la jeunesse; une prodigieuse imagination pratique le soulevait; la force de ses muscles étant incalculable, il éprouvait un immense besoin d'agir. L'idée de percer l'isthme de Suez, qui lui était venue plus de vingt ans auparavant, lorsqu'il lisait, au lazaret d'Alexandrie, le rapport de l'ingénieur Lepère, et qui depuis lors ne le quittait guère, se fixa fortement dans son esprit. Il fit des études et rédigea un mémoire concis sur l'état de la question, l'utilité de l'œuvre et la certitude du succès. Quant au tracé du canal, il s'en rapportait aux ingénieurs, tout en marquant sa préférence pour le plan de Linant-Bey, qui proposait de trancher l'isthme sur une ligne presque droite de Péluse à Suez.

La pensée était ancienne, de réunir la mer qui baigne ces côtes découpées comme la vigne et l'acanthe, où des peuples ingénieux créèrent les arts, la géométrie et la beauté, la mer d'où sortit Vénus, à l'océan d'où viennent les perles et l'ivoire, les trésors et les songes de l'Inde. L'idée en naquit sans doute peu de siècles après les premières rencontres de la civilisation de l'Occident avec le monde oriental. Un canal, faisant communiquer la mer Erythrée au Nil, était déjà vieux et ruiné au temps de la dernière dynastie saïte. On en attribuait la création au grand Rhamsès. Nécos entreprit de le rouvrir dans l'intérêt du commerce et de la marine. Les Grecs, assembleurs de fables, contaient qu'il

en avait été détourné par un oracle, qui lui avait dit: « Nécos, tu travailles pour les barbares. » Les barbares, alors, c'étaient les Perses. Mais n'est-ce pas le sort des grands ouvriers de travailler pour tout le monde?

L'oracle était véritable. Peu de temps après le règne de Nécos, les Perses vinrent en Egypte et le canal leur fut utile. On dit que Darius y travailla. Ce canal, alimenté par l'eau du Nil et conduisant d'une mer à l'autre, existait encore au temps des Lagides, puisque la reine Cléopâtre, après la défaite d'Actium, tenta d'y faire passer sa flotte pour fuir les Romains jusque dans les montagnes de l'Afrique inconnue. Les Empereurs, à leur tour, firent entretenir ce chemin d'eau, qui prit le nom de fleuve de Trajan. Les Califes le creusèrent de nouveau. Mais, sous les Abassides, il fut comblé pour une raison stratégique. C'était une œuvre de paix que la guerre supprima. Il avait duré quinze siècles. Après la bataille des Pyramides, Bonaparte en reconnut les vestiges. Nous avons vu qu'il avait chargé un ingénieur de rechercher les moyens de rétablir une communication entre les deux mers. Enfin les saint-simoniens, qui joignaient à beaucoup d'imagination l'entente des affaires, se donnèrent pour but d'ouvrir un bosphore entre l'Asie et l'Afrique. Le père Enfantin écrivait, en 1833: « Suez est le centre de notre vie de travail. Là nous ferons l'acte que le monde attend. »

La chose en était à ce point, demandant à naître; mais on ne pouvait rien tenter en Egypte pendant le règne du très mauvais prince Abbas, successeur de Méhémet-Ali. M. de Lesseps mit son projet dans un tiroir et s'occupa de cultiver les terres que Mme Delamalle, sa belle-mère, venait d'acheter en Berri. Il exécuta dans ce domaine de la Chesnaie des travaux utiles et y établit une ferme modèle. Un jour, comme il était sur l'échafaudage d'une maison qu'il faisait bâtir, on lui apporta les journaux. Il y lut la mort d'Abbas et l'avènement de ce prince Saïd à qui jadis, en Egypte, il offrait du macaroni et qu'il avait revu depuis en exil, à Paris, triste, dans un hôtel meublé de la rue Richelieu, Saïd enfin, son élève, son ami, son hôte.

Trois mois après, M. de Lesseps débarquait à Alexandrie où Saïd l'attendait pour l'emmener avec lui dans le désert, le long de la chaîne libyque, en promenade militaire. Il reçut du vice-roi le meilleur accueil. Saïd l'embrassa, le fit asseoir, lui dit ses malheurs passés, ses espérances, son désir d'accomplir de grandes choses. C'était un homme généreux, magnifique, mais violent, et qui ne supportait pas la contrariété la plus légère. Il avait des accès de fureur et de magnanimité. S'il lui était arrivé de tuer son ami par colère, il l'aurait pleuré. Il était instruit et avait l'intelligence vive. Pourtant M. de Lesseps ne pouvait pas lui exposer son plan avec méthode, comme Riquet soumettait à Colbert les devis d'un canal traversant le Languedoc. Saïd voulait être seul bon et seul grand; il fallait lui faire croire que l'idée venait de lui et lui appartenait.

Le 15 novembre 1854, le camp était établi dans l'oasis de Gheil, sur l'emplacement de l'antique Marea. On peut dire que ce jour-là, sur un point perdu du désert, se décida entre un chrétien et un musulman la plus grande affaire du monde civilisé. M. de Lesseps fit la relation de cette journée dans une lettre écrite à sa belle-mère, avec un entier abandon et une vivacité charmante. Je ne puis mieux faire que de vous en lire les premières lignes:

> Le camp commençait à s'animer. La fraîcheur annonce le prochain lever du soleil. A ma droite, l'orient est dans tout son triomphe; à ma gauche l'occident est sombre et nuageux. Tout à coup, je vois apparaître de ce côté un arc-en-ciel aux plus vives couleurs, dont les extrémités plongent de l'est à l'ouest. J'avoue que j'ai senti mon cœur battre violemment. Et j'ai eu besoin d'arrêter mon imagination qui saluait déjà, dans ce signe d'alliance dont parle l'Ecriture, le moment arrivé de la véritable union entre l'occident et l'orient du monde, et le jour marqué pour la réussite de mon projet.

Messieurs, vous le surprenez ici rêveur et superstitieux comme tous les conquérants. C'est que l'action la plus raisonnée et conduite vers le but le plus tangible a besoin, dans sa marche, d'illusions sublimes et d'inconcevables

espérances; c'est que pour accomplir de grandes choses il ne suffit pas d'agir, il faut rêver, il ne suffit pas de calculer, il faut croire. Les plus audacieux n'auraient rien osé s'ils n'avaient pensé mettre la nature et la destinée d'intelligence avec eux. Dans ce même désert, où Bonaparte, un demi-siècle auparavant, voyait son étoile, M. de Lesseps, conquérant pacifique, regardait son arc-en-ciel.

Le Khédive avait fait planter son pavillon sur un tertre ceint d'un parapet élevé par des soldats avec les pierres des ruines qui couvraient le sol. A cinq heures du soir, M. de Lesseps alla vers le prince, fit hardiment sauter à son cheval syrien le rempart de pierre et gravir au galop le tertre jusqu'au pavillon royal. Saïd en ce moment était d'humeur douce et riante. Le Français lui exposa son projet. Saïd, ayant écouté, fit cette réponse: « Votre plan est le mien. Je l'accepte. Nous nous occuperons, dans le reste du voyage, des moyens de le réaliser. » Ayant dit, il rassembla ses pachas, pour leur donner ses ordres et prendre leur avis. Ils l'écoutèrent dans un profond silence et portèrent la main à la tête en signe d'approbation. Sans doute ils ne découvraient pas toutes les conséquences d'un tel acte; mais ils respectaient la volonté du maître et ils jugeaient favorablement l'intelligence d'un cavalier qui faisait sauter son cheval par-dessus les murailles. Le 30 novembre, le Khédive signait le firman de concession.

M. de Lesseps était heureux. Ce firman lui assurait, avec l'entreprise du canal, des périls sans nombre, des travaux inouïs, et lui donnait à vaincre la résistance des choses et celle des hommes. On doutait qu'il parvînt à surmonter les obstacles naturels. On disait: Il ne sera possible ni de creuser un port dans ce golfe de Péluse dont le nom, en égyptien, comme en grec, est boue, ni d'ouvrir un chemin aux navires dans la vase du lac Menzaleh. On ne pourra pas trancher le plateau d'El-Guisr, ce haut seuil du désert; on ne pourra pas non plus tracer un sillon durable dans des sables fluides comme l'eau. Et comment établir des chantiers à vingt-cinq lieues de tout village, dans une solitude sans chemins,

sans arbres, sans ruisseaux? On lui disait encore: S'il vous était donné d'accomplir ces travaux défendus à l'homme, quel en serait l'effet? On a longtemps soutenu que les deux mers n'étaient pas de niveau: c'était l'opinion d'Aristote; les calculs de Lepère s'accordent avec elle. Mais s'ils sont faux, si cette inégalité est contraire, comme l'affirmait Laplace, à la mécanique universelle, et si vraiment les études récentes de l'ingénieur Bourdaloue ont démontré l'identité des deux niveaux, il reste certain que la mer Rouge a des marées que la Méditerranée n'a point et dont la force incalculable ruinerait votre ouvrage.

Ces obstacles, ces dangers, M. de Lesseps ne s'en effrayait pas: d'abord parce qu'il ne craignait rien, et aussi parce qu'il n'était pas ingénieur. Il y avait grand avantage à ce qu'il ne le fût pas. La science professionnelle ne ferait que de lents progrès, si elle n'était de temps à autre emportée au-delà de ses limites par la sollicitation d'une volonté étrangère. Tandis qu'il traversait le désert en caravane, de Suez au lac Menzaleh, pour prendre possession des terres qui venaient de lui être concédées, M. de Lesseps voyait déjà les eaux du Nil et les eaux des deux mers couler entre de hautes berges, parmi des jardins et des forêts, dans la morne étendue où le khamsin, soulevant les sables, renversa d'un coup sa tente sur sa tête. Mais il redressa le poteau avec cette force de bras qui l'égalait à l'antique Samson dans l'admiration des Arabes. En dix-huit jours il décida, sur l'avis des ingénieurs, le tracé, la profondeur et la largeur du canal, recueillit des échantillons de marbres, de calcaires et d'argiles, et trouva encore le temps d'observer les amulettes des femmes arabes, de reconnaître la manne des Hébreux sur les feuilles des tamaris et de découvrir certaines anecdotes bibliques, inconnues, dit-on, à vos confrères de l'Académie des Inscriptions, et qui faisaient, vous le savez, la joie de M. Renan. Et, parvenu au terme de sa course, promenant son regard, du haut de son dromadaire blanc, sur la plaine de Péluse, recouverte par les eaux du Nil, il déclara, avec une impérieuse confiance, que les obstacles naturels seraient surmontés.

Il y en avait d'autres. Le Khédive donait des terres et promettait des ouvriers corvéables comme les ouvriers des Pyramides. Mais, vassal du Sultan, il délivrait un firman qui n'était valable qu'après ratification de la Porte; et l'on avait lieu de craindre que l'iradé se fît longtemps attendre. Dans ce temps-là, messieurs, il se fumait beaucoup de pipes au Divan avant qu'on y donnât une signature; et les diplomates turcs voyaient avec quelque défiance ce fossé plein d'eau barrant à l'armée du Sultan l'accès de l'Egypte révoltée. Surtout ils écoutaient les représentations de l'Angleterre, à qui il déplaisait qu'un Français ouvrît dans la Méditerranée un passage conduisant aux Indes. On avait toute raison de craindre que la Turquie n'entrât dans les sentiments de sa puissante alliée. M. de Lesseps se défendait de le croire, parce que croire, c'est consentir; mais il n'éprouva guère de surprise quand, accouru en toute hâte à Constantinople, il trouva, comme il le dit plaisamment, l'ambassadeur d'Angleterre derrière la Porte.

Trois ans s'étaient passés, et les difficultés ne faisaient que croître. M. de Lesseps, de retour en Egypte, vit le Khédive désespéré, maudissant le jour où il avait signé le firman de concession. Saïd marchait entouré d'embûches, et ne dormait plus. Il venait d'apprendre, par des émissaires qu'il avait à Constantinople, qu'on parlait de le déposer comme rebelle ou comme insensé. Il se désolait aussi du malheureux état de son royaume, dévoré par les pachas.

Bien qu'il soit temps, messieurs, de presser les choses nous nous arrêterons à un dernier épisode de cet intéressant commerce d'amitié qui s'était établi, comme je vous l'ai fait voir, entre un prince musulman qui connaissait l'Europe et un diplomate chrétien qui savait l'Orient. Dans sa douleur et son ennui, le Khédive dit à M. de Lesseps: « Fuyons les agents anglais; venez avec moi dans le Soudan. » Il avait résolu de visiter des peuples tributaires que, quarante ans auparavant, après une révolte, Ibrahim, son frère, avait presque exterminés, et dont les débris, depuis lors, gémissaient dans la misère et dans la servitude. Il partit. Voyant

durant sa longue route, les maux profonds creusés dans cette malheureuse race par son père, par son frère, et sans cesse envenimés par les gouverneurs turcs, il désespéra de les guérir.

M. de Lesseps, dont le départ avait été retardé de quelques jours par une profonde brûlure à la jambe rejoignit Saïd à Khartoum. Il dîna avec lui. Saïd ne mangeait pas; il se taisait; il était sombre. Ne trouvant rien à faire pour réparer les malheurs causés par sa famille, il ne songeait plus qu'à fuir ce pays, à l'abandonner et à l'oublier. M. de Lesseps, qu'il avertit de sa résolution, osa la combattre. Il conseilla au prince de chercher dans le Coran et dans son cœur, dans son intelligence et dans son pouvoir souverain, le moyen de sauver des peuples qui étaient les siens, et de les rendre à la vie douce et patriarcale qu'ils avaient jadis menée.

C'est ici, messieurs, que Saïd découvre le fond de son âme. Il resta un moment silencieux. Le sang lui monta au visage; il se leva, détacha son ceinturon, prit son sabre et le lança au fond de la salle, contre la muraille. Puis, montrant du doigt sa propre chambre, il fit signe à son hôte de s'y retirer. Toute la nuit il marcha à grands pas dans la salle, furieux d'avoir rencontré un étranger, un chrétien, plus sage et meilleur que lui. Aucun de ses officiers n'osa l'approcher. Le matin, il était redevenu calme. Il fit appeler son hôte: « Lesseps, vous désirez vous promener sur le Nil blanc et sur le Nil bleu. J'ai fait préparer des barques, vous pouvez partir quand vous voudrez. » Voilà le compagnon de voyage, l'associé, le collaborateur de M. de Lesseps! Voilà le barbare féroce et magnanime qu'un Français ingénieux amenait, pliait à sa volonté, employait, comme un instrument docile, à l'accomplissement de ses desseins, de ses desseins traversés par tant de volontés contraires.

Rappelez-vous, messieurs, cette lutte de quinze années que M. de Lesseps soutint seul contre toutes les forces morales, politiques et diplomatiques d'une grande nation et durant laquelle il montra une infatigable énergie, une modération obstinée, une sage audace et l'habileté d'un négociateur rompu aux affaires. On disait à Westminster:

« Un seul bosphore a causé assez de guerres. Les Français créent un autre bosphore, qu'ils ouvriront et fermeront à leur volonté et par lequel ils pourront envoyer dans les mers d'Orient une flotte qui devancera la nôtre de plus de trente jours. » Le chef du Gouvernement, le vieux lord Palmerston, était plus que tout autre frappé de ce danger, sans doute parce qu'il lui souvenait de Napoléon. Avec ce rude vieillard, le Gouvernement tout entier et la majorité du Parlement combattaient une œuvre étrangère que, dans leur zèle trop jaloux et leur excessive prudence, ils croyaient faite pour ôter à l'Angleterre l'empire universel du commerce et l'hégémonie des mers. On disait très haut dans le Parlement que l'entreprise ne serait point achevée, que le percement de l'isthme était matériellement impossible. Cependant on prenait des précautions en vue de ce canal qui n'existerait jamais, et l'on fortifiait Aden et Périm sur la mer Rouge.

M. de Lesseps alla combattre ses adversaires chez eux. Le 15 avril 1857, il débarquait en Angleterre. En trois mois il y parla dans vingt-quatre meetings et dans d'innombrables réunions. Au reproche de travailler à un ouvrage de guerre, il répondait qu'il accomplissait une œuvre de paix; il affirmait que, par la force des choses, le canal de Suez serait reconnu neutre en cas de guerre, et il faisait de sa cause la cause du droit et de la civilisation. S'adressant aux négociants, aux aux fabricants, aux banquiers, aux armateurs, aux propriétaires de mines, aux grandes Compagnies, il leur montrait l'avantage, pour leur négoce et leur industrie, d'une voie nouvelle qui abrégeait à leurs vaisseaux de cinq mille milles la route des Indes. A l'avis du gouvernement britannique, qui tenait l'entreprise pour matériellenemt irréalisable, il opposait l'opinion de plus d'un ingénieur, et déclarait qu'il s'en rapportait d'avance à la décision d'une Commission internationale de savants, dans laquelle l'Angleterre serait représentée, et qui peu de temps après fut en effet réunie, examina et approuva le projet, à cela près qu'on poussa de quelques kilomètres à l'orient le port qui devait s'appeler Saïd. Les négociants comprirent ce clair langage. Mais ils

étaient Anglais: ils pensèrent comme M. de Lesseps, et ils agirent comme leur gouvernemnt.

En Egypte, où il vint installer enfin ses chantiers, M. de Lesseps retrouva l'Angleterre. Il la reconnut dans l'attitude hostile des cheiks arabes. On refusait des chameaux à la caravane. Dans le désert, les ânes étaient enlevés avec les âniers; il ne pouvait obtenir de vivres pour lui et ses compagnons. Ainsi harcelé, persécuté, abandonné, il établit son campement sur la plage déserte de Péluse, et là, le 25 avril 1859, entouré des membres de son Conseil, des ingénieurs de la Compagnie et de cent cinquante marins et ouvriers, il fit déployer le pavillon égyptien et donna lui-même le premier coup de pioche. Aussitôt, le Khédive, traité de rebelle par le Sultan, se voyant déjà déposé, exilé, ordonna à M. de Lesseps d'arracher les jalons et de fermer les chantiers. Le superbe Saïd ne lui disait plus, comme autrefois, « mon canal », il disait « votre canal », et il ne voulait pas en entendre parler. Le consul de France à Alexandrie appuyait lui-même les volontés pressantes du Sultan et du Khédive. Pour toute réponse, M. de Lesseps fit faire publiquement aux chantiers de l'isthme un nouvel envoi de matériel.

Nous admirons, messieurs, la constance de cet homme seul contre tous. Mais il sentait la France avec lui. Et nous voyons paraître ici la puissance de la France. M. de Lesseps sollicita l'intervention directe de l'Empereur des Français. Affectant, dans la position la plus critique, une tranquille confiance, il lui écrivit: « Pour moi, la situation de notre entreprise n'a jamais été meilleure. Elle est arrivée au point que j'ai toujours ambitionné, c'est qu'elle fût portée, comme question de fait, et non comme projet, au tribunal de la politique européenne. » Le 23 octobre 1859, Napoléon III reçut M. de Lesseps à Saint-Cloud, l'écouta attentivement, se tut, roula dans ses doigts le bout de ses longues moustaches et dit enfin: « Vous pouvez compter sur mon appui. » Cette seule parole changea la face des choses. La Porte s'engagea à procéder à un nouvel examen de firman de concession; l'Angleterre parut un moment céder; et le Khédive rassuré

envoya à Péluse des ouvriers soumis au régime de la corvée, et il recommença à dire « mon canal ».

Les travaux, péniblement commencés par les pauvres pêcheurs du lac Menzaleh, furent poussés avec une vigueur sans cesse accrue. M. de Lesseps, secondé par d'excellents ingénieurs, communiqua son énergie à ce doux peuple de fellahs, qui patiemment fit des prodiges. Le 2 février 1862, le canal d'eau douce, établi sur le tracé et parfois dans le lit de celui des Pharaons, portait les eaux du Nil dans le lac Timsah, au centre de l'isthme. Les bons fellahs y plongeaient les mains, y mouillaient leurs lèvres, buvaient avec délices l'eau du Nil béni, les larmes d'Isis, et retrouvaient, dans leur surprise et leur joie, les accents de l'hymne antique: « Salut à toi, qui viens en paix pour donner la vie, dieu caché! » Le 18 novembre de cette même année, la Méditerranée entra dans le lac. Elle avait fait la moitié du chemin.

Pourtant il fallut encore sept années d'un travail opiniâtre pour terminer cette œuvre énorme. Et, dans le cours de ces sept dernières années, M. de Lesseps eut à renverser des obstacles de toutes sortes. Un moment tout l'ouvrage parut en péril. Ce fut lorsqu'on perdit ces humbles Egyptiens qui pétrissaient sur leur poitrine les boues du lac Menzaleh.

Dans cette immuable Egypte, ils travaillaient comme autrefois les Israélites, et le travail, ainsi qu'il est dit dans la Bible, leur rendait la vie ennuyeuse. Sur les propositions de l'Angleterre, les puissances européennes imposèrent au Khédive l'abolition de la corvée, et l'Empereur des Français, dans sa décision arbitrale du 6 juillet 1864, consacra cette abolition. Il fallut remplacer les fellahs, qui se nourrissaient d'oignons, par des ouvriers libres et salariés. Il en résultait un tel accroissement de dépenses que l'entreprise en fut un moment accablée. Mais l'arbitrage de l'Empereur assurait en même temps à la Compagnie de Suez la force et la vie. Et, puisque, enfin, il fallait accomplir le travail dans des conditions nouvelles, on s'ingénia, on créa.

Alors les chantiers passèrent brusquement de l'âge des Pharaons aux temps modernes, et l'on vit paraître ces

dragues à longs couloirs, ces élévateurs, ces chalands-flotteurs, ces gabares à clapets latéraux, machines énormes et nouvelles comme l'œuvre qu'elles devaient accomplir.

Déjà les boues de Péluse s'étaient écartées, le seuil d'El-Guisr s'était ouvert. Un labeur obstiné surmonta les derniers obstacles. Les sables glissants du désert furent inondés et dragués. La mer Rouge mêla ses eaux à celles de la Méditerranée, et ses marées, tant redoutées, ne produisirent qu'un léger courant vers le nord.

M. de Lesseps obtenait enfin le résultat annoncé par son bon sens prophétique, assuré par sa volonté souple et forte. En 1869, un canal de cent quarante-sept kilomètres, sans une seule écluse, était percé, gigantesque ouvrage de paix, exécuté par des Français, dans l'intérêt du monde. Cette nouvelle voie ouverte aux navires mettait en communication trois cents millions d'Européens avec sept cents millions d'Asiatiques. La mer qui vit sur ses rives les plus belles, les plus savantes et les plus héroïques choses créées par l'homme, la mer sur laquelle l'ingénieux Ulysse erra dix ans, la mer qui porta les navires pleins de trésors du vieux Cadmus, les trirèmes heureuses des Grecs, les sombres liburnes des Romains, les carraques transportant les Croisés, la grande nef de saint Louis, les galères des Vénitiens, des Pisans et des Génois, la Méditerranée, désertée, déchue de sa gloire immémoriale et de sa richesse antique depuis que Vasco de Gama avait appris aux navires du monde la route du Cap, soudain recevait, en lignes nombreuses, les bateaux à vapeur chargés des produits les plus précieux de l'Europe et de l'Asie, tandis que les ports creusés dans ses côtes voyaient leur chenal s'ouvrir tout à coup jusque sur les océans de l'Inde, du Japon et de la Chine.

Le canal de Suez fut inauguré le 16 novembre 1869. Une flotte pavoisée de navires de guerre et de commerce mouillait en rade de Port-Saïd. Sur la plage où flottaient les pavillons des peuples, où se dressaient la croix et le croissant, deux autels étaient élevés, l'un pour le protonotaire apostolique, l'autre pour le grand uléma, et de là montaient vers le ciel

la prière chrétienne et la prière musulmane comme les deux lignes qui, tirées de deux points de l'espace par le mathématicien, visent, sans jamais se rejoindre, une même étoile, trop lointaine. Parmi les princes et les rois venus à ces fêtes de la paix et de la civilisation, brillaient des éclairs de la puissance et de la beauté la souveraine qui, dix mois plus tard, quittant dans l'horreur d'un immense désastre son palais désert, trouva M. de Lesseps, avec quelques rares amis, pour lui offrir le bras et assurer sa fuite à travers la capitale où grondait la Révolution. Cet homme heureux, qui se montrait secourable à une illustre infortune, devait un jour aussi tomber du haut de la gloire dans un abîme de misères.

Messieurs, de grands esprits, occupés du dessein d'approprier notre monde aux besoins de la civilisation humaine, ont considéré que, pour établir la parfaite circulation des choses et des idées sur toute la surface de la planète, il fallait, après avoir percé l'isthme de Suez, donner à cette nouvelle voie de mer une issue maritime à travers l'Amérique centrale. Déjà Leibniz en avait conçu l'idée en regardant une mappemonde, où manquait pourtant l'Océanie. Gœthe écrivait en 1827 à Guillaume de Humboldt qu'une telle œuvre était réservée pour la postérité à un grand esprit initiateur. Et il ajoutait: « La communication maritime entre le golfe du Mexique et le Pacifique du sud est indispensable; elle se fera. J'aimerais vivre quand ce travail sera exécuté, mais je ne serai plus; je ne verrai pas non plus percer l'isthme de Suez. Cela vaudrait la peine de durer encore un demi-siècle pour être témoin de ces deux œuvres gigantesques. »

Ce projet de mettre en communication l'Atlantique et le Pacifique, que les Saint-Simoniens avaient formé naguère avec toute l'ardeur de leur mysticisme industriel, devait nécessairement, après la création du canal de Suez, prendre une forme plus précise et se prêter à une réalisation prochaine. La question fut surtout agitée à partir de l'année 1875. L'amiral La Roncière, président de la Société de Géographie

de Paris, convoqua, pour le 15 mai 1879, un congrès international appelé à donner son avis sur l'exécution d'un canal interocéanique. Ce congrès, étant réuni, se prononça en faveur du projet présenté par MM. Wyse et Reclus, et M. de Lesseps fut invité à prendre la direction de l'entreprise. Il était dans la soixante-quatorzième année de son âge. Sous la condition d'être seul maître et seul responsable, il accepta.

Dans cette œuvre nouvelle il montra son ancienne énergie. On eût dit qu'il n'avait pas vieilli. Travaux et voyages semblaient ne rien coûter à ses forces. C'est aux Etats-Unis, cette fois, qu'étaient ses adversaires, c'est aux Etats-Unis qu'il alla, multipliant, comme autrefois en Angleterre, les meetings et les discours. En France, il était populaire, vous le savez. Il fut écouté, applaudi, suivi. La confiance qui le remplissait, il ne la fit que trop passer dans la foule charmée. Qui ne séduisait-il pas alors? Vous-mêmes, Messieurs, vous lui fîtes accueil. Membre libre de l'Académie des Sciences depuis 1873, M. Ferdinand de Lesseps, élu par vous, le 21 février 1884, prit séance le 23 avril de l'année suivante. Vous gardez heureusement l'un de ses parrains. L'autre était Victor Hugo, qui lui avait écrit peu de temps auparavant, au sujet du canal interocéanique: « Vous étonnez l'univers par de grandes choses qui ne sont pas des guerres. »

Victor Hugo était alors au terme de sa vie éclatante. Et combien des vôtres vous ont depuis lors quittés, vous qu'on ne quitte que pour mourir. Que de pertes irréparables vous avez réparées depuis lors! Votre illustre Compagnie n'échappe pas aux lois universelles qui font du changement la condition nécessaire de la vie. Pour les institutions comme pour les individus, vivre c'est mourir incessamment. A cette séance, que la suite de mon sujet ramène à votre pensée, on voyait parmi vous MM. Taine, Pasteur, Renan, Alexandre Dumas, dont les ombres sont encore présentes sous ce dôme. M. Renan était directeur. C'est lui qui répondit à M. de Lesseps. Il montra (certes, il vous en souvient) cette riante humeur, cette simplicité, cette grâce ouverte, qui s'alliaient si bien en lui à la gravité de l'esprit et à la profondeur de l'intelligence. Avec une merveilleuse abondance, il répandit ce jour-là les idées d'un sage sur l'homme et la nature, la figure de la terre, le génie des peuples et l'art de seconder les destins. Quel admirable discours, Messieurs, quel riche et souple tissu de pensées augustes et familières! Un de ceux qui l'avaient écouté du fond d'une de ces tribunes, où se presse un public ami, l'alla voir le soir même dans ce petit salon du Collège de France qui avait pour unique richesse quelques toiles des deux Scheffer; et là, après avoir essayé de lui exprimer son admiration, cet inconnu lui rappela une des phrases qui terminent ce beau discours. « Quel était le fond de votre pensée, lui demanda-t-il, quand vous avez dit à M. de Lesseps: " Pour moi, je ne vous vois jamais sans rêver à ce que nous aurions pu faire tous deux, si nous nous étions associés pour fonder quelque chose "? M. Renan lui répondit: « Ne savez-vous pas que M. de Lesseps fut un moment tout puissant en Egypte et en Syrie? »

M. Renan avait donc fait le songe d'être le vizir philosophe d'un calife chrétien. Sans doute, il souriait et ce n'était là que le badinage d'un grand esprit. Ce qui est vrai, c'est que, jaloux d'accomplir tous les devoirs, il aurait volontiers rempli dans son pays le mandat législatif si on le lui avait confié. Mais la démocratie montre parfois quelque défiance à l'endroit des hommes d'esprit. Rabagas, dont on connaît l'austérité, écarta dédaigneusement ce noble Prospero, comme peu capable et de faible vertu. Pourtant, à mettre les choses au pis, Prospero, bien qu'un peu distrait par ses expériences de laboratoire, n'aurait pas fait plus mal que Rabagas, et certes il avait l'âme plus grande.

Ceux qui ont eu le bonheur de connaître M. Ernest Renan et de l'approcher savent qu'il était d'un commerce sûr et que son cœur si doux était ferme. Ils savent qu'il était la droiture même; que jamais sa bienveillance, sa politesse exquise, la crainte délicate qu'il avait de déplaire ne le firent céder sur ce qu'il croyait la vérité. Ils l'ont vu garder, dans les travaux de la vie, dans les fatigues de l'âge, dans des souffrances parfois cruelles, une gaîté courageuse. Il me sera permis de

dire avec eux qu'il était essentiellement moral et religieux, qu'après avoir connu tous les sujets de doute, il sut garder les illusions nécessaires, et qu'il conserva jusqu'à son dernier jour sa foi en ces vérités de sentiment qui font la dignité de l'homme et seules donnent du prix à la vie.

Messieurs, vous entendez sans déplaisir les louanges dues à cet homme excellent, qui vous aimait. Que je les prolongerais volontiers! Mais il faut que j'achève mon dessein et que je suive M. Ferdinand de Lesseps dans les dernières années de sa vie. Il fut frappé, bien près de la mort, par un malheur qui eut l'étendue d'un malheur public. Le désastre fut grand comme le rêve qui l'avait précédé. L'entreprise du canal interocéanique s'écroula; les ruines en sont encore pleines de gémissements. Ce n'est ni le lieu ni le temps de les considérer. Vous n'attendez pas de moi que j'en recherche les causes. A peine m'est-il permis d'indiquer les plus générales et de dire qu'en France la volonté lente, sourde, parfois obscure, mais continue et souveraine, qui soutint l'œuvre de Suez, n'était plus là pour assurer contre les coups violents des passions, des instincts et des hasards, pour défendre contre elle-même et modérer une nouvelle entreprise, plus aventureuse que la première; et que plus rien, dans la direction faible, diffuse et changeante des affaires publiques n'était désormais capable, ni de contenir les convoitises d'une troupe de financiers, d'aventuriers et de politiciens pillards, ni d'arrêter cette panique instinctive des foules, qui en un moment renverse tout. Tout s'écroula. Vaincu par l'âge, accablé du coup qui le frappait, mais gardant (je crois le savoir) toute la lucidité de son esprit, M. de Lesseps connut son extrême malheur. A l'heure tragique pour sa gloire et pour son nom, seul au milieu des siens dans cette demeure rustique de la Chesnaie, où presque un demi-siècle auparavant il avait tracé sur une carte la petite ligne qui devait unir deux mondes, débile maintenant, inerte, désolé, ramenant sur ses genoux glacés sa couverture de voyage, le grand voyageur se mourait en silence. Mais, un jour, on vit sur ses joues desséchées couler des larmes.

Ferdinand de Lesseps acheva de mourir le 7 décembre 1894. J'ai dû, messieurs, vous le montrer encore tout chargé des fautes que le temps emportera. Tel que je vous l'ai fait paraître, tel qu'il fut, imprudent, téméraire, trop confiant en lui-même et dans sa longue fortune, mais généreux, mais grand, plein de bonté, de force et de courage, en sympathie avec le genre humain, capable entre tous d'agir et de fomenter l'action, il a travaillé toute sa vie à des tâches vastes et pacifiques, et conquis par labeur sa place dans l'élite des hommes utiles. Ce qu'il a fait est immense et bon. A l'Occident, resserré dans des limites trop étroites, il a ouvert une issue. Il a frayé aux énergies des voies nouvelles, donné aux volontés des causes d'agir utilement dans la concorde et l'harmonie. Un tel homme n'a qu'un juge, l'univers. Il a servi les intérêts de l'humanité; l'humanité reconnaissante lui gardera les noms de bienfaiteur et d'ami. Et son image, dressée à Suez sur la berge du canal, sera saluée à travers les siècles par les pavillons des nations.

JEAN VEBER

Rassemblée, l'œuvre de Jean Veber apparaît merveilleusement diverse et variée; elle étonne par la réunion de qualités qui d'ordinaire ne vont point de compagnie. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que Jean Veber, en changeant sans cesse, reste toujours le même. Il est curieux et sincère, inquiet et ingénu, artificieux et naturel.

Il s'est fait; comme caricaturiste, une célébrité qui ne s'éteindra pas. Son crayon; qu'il emporte dans le monde politique et dans le monde littéraire, fixe d'un trait neuf le comique profond, quelquefois grandiose, de la figure humaine. C'est une galerie de nos gloires, que Jean Veber compose avec des charbonnages augustes comme des médailles. Il marque impérieusement ces traits du visage qui sont les saillies de l'âme. Il n'est pas méchant, puisqu'il est poète et même sous cette lumière diabolique qui l'éclaire après avoir éclairé Rawlandson, les choses et les êtres lui apparaissent plaisants, bizarres, mystérieux, avec des effets pittoresques et un air de fantaisie. Il est poète et magicien.

Il a créé, dans une suite de toiles gracieuses et splendides, tout un monde de féerie. Et comme il est peintre et qu'il a des idées de peintre, il a mis ses Nains et ses Fées dans des paysages enchantés et il nous montre en vérité ces robes de Peau d'Ane qu'on savait faites de clair de lune ou tissées de rayon de soleil, mais qu'on n'avait jamais vues avant lui. Telle de ces petites personnes surnaturelles porte un manteau de brocatelle rouge et or; ainsi que sur les panneaux pieux des quattrocentistes, les ors du manteau sont de vrais ors,

et pourtant tout est clair et semble d'or, tout étincelle alentour. Il fallait donc qu'il y eût, sur la palette du peintre, de l'or aussi, de la lumière et des pierreries.

Ce dessinateur précis, ingénieux, qui s'amusait tout à l'heure à toutes les audaces de la plume et du crayon, est un coloriste habile et charmant, clair ou sombre, comme il veut, et s'en tenant s'il lui plaît aux demi-tons paisibles.

Voyez ces deux portraits, l'un de jeune garçon, l'autre de petite fille, ces portraits si calmes, si tranquilles, traités avec une souplesse et une fermeté qui réjouissent les connaisseurs. Dans le portrait seulement, Jean Veber a plusieurs manières. Ici naïf et magistral, il est ailleurs anecdotique et spirituel. Le portrait de Maurice Donnay, par exemple, est plein d'esprit, de mouvement et de vie. C'est une biographie peinte.

Si vous me demandez après cela quel est le vrai caractère de cet artiste, si divers et changeant, je vous répondrai qu'il est toujours lui-même, étant toujours sincère et comme ingénu, jusque dans ses subtilités les plus bizarres, mais que le vrai Jean Veber c'est le peintre, celui de « l'Or » et de « l'Homme aux poupées », j'entends celui qui travaille en pleine pâte, qui d'une brosse hardie et franche vous enlève une figure, comme, par exemple, les groupes des lutteuses dans le « Bouge ».

Jean Veber est spirituel, ingénieux, plein de grâce et de poésie, original de cent façons et surtout il est peintre.

1897

PÂQUES OU LA DÉLIVRANCE

CONTE

En ce temps-là, un homme qui se faisait appeler le petit frère Jean allait par la ville et les villages. Il prenait la parole dans les carrefours à l'heure où les artisans, sortant de l'atelier, voient, dans la lumière d'or du soleil couchant, s'allonger leurs ombres minces et bleues. Et il parlait aux femmes et aux enfants sur le seuil des portes couronnées de pampres. Ses discours, simples et sans art, n'étaient formés que de paroles de l'Evangile; mais, comme il n'y ajoutait point les commentaires des docteurs, ces paroles semblaient nouvelles et dangereuses. Et, plusieurs fois, un frère prêcheur, insigne théologien, nommé Brutto, en avait signalé l'audace et la perfidie au seigneur évêque Raban de Lingelbach. Mais, quoique soucieux d'extirper de son évêché et seigneurie toute mauvaise semence, le seigneur évêque ne prêta point d'abord une oreille attentive à la dénonciation pieuse de Fra Brutto, parce que son esprit était distrait par d'autres soins et qu'il lui fallait défendre sa ville épiscopale et ses terres contre son compétiteur, le duc Adhémar de Rottenhamer. En effet, Raban de Lingelbach tenait son évêché de l'un des deux papes qui gouvernaient alors l'Eglise, une, sainte et catholique. Mais l'autre pape avait donné ce même évêché au duc Adhémar de Rottenhamer, qui était venu en prendre possession en compagnie du capitaine Federigo, suivi de dix-huit cents mercenaires, et avait brûlé trente villages, pour affirmer ses droits temporels et spirituels. Le seigneur évêque Raban frappa d'excommunication le seigneur évêque Adhémar, le capitaine Federigo et les dix-huit cents soldats, dont un tiers

était turc. De plus il défendit vaillamment son siège épiscopal avec l'aide de six cent douze Suisses, il fit établir sur les remparts de la ville des hourds du haut desquels des ruisseaux de poix ardente coulaient sur les assaillants, lorsqu'ils grimpaient à l'échelle. Il avait lui-même coiffé le morion et ceint la cuirasse, et il faisait de rudes sorties dans la campagne. Pourtant il ne put empêcher les ennemis d'élever tout contre le rempart un château de bois sur lequel était attachée, par un grand cachet de cire rouge, la bulle qui l'excommuniait à son tour. Et ce château était assez haut pour battre les murailles. Mais, le premier dimanche après l'Epiphanie, le capitaine Federigo, étant monté sur le faîte de ce bel ouvrage pour regarder le dedans de la ville, reçut un vireton dans l'œil gauche. Il en mourut, regretté de ses soldats, qui n'avaient confiance qu'en lui. Ils levèrent le siège et firent une retraite si prompte que le duc évêque Adhémar de Rottenhamer eut peine à les suivre sur une vieille mule prise à des paysans. Ainsi le seigneur évêque Raban de Lingelbach se trouva délivré de ses ennemis. Il fit faire, en actions de grâces, une merveilleuse procession. Mais Fra Brutto lui dit: « Dieu a souffert que vous fussiez assailli par des tribulations nombreuses parce que vous avez toléré l'hérésie et la nouveauté des maximes. »

C'est pourquoi le seigneur évêque Raban fit mander le petit frère Jean à son tribunal. On pensait que ce pauvre homme se cacherait avec grand-peur dans quelque bois. Mais, à l'heure marquée, il entra dans la salle de justice. Il avait la tête nue. Ses cheveux descendaient en bandeaux des deux côtés de ses joues desséchées. Ses regards brillaient dans les creux profonds de ses yeux, comme les fleurs du rocher. Il était vêtu d'un linceul attaché à son corps par des liens de chanvre. Ses pieds étaient nus.

Le seigneur évêque Raban de Lingelbach lui dit:

— Petit frère Jean, tu m'as été dénoncé pour l'imprudence de tes paroles. Je t'ordonne de répondre à mes questions. Que dis-tu, par la ville et dans les campagnes, à ces hommes et à ces femmes dont j'ai le gouvernement?

Et le petit frère, les mains croisées sur la poitrine, fit cette réponse:

— Raban, je leur dis que tu es homicide, démoniaque et concubinaire.

En entendant cette parole, le seigneur évêque éclata d'un rire si clair qu'on eût dit qu'il pleuvait du millet dans la salle capitulaire. Puis il demanda au petit frère Jean s'il ne disait pas autre chose. Et Jean répondit:

— Je leur dis: « Aimez-vous les uns les autres. Et ne méprisez ni Raban ni la Mantella, afin d'imiter Celui qui sauva Madeleine et fit accueil au larron crucifié. »

Or, le seigneur évêque savait que la Mantella était nommée dans toute la ville pour sa mauvaise conduite et sa pauvreté. Aussi jugea-t-il que le petit frère était fou.

— Voilà qui est bon pour une fois, lui dit-il. Va en paix. Mais, si tu recommences, je te ferai pendre.

Quand Fra Brutto apprit ce jugement, il se rendit auprès du seigneur évêque et lui dit:

— Croyez-vous avoir bien fait en ne punissant point une offense faite à l'évêque?

— Non point, répondit le seigneur Raban. Mais, quand on a reçu du capitaine Federigo et de ses soldats turcs ou polonais six mille viretons et septante-trois boulets de pierre, on ne se croit point offensé par les discours d'un homme innocent et nu.

— Ne savez-vous point, dit Fra Brutto, que cet homme va par tous les chemins, annonçant que le salut est dans la pureté du cœur et la simplicité, que chacun peut comprendre soi-même l'Evangile, que les évêques doivent être dénués des biens de ce monde et pauvres de fait et d'esprit, comme au temps où Simon-Pierre n'avait que sa barque et l'anneau? Tels sont les discours par lesquels ce petit frère Jean offense gravement l'*unam sanctam* et son chef unique, car il n'y a qu'un pape, bien qu'on en voie deux.

— Eh bien! répondit le seigneur évêque, qu'on mette le petit frère Jean en prison et qu'on ne m'en parle plus. Il faut que j'aille à la chasse.

Tout aussitôt les gardes du seigneur évêque allèrent prendre le petit frère Jean. Ils le trouvèrent assis sur la margelle du puits de Moïse et conversant avec la Mantella, qui l'écoutait assise sur ses talons dans la poussière. Il lui disait :

— Que ton cœur devienne très pur en restant très humble, et tu seras sauvée !

Comme il prononçait ces paroles, les gardes se saisirent de lui, et, lui ayant lié les mains, ils le conduisirent dans la prison du seigneur évêque. Il fut mis dans un cachot précédé d'un porche qui était ouvert sur la place Saint-Georges. Et sous ce porche un clerc se tenait nuit et jour, près du pilier où la clef du cachot était suspendue. Et l'écu du seigneur évêque était ciselé à la poignée de la clé pour la rendre respectable. Le petit frère Jean passa la semaine sainte dans la prison. L'on disait par la ville qu'il y demeurerait une semaine encore avant d'être jugé, et l'on pensait qu'il serait ensuite brûlé sur un bûcher, après avoir été miséricordieusement étranglé, devant une grande foule de peuple. Or, dans la grande nuit du sabbat au dimanche, qui rejoint la Pâque douloureuse à la Pâque glorieuse, la garde du prisonnier fut confiée à un jeune clerc nommé Calixte, qui était d'une grande piété mais que ses maîtres en théologie tenaient pour imprudent parce qu'il était enclin à croire que toutes les actions qu'on accomplit pour l'amour de Dieu sont bonnes. On lui reprochait aussi de n'avoir pas assez nommé vrai Balaam le faux pape qui avait excommunié le seigneur évêque Raban de Lingelbach. Fra Brutto avait mis Calixte de garde, sous le porche, le samedi saint après vêpres, pour que les autres clercs eussent loisir de célébrer les vigiles de Pâques, donnant pour raison que, de tous les clercs de la ville, ce Calixte était le plus jeune. En effet, il n'avait pas encore atteint l'âge dont le premier chiffre est 2 ; et son visage gardait cette innocence qui brillait sur les joues de celui qui posa sa tête sur la poitrine du maître.

Calixte s'assit, à la nuit, sur une borne au coin du porche, sous un flambeau de résine qui brûlait dans un anneau de

fer. Et, là, tirant son livre de dessous sa robe, il lut à haute voix le récit de la Pâque glorieuse :

« Le troisième jour après le vendredi, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Marie Salomé sortirent à l'aube de Jérusalem avec des parfums et des aromates, et se rendirent à l'endroit du rocher où Jésus avait été enseveli. Comme, au lever du soleil, elles approchaient du sépulcre, elles se dirent l'une à l'autre : " Qui nous ôtera la pierre dont on a bouché l'entrée ? "

» Mais elles trouvèrent la pierre écartée et le sépulcre vide. Les linceuls étaient à terre et le suaire qui avait enveloppé la tête de Jésus était mis à part et plié. Et les femmes crurent qu'on avait enlevé le corps, parce qu'elles ne savaient pas qu'il fallait que Jésus ressuscitât d'entre les morts.

» Madeleine se tenait dehors, pleurant. S'étant baissée pour regarder, elle vit deux anges, vêtus de blanc, assis l'un à la tête, l'autre au pied du sépulcre. Ils lui demandèrent pourquoi elle pleurait. " C'est, leur dit-elle, qu'on a enlevé mon maître ; et je ne sais où on l'a mis. " Elle se tourna et vit Jésus debout dans le jardin. Il était ressuscité dès le matin de ce jour et il avait voulu que Madeleine le vît la première. Mais elle ne le reconnut point. Et, comme il était dans le jardin, elle crut que c'était le jardinier. Il lui dit : " Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? " Elle répondit : " Si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et je l'emporterai " Jésus lui dit : " Marie. " Alors elle le reconnut et lui dit : " Maître ! " Et Jésus lui dit : " Ne me touche pas. " Et il l'envoya dire à ses frères qu'il était ressuscité.

» Elle courut annoncer aux disciples que Jésus était vivant et qu'elle l'avait vu. Mais ils ne la crurent pas. »

Ayant fini de lire, Calixte tourna la tête et vit une femme agenouillée dans le ruisseau qui passait devant le porche et dont l'eau était toute souillée d'immondices. Il reconnut la Mantella, qu'il connaissait pour lui avoir fait l'aumône. Il savait qu'elle vivait mal, mais il avait pitié d'elle. Pensant qu'elle fût ivre, parce qu'elle demeurait agenouillée dans la fange, il lui dit :

— Mantella, regagnez votre réduit, pour vous y tenir seule et cachée. Et peut-être le Seigneur vous y visitera dans le jour de sa gloire où il voulut que Madeleine le vît la première.

Mais, sans faire un mouvement, la femme répliqua:

— Calixte, cette fête n'est-elle pas la fête des fêtes?

— Elle l'est en vérité, répondit le clerc.

Et la femme dit encore:

— Si ce que tu viens de lire est la vérité, Calixte, de quel nom faut-il nommer cette fête non pareille?

Le clerc ne dédaigna point de répondre:

— Reconnaissant à tes paroles, Mantella, que ton esprit est sans trouble et sans malice, je t'apprendrai que cette fête doit être nommée Passage, puisque Jésus y passa de la mort à la vie, et qu'elle est nommée aussi délivrance, parce que c'est le jour où nous fûmes délivrés du péché.

Ayant entendu cette parole, la Mantella se mit debout et, ayant gravi les degrés du porche, elle dit:

— Calixte, puisque cette fête est délivrance, il faut délivrer le prisonnier.

Le clerc demanda:

— Que veux-tu dire? Me conseilles-tu de délivrer le petit frère Jean dont j'ai la garde?

— Tu dois le faire, dit la Mantella, si tu as souci de plaire à Dieu, car cet homme est un saint de Dieu.

— Mais, mon devoir, répliqua le jeune clerc, est de tenir cet homme prisonnier.

La Mantella sourit:

— Tu as souci d'obéir aux hommes et non d'obéir à Dieu.

Calixte, baissant la tête, demeura pensif. Puis:

— Je crois, dit-il, que cet homme est innocent. Mais, si je le mets dehors, je serai retenu prisonnier à sa place.

Alors la femme lui montra du doigt la clé.

— Prends et ouvre.

— Je n'ose, murmura Calixte; elle porte le signe du seigneur évêque.

— Mets dessus le signe de la croix, dit la femme.

Calixte se leva, prit la clé, y fit le signe de la croix et ouvrit la porte du cachot. Une lueur y brillait dans les ténèbres et dans cette lueur Calixte vit Jésus-Christ. Jésus parla et lui dit:

— C'est moi. Ne crains point!

» J'étais prisonnier et tu m'as délivré. Seul, parmi tous ces hommes, tu as vraiment célébré la Pâque, qui est la délivrance.

» Je suis captif avec tous les captifs et mes fers dureront autant que le monde, afin que je sois toujours délivré par le juste et par l'innocent. Sache, mon fils, que tu seras mis dans mes liens, et réjouis-toi, car tu souffriras pour moi. Je t'aime et c'est pour cela que je ne te donnerai point ta récompense en ce monde. »

Et Jésus, sortant de la prison, s'approcha de la femme agenouillée.

— Femme, ne crains point, lui dit-il. Regarde et reconnais-moi. Je suis celui que Madeleine vit la première.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER D'ORDONNANCE

(Guerre turco-russe, 1877-1878)

par le

COLONEL W. M. WONLARLARSKI

Préface

CE fut le 12/24 avril 1877 que l'armée russe, placée sous les ordres du grand-duc Nicolas et composée de trois corps d'armée, d'une brigade de tirailleurs, d'une brigade de cosaques du Caucase et de cinq régiments de cosaques du Don, franchit la frontière de l'Empire dans le dessein d'occuper au plus vite Galatz et le pont de Barboche sur le Sereth. Il importait de devancer les Turcs sur ce point de jonction des principales routes qui traversent la Roumanie et d'assurer ainsi la concentration des troupes et des transports dirigés sur le Danube.

Le 13/25, ce résultat est obtenu. Quatre corps d'armée ont rejoint, sans trop de retard, les trois premiers; et l'armée d'opérations, dont les mouvements avaient été retardés par des pluies continuelles et par le mauvais état des routes ainsi que des chemins de fer, a presque achevé sa concentration en Roumanie vers la fin mai. Ses avant-gardes et sa cavalerie bordent le cours du Danube depuis Turnu jusqu'à Kilia.

Le 15/27 juin, à la suite du combat de Zimnitza, les Russes ont réussi à prendre pied sur la rive droite du Danube. Les Turcs se retirent devant eux, sur Roustchouk et sur Tirnova.

C'est à ce moment que le stabs-rotmistre Wonlarlarsky, du régiment des chevaliers-gardes, prend part aux opérations comme officier d'ordonnance du grand-duc Nicolas. Il assista à l'assaut de Nicopol et au siège mémorable de Plevna. Il

se trouvait très capable de remplir les fonctions qui lui étaient confiées. Il savait faire des levés, prendre le croquis d'un terrain. Et comme il songeait à noter sur son carnet les différentes phases de l'action, en ayant soin de marquer les heures, il était en état de rendre un compte exact des affaires auxquelles il avait assisté. Il faut ajouter, pour le peindre, qu'il avait l'amour de son métier et qu'il joignait aux sentiments les plus héroïques beaucoup de raison et un jugement sain. Il semble bien que sa foi chrétienne ait contribué à répandre du calme et de la joie sur son courage. Mais il n'est pas inutile de faire remarquer ici que toutes les croyances religieuses, toutes les doctrines philosophiques, et celles-là même qui interdisent toute espérance d'une autre existence, peuvent également se concilier avec le dévouement au devoir et le sacrifice volontaire de la vie. Et si la lecture de l'Evangile, qu'il écouta pieusement la veille d'une bataille, confortait cette âme déjà forte par elle-même, quelques heureuses superstitions, un certain fétichisme aimable contribuait aussi à la tenir en bon état et en belle humeur. Le stabs-rotmistre Wonlarlarsky avait une foi napoléonienne dans son étoile. De plus, il gardait sur sa poitrine une petite image qu'un soldat avait portée à Sébastopol et il comptait sur les vertus de cette amulette pour écarter les balles. Je rapporte ces faits insignifiants en eux-mêmes afin de montrer comment les suggestions de l'instinct s'associent, chez les hommes d'action, aux sentiments les mieux raisonnés et à la résolution la plus réfléchie. Et l'exemple ne saurait être mieux choisi: le stabs-rotmistre Wonlarlarsky accomplit ses fonctions d'officier d'ordonnance de manière à montrer qu'il était un esprit à la fois très réfléchi et très résolu. La maladie la plus accablante, la fièvre, le travaille cruellement pendant cette dure campagne, sans altérer la clarté de son intelligence, sans abattre l'énergie de son caractère.

Ce soldat est doué d'une autre qualité précieuse que je dois au moins indiquer ici d'un mot puisqu'elle a passé dans son livre: c'est la sincérité. Cet homme vrai a fait

un livre vrai. En écrivant le récit de sa campagne, il s'est attaché, moins sans doute par système que par instinct, à ne rien avancer sur la foi d'autrui et à ne parler que de ce qu'il avait vu. Il dit la vérité. Et ce dont il faut le louer grandement, il dit toute la vérité. Cette armée russe qu'il aime d'un pieux amour, il la montre telle qu'elle est: héroïque, patiente, mais non point infaillible ni toujours heureuse. S'il a été témoin d'une panique, il le dit, et il désigne clairement le général qui a causé ce malheur. Quand les siens sont battus, il dit: « Nous sommes battus. » Il ne craint pas de montrer, par exemple, dans toute sa tristesse, la journée du 18 juillet. Et il termine son récit sincère par ce souhait touchant: « Que Dieu vous épargne le spectacle d'une pareille horreur! » S'il découvre que des dissentiments élevés entre les généraux troublent l'unité du haut commandement, il ne le cache pas. Si les chevaux sont mal soignés, il le fait savoir.

Il sait que le plus fâcheux service qu'on puisse rendre à une armée, comme à tout corps constitué dans un Etat, c'est d'en cacher les fautes, dont les causes, laissées dans l'ombre, risquent de durer et de se multiplier. D'ailleurs, pour indiquer les erreurs, les faiblesses qu'il a surprises, cet officier n'a-t-il pas toutes les délicatesses de l'amour et du respect? Il aime, il plaint de tout son cœur, il admire, il vénère le soldat russe qu'il nomme avec Dragomiroff: « le saint bétail gris ». Il nous le montre indifférent au froid et à la faim, d'un courage si grand et si simple! On se rappelle en lisant son livre cette parole d'Ivan Tourgueneff: « Le soldat russe meurt simplement. C'est comme un rite qu'il accomplit. » Et quand l'officier d'ordonnance du grand-duc Nicolas nous montre les moujiks en capote grise broyés sans fléchir, le 18 juillet, le mot énergique du plus grand capitaine qui ait jamais existé nous revient à la mémoire: « Ce n'est pas tout de tuer le soldat russe à coup de fusil, il faut encore le faire tomber à coups de baïonnette[1]. »

[1] *Napoléon Ier.*

Wonlarlarsky, étant officier d'ordonnance, ne se trouvait pas en contact immédiat, en familiarité, dirai-je, avec le soldat. Mais rien ne dément, dans son livre, ce qu'on sait par ailleurs des liens presque religieux et presque familiers qui attachent l'officier, qui est un seigneur, à ses soldats, qui sont des paysans. Ceux-ci reconnaissent la supériorité quasi divine du chef qui, en retour, se fait doux, propice, paternel. C'est le dernier reste d'un état qui fut général en Europe. Il est croyable qu'il finira par disparaître aussi de la Russie. Mais il y subsiste encore, et j'en trouve un témoignage qui n'est guère ancien que d'une dizaine d'années: « Le soldat russe aime qu'on lui parle et il apprécie hautement les chefs qui savent lui parler. Les Russes ne comprennent pas qu'il puisse en être autrement. Ils répondent avec bonhomie aux gens qui s'étonnent de cette coutume, que le cheval lui-même aime qu'on lui parle [1]. »

J'ai entendu conter qu'après la reddition de Plevna, des soldats russes, voyant défiler des soldats turcs amaigris et blessés, demandèrent à leurs officiers s'il n'y aurait pas aussi des Saint-Georges pour ces braves gens. Cette pensée naïve n'est certes pas sans beauté. Wonlarlarsky, qui est un bon Russe et un brave homme, nous découvre, avec moins de naïveté, d'aussi nobles sentiments. Il reconnaît généreusement le mérite de l'ennemi qui s'est bien battu. Lui aussi, peu s'en faut, il demande des Saint-Georges pour les Turcs. « De tels soldats, dit-il, commandés par de vrais officiers, seraient capables de faire des prodiges. » Ailleurs, il les montre méprisant la mort et marchant à découvert sous la mitraille aux cris d'*Allah! Allah!*

Il faut savoir gré au commandant Weil d'avoir traduit en français avec une élégante clarté ce livre qui intéressera non seulement ceux qui étudient spécialement les choses militaires, mais quiconque aime l'histoire vraie, les relations fidèles des actions humaines.

Les philosophes et les moralistes aussi devront le lire:

1 *Les grandes manœuvres de l'armée russe.* Boussod, in-f°, 1886, p. 10.

ils y verront comment un esprit très honnête, très simple, très sincère, très courageux, s'élève naturellement aux plus hautes pensées. Il y a dans ce livre une page dont la beauté morale n'échappera à personne et que je veux citer ici:

« Le combat, la lutte présente un charme, un intérêt, un attrait particuliers. La surexcitation nerveuse, qui en est la conséquence, vous fait tout oublier; mais, après la bataille, les horreurs que l'on découvre à chaque pas vous obligent malgré vous à un retour sur vous-même et vous inspirent des réflexions philosophiques pleines de tristesse et d'amertume. Pourquoi a-t-on sacrifié tant de vies humaines? Comment se fait-il que, malgré tous les progrès de la civilisation, on n'ait pas encore réussi, au nom de l'humanité, à mettre définitivement un terme aux horreurs de la guerre! »

De telles pensées ont cela d'admirable et de précieux, qu'elles montrent comment, dans une grande âme, l'amour héroïque de la guerre se rencontre, à une certaine hauteur, avec la charité du genre humain.

1899

HISTOIRE
DU CHIEN DE BRISQUET

par

CHARLES NODIER

A Mademoiselle Jeanne Pelletan

Mademoiselle,

Ce conte du Chien de Brisquet n'est pas aussi vieux que les contes de Ma Mère l'Oie. Mais il ne vous paraîtra pas nouveau, si je vous dis qu'il fut écrit il y a soixante-dix ans et plus. Le temps où Brisquet et la Bichonne vivaient dans la forêt de Lions, en Normandie, est bien plus ancien encore. Il n'y a plus de loups dans la forêt de Lions, ou, s'il en reste quelques-uns, ils ne font guère parler d'eux. Leur nombre a beaucoup diminué en France, où on leur a fait une guerre terrible; et ils y auraient été complètement détruits, comme ils l'ont été en Angleterre, s'il n'en arrivait pas sans cesse de nouvelles colonies. Je pense que la pierre sur laquelle le maître d'école écrivit le nom de la Bichonne a disparu sous l'herbe et la mousse. Mais la Bichonne sera vivante pour vous tout le temps que vous lirez son histoire; elle revivra pour vous chaque fois que vous penserez à elle. En lisant des histoires, nous vivons dans les temps passés. Et cela allonge beaucoup notre vie. Nous sommes contemporains de tous les hommes d'autrefois dont nous connaissons les actions. C'est un grand avantage.

Je suis sûr que le conte de la Bichonne vous plaira; il est court et pourtant il contient beaucoup de choses. Vous y verrez un père, une mère, deux petits enfants, un chien, des loups, la neige, la forêt profonde. Vous admirerez le courage de la Bichonne qui défend contre les loups les deux enfants de son maître, et vous la plaindrez de mourir en les

sauvant. Vous la plaindrez et vous l'admirerez plus encore, car sa mort est belle et, puisque enfin elle était mortelle comme nous, il faut moins la plaindre que l'envier.

Le danger qu'elle affronta, elle le connaissait. Les chiens ont du loup une terreur héréditaire. Ils tremblent et fuient à son odeur. Ils ne l'attaquent jamais, à moins d'être de forte race et bien dressés, ce qui n'est pas le cas du chien de Brisquet, dont la taille était médiocre et qui, si le proverbe a dit vrai, n'allait pas au bois.

La Bichonne n'est pas le seul chien qui ait donné aux hommes l'exemple de bien faire. Il y a des animaux vertueux. Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement une bête d'un aussi grand cœur qu'était la Bichonne. Du moins, ai-je deux amis chiens qui m'ont inspiré l'un et l'autre une sincère estime: c'est Riquet, terrier d'un brun foncé, et Sheep, qui est café au lait. Ils n'ont point tous deux le même caractère. Riquet, qui comme la Bichonne est peut-être bien une chienne, a de la prudence, de la modération, une ferme raison et aussi un amour-propre qu'on ne saurait reprocher à cette excellente bête, car elle le met à bien faire. Sheep a moins de réflexion; mais il ne craint rien. Il est généreux, brave, intrépide. Il affronte chaque jour les plus terribles aventures. Mais Sheep et Riquet sont des citadins. Ils ont perdu le sens profond de la nature. La Bichonne vivait dans la forêt, avec des hommes presque aussi simples qu'elle. Elle comprenait la vie et savait son devoir. Elle mourut en l'accomplissant.

Riquet, qui est couché dans le fond de mon grand fauteuil pendant que je vous écris, Mademoiselle, n'a pas une idée aussi nette de ses devoirs dans ma maison. Il sait qu'il doit faire bonne garde; mais il ne sait pas bien exactement ce qu'il doit garder. Il n'a pu accomplir le tour de mon logis, qui est contigu à d'autres logis, à la façon des habitations citadines, pressées les unes contre les autres. Il connaît mal le domaine confié à sa fidélité. Il est trop honnête chien pour ne pas aboyer au danger; mais, faute de discerner l'ennemi, il donne toute sa voix d'un seul coup à l'heure où l'ombre,



commençant à couvrir la terre, favorise les entreprises perfides et les lâches attentats. Tout le reste du jour il garde une tranquillité monastique et ne me témoigne son amitié que par les longs regards de ses beaux yeux humains. La Bichonne, vivant à l'orée du bois, était mieux exercée à combattre.

Pour vous rendre plus sensible l'histoire de cette bête magnanime, un artiste vigoureux et sincère, M. Steinlen, a fait des dessins sur le texte du vieil auteur. Ces dessins vous feront voir le bûcheron, sa femme et ses enfants et ils vous feront connaître la forêt de Lions. Blanche de neige et noire d'hiver, remplie de loups, pleine d'horreur, cette forêt aura pour vous le charme puissant que la terre exerce sur ses enfants. C'est une forêt de notre pays de France. Vous l'aimerez dépouillée et sombre, la forêt natale, à qui le printemps rendra son feuillage sonore et l'herbe et les fleurs de ses clairières.

Je sais que vous avez beaucoup de goût pour les livres à images. Moi aussi. Et c'est une sympathie qui nous réunit tous les deux. Les livres à images me semblent une chose tout à fait agréable. L'esprit et les yeux s'y contentent à la fois, et c'est double plaisir, à condition que le texte et les figures s'accordent bien ensemble, ce qui n'arrive pas toujours, ce qui même n'arrive pas souvent. Je crois bien que cela est arrivé cette fois.

Mademoiselle, c'est en pensant à vous que votre père, si savant dans son art, a construit ce beau livre d'enfant. Il a mis son étude et ses soins à le conformer à l'idée qu'il s'est faite, par usage et réflexion, de la bonne typographie. Et, l'œuvre accompli, il veut que j'aie le plaisir de vous le présenter.

Recevez-le donc des mains d'un vieil ami; et puisse l'histoire du Chien de Brisquet intéresser votre pensée naissante et vos yeux tout frais qui commencent à s'ouvrir sur l'antique univers!

Croissez, Mademoiselle, en grâce et en sagesse; c'est le vœu de votre vieil ami.

1900

RODIN
ET LA « PORTE DE L'ENFER »

La sculpture française n'a pas cessé d'être belle depuis les XIIe et XIIIe siècles, alors qu'elle était la servante au grand cœur de l'architecture, jusqu'à nos jours où l'art de bâtir est trop incertain pour lui assurer sa juste place. Il y eut ailleurs de grands sculpteurs, assurément. Je n'oublie pas les Italiens, ce Niccola Pisano qui fit sortir du tombeau la beauté romaine, ni Giacopo della Quercia, plein d'audace naïve, ni le savant Ghiberti, ni Verrochio, ni Donatello, ni Michel-Ange, grand comme le monde. Je n'oublie pas les bons maîtres allemands, Pierre Vischer et ce Syrlin le Vieux dont je vois encore les prophètes et les sibylles taillés dans le bois. sur les stalles de la cathédrale d'Ulm. J'ai présente aux yeux une tête qui se trouve à la gauche de l'autel — une tête de femme au mince profil, si pure sous sa coiffe unie de paysanne! Le jour qui tombe des hautes baies, comme du plomb fondu, éclaire ses paupières baissées et la douce courbe de sa tempe, tandis que la joue un peu creuse et le cou grêle restent dans l'ombre. Œuvre charmante dans sa modestie et sa suave austérité. Certes, toute l'Europe polie eut de grands sculpteurs. Mais, pour la suite et la continuité, la France est incomparable. (Je parle des temps modernes, et non de la Grèce.) La France fut, à tout âge, excellente en sculpture. Cela paraît dans ce qui nous reste des temps anciens, et cela paraîtrait davantage si la destruction n'y avait pas été acharnée et plus continue qu'ailleurs. Les guerres de religion, peut-être, n'y firent pas plus de ruines qu'en Flandre et en Allemagne. Mais les monuments

du passé y eurent à souffrir, bien plus que dans le reste de l'Europe, des progrès de l'industrie et de la prospérité de nos villes, qui s'accrurent dans les temps modernes durant la langueur et le sommeil de tant de vieilles cités allemandes, flamandes, italiennes, couchées en paix dans leur antique parure. L'indifférence de notre petite bourgeoisie à la beauté de l'art et, plus encore, la mobilité du goût chez les grands et les riches causèrent la ruine de beaucoup de chefs-d'œuvre. Enfin, l'ardeur de détruire, commune à tous les peuples, est particulièrement vive chez les Français. Vivre, c'est agir, et, comme la destruction est la forme la plus facile de l'action, les foules éprouvent un plaisir naturel à mutiler, rompre, casser, briser tout sur leur passage. Cette joie fut particulièrement chère au plus agile des peuples. Pourtant, que de monuments admirables nous restent encore de la sculpture décorative, expressive, narrative en vigueur dans les grandes époques chrétiennes! Et quel ample trésor aussi que ces figurines d'ivoire et d'orfèvrerie, ces sainte Catherine, ces sainte Marguerite et ces sainte Barbe, de nos vieux imagiers, ces vierges, au sourire mystérieux, du xve siècle!

Et ce bel art français ne s'attarda point aux formes surannées et ne s'appliqua pas trop à imiter les maîtres étrangers. Jean Goujon ne s'italianisa guère, charmant génie dont l'influence aimable s'exerça en Normandie jusque sur les travaux de bois des humbles huchiers. Et que de talent dans cette Ecole lorraine, qui eut beaucoup de délicatesse avec beaucoup d'énergie, à en juger surtout par l'étonnante figure du mort sculptée par Ligier Richier et qu'on voit dans l'église Saint-Pierre, à Bar-le-Duc, ce cadavre en pourriture n'ayant plus sur les os que des lambeaux de chair décomposée, debout, élégant, et fier encore, et noble, qui, de sa poitrine ouverte ayant tiré son cœur, l'élève tout chaud d'amour vers le ciel! Et, toujours, ce bel art renaît en de nouvelles formes. Au xviie siècle, ce sont les Anguier, puis c'est Pierre Puget, qui n'a pu se gâter à Gênes et qui échappe à l'emphase italienne par une vulgarité sublime. C'est,





ensuite, Coustou, Pigalle, Houdon. Au siècle suivant, enfin, paraissent ces hommes prodigieux: Rude, le géomètre, qui, par calcul et mesure, trouva la vérité et la grandeur; Barye, Carpeaux qui fit sourire par toutes les fossettes de leurs corps ses danseuses et sa Flore; Rodin...

Je ne crois pas qu'il y ait d'œuvre plus forte, plus touchante que la sienne.

Figures, bustes, groupes, tous les êtres créés par lui vivent et palpitent. De ses mains, un monde est sorti, agité d'un éternel frémissement. Ce maître a, jusqu'à l'excès, le sens du mouvement, et jamais l'art, avant lui, n'avait à ce point agité, fomenté l'inerte matière. Son intelligence extraordinaire du mouvement va des torsions violentes de tout le corps à ces imperceptibles frissons du visage qui révèlent l'état intérieur et la pensée. C'est pourquoi ses portraits, ou rudes ou suaves, nous révèlent des vérités secrètes, profondes, précieuses, qui nous étaient cachées, tandis que ses groupes expriment tant de violence et de volupté. Son art n'admet point le repos. Toutes ses grandes figures, l'Homme des premiers âges, le saint Jean-Baptiste, les Bourgeois de Calais, le Balzac, sont en marche. Seul, son admirable Claude Lorrain, venu au-devant du soleil, s'arrête à la rencontre de l'astre levé; arrêt si soudain et si énergique que tout le corps du peintre en est échauffé. Le sculpteur du mouvement pouvait seul exprimer cette ardente immobilité.

C'est par là qu'Auguste Rodin est si expressif, c'est par là que sa *Porte de l'Enfer* est si touchante. Dans l'état où elle est, moulée en plâtre, ses vantaux dépouillés des figures en haut-relief qui devaient s'y appliquer, c'est une œuvre d'un sens profond et d'une expression puissante. Je n'en sais point de plus pathétique. Du poème de Dante en sortit l'idée première, et, si l'on cherche, on trouvera dans ce monde de volupté et de douleur Francesca, Ugolino, Virgile. Mais l'Enfer de Rodin ne ressemble pas plus à l'Enfer de Dante que la pensée de notre temps ne ressemble à celle du XIII[e] siècle. Ces formes souples qui descendent le long des montants, ces couples mollement enlacés, ces groupes qui se tordent

désespérément, c'est bien encore le souffle invincible qui les emporte, la *bufera infernal*. Comme Francesca au Florentin, ces âmes nous content, quand le vent se tait, « les doux pensers et les désirs qui les menèrent au douloureux passage ». Mais comparez cet Enfer moderne à l'Enfer peint sur les murs du Campo-Santo de Pise ou dans une chapelle de Santa Maria Novella à Florence par les peintres toscans qui s'inspiraient de la *Divine Comédie*. Rappelez-vous les damnés placés à la gauche de Dieu sur le beau portail de Bourges. Dans ces représentations de l'Enfer théologique, les pécheurs sont tourmentés par des diables cornus qui, volontiers, ont deux visages dont l'un n'est pas sur les épaules. Vous ne retrouverez pas ces monstres dans l'Enfer de Rodin. Il n'y a plus là de démons, ou, du moins, les démons s'y cachent au-dedans des damnés. Les mauvais anges par qui souffrent ces hommes et ces femmes, ce sont leurs passions, leurs amours et leurs haines, c'est leur chair et leur pensée. Ces couples « qui passent si légers au vent », ils le crient :

— Nos tourmenteurs éternels sont en nous. Nous portons en nous le feu qui nous brûle. L'Enfer, c'est la terre, c'est l'existence humaine, c'est la fuite du temps, c'est cette vie durant laquelle on meurt sans cesse. L'Enfer des amants, c'est l'effort désespéré de mettre l'infini dans une heure, d'arrêter la vie sur un de ces baisers qui en annoncent au contraire la fin ; l'Enfer des voluptueux, c'est la déchéance de leur chair au milieu de la joie éternelle et du triomphe de la race.

Et, sans chercher de trop près ce qu'a voulu dire cet ouvrier sublime, il est impossible de ne pas lire ces tristesses et ces douleurs dans l'œuvre d'un maître qui sut exprimer, avec une puissance incomparable, la fatigue touchante de la chair que le mouvement travaille sans relâche et que la vie dévore incessamment.

Et je découvre avec sympathie que l'Enfer de Rodin n'est plus l'Enfer des vengeances et que c'est un Enfer de tendresse et de pitié.

1900

MONSIEUR PATRU

M. PATRU est l'ornement du barreau de Paris. C'est un petit vieillard rose et rond. Ses joues reluisent. Sa probité reluit. Sa probité brille comme une épingle de cravate. Elle est professionnelle, elle est sociale, elle est magistrale et distinctive. M. Patru est un homme d'ordre, un homme de son ordre, un homme de tout ordre et de nul désordre. En politique il est libéral. En trois mots comme en cent, son programme est ordre, progrès, liberté. Il dispose ces mots de diverses manières dont la plus habituelle est : « Le progrès dans l'ordre par la liberté. » Il est président du comité progressiste libéral, rédige des manifestes et prononce des discours dans des réunions privées.

Aux heures agitées, dans les moments de crise, M. Patru cache virilement sa douleur et garde un silence patriotique. On ne le vit ni ne l'entendit le jour qu'un cheval militaire suivit M. Déroulède qu'il prenait pour Bonaparte. Son éloquence tempérée ne se déploie que par les temps calmes. Comme en ce moment le pays est tranquille, M. Patru a parlé hier dans l'hôtel des Céréales devant la jeunesse progressiste.

C'est un des orateurs les plus estimés du vieux barreau. Il excelle dans la diction. D'autres l'emportent sur lui par l'abondance des paroles et le mouvement des idées. Il en est dont l'esprit est plus vif, l'action oratoire plus puissante. M. Patru n'a pas d'égal dans l'art de dire. L'art n'est pas la nature ; et, s'il l'imite, il ne saurait se confondre avec elle, se perdre en elle. Il en demeure toujours séparé. Avec

un art accompli M. Patru s'est fait une diction où rien ne subsiste plus de l'articulation naturelle à l'homme. Sa voix, faible mais distincte, semble sortir tour à tour d'une flûte, d'une serinette, d'un harmonica, d'une serrure, d'une sonnette, d'un grelot, d'une girouette, d'un robinet de bain, d'une harpe éolienne, d'une bouteille qu'on rince, d'un trousseau de clés qu'on agite. On ne penserait jamais qu'elle sortît d'une poitrine humaine. C'est le murmure d'un ruisseau, c'est un craquement de feuilles mortes, c'est le choc de la grêle contre les vitres, le bourdonnement d'une ruche, le gazouillement d'un nid au printemps, la plainte du vent d'automne dans les cheminées; ce sont mille bruits légers, agaçants ou flatteurs, qui, tantôt aigus et grêles, tantôt enflés et sourds, imitent merveilleusement la parole articulée, sans toutefois y ressembler d'une façon grossière. De là cette exquise impression d'art qu'on ressent en écoutant maître Patru. Et ce n'est pas tout. La source de cette voix artificielle semble artificielle elle-même, si bien qu'en regardant M. Patru quand il parle, on croit voir parler un automate. On croit voir parler un automate taillé dans le bois avec adresse, non point mollement, mais à grands coups, par un artiste qui savait que, si l'on ne s'apercevait pas tout de suite que ce fût un automate, l'intérêt de la figure était entièrement perdu et qui, pour qu'on ne pût s'y tromper, prit soin de la peindre de couleurs vives et luisantes. De là encore cette impression d'harmonie qu'on ressent lorsqu'on voit et qu'on entend maître Patru.

Et qu'on y songe! ce n'est pas en vain que ses cordes vocales, heureusement transformées, rendent les sons de toutes sortes de petites choses innocentes: ce n'est pas en vain qu'il a l'air d'une figure sculptée dans une bonne bille de bois. Il échappe de la sorte à toutes les incongruités de la nature vivante et il se montre tout social et tout congru. Il y a un antagonisme formel entre la nature et la société. La nature est incongrue, la société est congrue. Moins on est naturel, plus on est social. M. Patru est tout social.

Son langage s'accorde avec sa figure et sa diction. C'est

celui du Palais et des Chambres. Mais châtié. Or, le langage des Chambres et du Palais, quand il est châtié, surprend agréablement. Et c'est peu de dire que le langage de M. Patru est châtié. Il est puni, il est en pénitence. Sur ses lèvres, les mots défilent comme des écoliers fessés. On dirait les petits garçons des bons frères et les petites filles des bonnes sœurs menés à la messe dominicale. Cela vous a un air dévot, un parfum du bon temps où l'éducation s'appelait le châtiment, en vieux français le *castoiement*. Non point que M. Patru ait les idées de l'ancien régime. Il est bourgeois et bourgeois libéral. Il n'est pas non plus un homme sévère; il n'affecte point l'austérité. Il est indulgent. Il ne se plaît point dans la tristesse et parfois même il se montre jovial. Il a élevé ses enfants avec douceur. S'il punit son style, c'est seulement parce qu'on lui a jadis, au collège, enseigné qu'un style n'est bon que s'il est châtié, impitoyablement châtié. Depuis lors, il châtie ses phrases, sans haine et sans colère, il les châtie sans effort. Que dis-je? Ses phrases se châtient d'elles-mêmes, se purifient d'elles-mêmes, deviennent d'elles-mêmes les vierges et les chérubins de l'éloquence politique et judiciaire.

De même que son langage s'accorde avec sa figure et sa diction, ses idées s'accordent avec son langage, elles sont absolument sociales. La pensée de M. Patru échappe à la nature, elle fuit pudiquement les baisers de l'ardente Physis. Elle n'est point physique, elle est morale; elle n'est point matérielle, elle est idéale; elle ne conçoit les travaux de la vie, les troubles de la chair, les ardeurs du sang, que sous la forme auguste du dossier; elle ne connaît les douleurs ou les joies des hommes que lorsqu'elles sont régularisées par les rapports des administrations compétentes, épurées par la statistique, régies par les dispositions législatives y afférant. M. Patru se meut dans les régions sereines de la loi et se plaît dans la contemplation d'un monde magnifiquement recouvert de papier timbré.

Il a parlé hier, dans l'hôtel des Céréales, devant la jeunesse progressiste. Telle est l'unité de sa doctrine que tous ses

discours semblent n'en faire qu'un. Celui d'hier ne différait point des autres, et les assistants l'entendirent avec un nouveau plaisir. C'était le même que le précédent, et il était plus beau. Il traitait un grave sujet: le choix des candidats aux élections sénatoriales. Ces élections se préparent dans un calme profond. L'éloquence de M. Patru nageait sur ce calme comme un cygne à la surface d'un lac tranquille. Sur les ondes dormantes du suffrage restreint, elle traçait à peine un léger sillage. M. Patru désigna d'abord des candidats pour lesquels il ne fallait pas voter. C'étaient les candidats des partis extrêmes, les candidats qui vont et qui nous conduiraient aux extrémités, à toute extrémité, les candidats d'extrême droite et les candidats d'extrême gauche. Il définit en premier lieu ceux de droite, les nationalistes qui, si l'on n'y prenait garde, entraîneraient la République dans les voies tragiques de la dictature. M. Patru, républicain libéral et progressiste, répudie le plébiscite, l'appel au peuple, le césarisme, et demeure résolument parlementaire. Il se sépare des nationalistes et n'hésite pas à combattre un parti qui porte un si beau nom. Se tournant à droite, de l'air d'un homme couché dans son lit et qui veut dormir, il souffla le nationalisme comme une bougie. Après quoi, il définit les mauvais candidats de gauche, les socialistes. Il leur reprocha avec une indignation douloureuse de « ruiner le pays, en le frappant de stérilité ». Ce furent ses propres expressions. Il traita le collectivisme d'utopie funeste, et, se tournant à gauche, il le souffla comme une bougie. Le collectivisme jeta un moment encore une lueur rouge et fumeuse, puis s'éteignit.

C'est ainsi qu'un système économique, élaboré sur l'observation d'un nombre inconcevable de faits, durant un siècle, par les plus robustes intelligences de l'Europe et du monde, fut anéanti d'un coup. Le public des Céréales éclata en applaudissements. La symétrie est une des lois de l'art. Aussi voit-on que M. Patru anéantit symétriquement l'adversaire de droite et celui de gauche. Ce n'est pas à dire que ce maître de l'éloquence procéda avec une froide et triste

uniformité. Les observateurs les moins subtils de l'assemblée s'aperçurent bien que M. Patru ne soufflait pas à gauche comme il soufflait à droite. En effet, il souffla le collectivisme non point de cette douce haleine dont il avait éteint le nationalisme, mais d'un vent boréen, sorti furieux des outres de ses joues. M. Patru souffla le collectivisme comme Orgon tua sa puce, avec colère. La raison en est qu'en dépit de la symétrie, il haïssait les socialistes et ne haïssait point les nationalistes.

Il les avait longtemps aimés; il avait souri à leur jeunes fureurs et à leurs premiers mensonges. Il avait flatté les caprices de ces espiègles qui voulaient jeter Zola dans la Seine, par-dessus le Pont-Neuf, déposaient un sabre d'honneur sur la tombe d'un colonel faussaire, tiraient par la bride les chevaux des généraux incertains et défonçaient à coup de canne le chapeau de monsieur le président Loubet. M. Patru regardait avec une indulgence à peine inquiète ces jeux patriotiques. Les nationalistes étaient puissants alors. Ils menaçaient d'entrer de toutes parts dans les conseils municipaux et dans les deux Chambres. M. Patru, qui est bienveillant, leur pardonnait leur sottise, leur méchanceté, leur tumultueuse ignorance, leur fourberie et leur démagogie.

Mais l'indulgence a des bornes. Quand ils perdirent leur popularité et se firent battre aux élections, M. Patru ne leur pardonna pas leur défaite et, les voyant écrasés, il se sépara d'eux avec un mâle courage. Il les quitta sans haine. Après avoir admiré leur force, il ne leur reprochait que leur faiblesse.

Les socialistes lui inspiraient un tout autre sentiment. Il leur gardait une haine héréditaire, enracinée dans son cœur. Fils d'un bourgeois de Juillet, petit-fils d'un acquéreur de biens nationaux, il était propriétaire avant que de naître, et détestait déjà les socialistes dans la cuisse de son grand-père. Il leur reprochait tout, le déficit du budget, les transformations économiques, les crises industrielles, l'inquiétude publique, la ruine du pays entier, les attentats contre la liberté.

« Les attentats contre la liberté, messieurs! » Sur ce point il ramassa toute son éloquence. Il est libéral, il est progressiste libéral. Il veut le progrès dans la liberté. Chacun sait, dans la salle des Céréales, que le remède à tous les maux de la société est la liberté, et M. Patru le prouva surabondamment. Il démontra que tout est bien quand chacun jouit de sa liberté. Si l'actionnaire est libre de toucher ses dividendes et la piqueuse de bottines de piquer ses bottines toute la journée, ils jouissent tous deux également de la liberté qui est le premier des biens et sont tous deux aussi heureux qu'on peut l'être. La liberté pour tous! Il faut que le maître ait la liberté de commander, le serviteur d'obéir, l'ouvrier de travailler, le prêtre d'enseigner, le soldat de servir. Voilà, messieurs, la démocratie véritable! Le progrès, dans l'ordre, par la liberté! Le gouvernement des sectaires attente à la liberté des bonnes sœurs. Le progrès est interrompu et l'ordre subverti. Les moines doivent être libres. Les évêques doivent être libres. On dit qu'ils sont les ennemis de la liberté. Quelle erreur! ou plutôt quelle calomnie! N'entendez-vous pas qu'ils défendent à grands cris leur liberté menacée? La liberté de chacun étant la liberté de tous, quand ils défendent la leur, ils défendent la nôtre. Qui oserait soutenir après cela que les moines ne sont pas libéraux? Ils le sont. Nous le sommes. Nous réclamons la liberté pour tous. Nous voulons que l'ouvrier soit libre. C'est pourquoi nous n'admettons point qu'il se syndique. S'il est syndiqué, il dépend du syndicat et n'est plus libre. Pour demeurer libre, il traitera d'homme à homme avec son patron, en vertu des droits de l'homme et conformément aux principes de 89. L'émancipation du prolétaire, la voilà! L'ouvrier libre en face du patron libre Etant les vrais libéraux, nous sommes les vrais démocrates. La liberté du pauvre nous est aussi chère que la liberté du riche. Vous dirai-je toute ma pensée, messieurs? Elle nous est plus chère et plus précieuse. La liberté du pauvre est la clé des difficultés sociales, la solution des problèmes économiques, l'unique remède au paupérisme. Raisonnons: la liberté est le droit de faire ce qu'on veut. Or, quand le

pauvre est libre, il fait nécessairement ce qu'il veut, et, s'il crève de faim, c'est qu'il l'aura voulu. Ainsi la liberté, comme le soleil, répand jusque sur les plus noires misères un rayon consolateur.

Les argumentations fortes conduisent aux conclusions brèves.

M. Patru conclut en peu de mots. Il conclut que les honnêtes gens devaient tous voter pour le candidat du milieu, pour le candidat Gaster, libéral progressiste, qui, comme on sait, n'a jamais trahi la liberté depuis trente ans qu'il siège dans les assemblées.

1902

« L'IMAGE »

Elle est heureuse et belle la pensée de ces graveurs associés pour faire renaître et refleurir une branche de l'art qui, en ce temps a été cruellement atteinte.

Les procédés de reproduction, maintenant très perfectionnés, d'un usage de plus en plus facile et répandu, dépossèdent la gravure sur bois de tous les domaines où jadis elle trouvait à vivre. Et elle est ainsi chassée et refoulée au moment où elle dispose de moyens techniques plus variés que jamais, plus puissants et plus savants. Sans doute les procédés dérivés de la photographie rendent les plus grands services chaque fois qu'il s'agit de reproduire et de multiplier une image avec une exactitude documentaire, et il n'est pas douteux que l'usage de ces représentations mécaniques ne nous ait fourni des moyens nouveaux d'observer les choses et donné même une vue impersonnelle et philosophique de la nature. C'est là l'effet admirable d'une application industrielle de la science.

Mais le procédé n'est pas l'art, et le procédé ne peut en aucune manière remplacer l'art. Il n'y a d'art que là où la main humaine a passé. Or de tous les ouvrages accomplis par la main humaine, il en est peu qui charment plus un œil sensible à la beauté, que la gravure de taille d'épargne, qui, à la fois souple et volontaire, se joue sur le bois, à travers d'infinies difficultés, avec d'infinies ressources. Tour à tour violente ou délicate, elle traduit son modèle par des moyens qui nous intéressent et nous touchent, parce qu'ils dépendent tous de l'intelligence, du sentiment et de l'adresse du graveur.

Alors même qu'elle veut être une copie, une gravure est une œuvre originale et par elle-même sympathique et précieuse, en ce que l'artiste s'est ingénié à traduire et qu'il y a mis son esprit et sa main. C'est ce qui donne à de telles copies un prix que la meilleure application du meilleur procédé ne saurait atteindre.

Aussi devons-nous louer hautement la Société syndicale des graveurs sur bois qui, pour faire refleurir un art en souffrance reprend, avec un grand concours de talents et de fortes volontés, cette publication périodique de *l'Image*, dont le premier volume, qui date de 1896, est très estimé des connaisseurs.

Quelle direction d'art la Société syndicale des graveurs sur bois imprimera-t-elle à *l'Image*? je le ferai suffisamment entendre en disant que le Comité de Direction se compose de Paul Adam, Gustave Geffroy, Albert Besnard et Daniel Vierge.

INDEX RAISONNÉ DE LA MYTHOLOGIE D'HORACE

par

MICHEL PSICHARI

Que le fils de Jean Psichari, le petit-fils de Renan, ait composé, sur son banc de la classe de Philosophie, un *index* de la mythologie d'Horace, cela nous ramène aux beaux jours de la Renaissance et fait songer à ces nobles familles d'humanistes dans lesquelles l'amour de la science était héréditaire. Et c'est là, sans doute, un sujet de contentement pour tous ceux qui cultivent les sévères élégances de l'esprit.

Je me trouve en état d'apprécier, à certains égards, le travail de mon jeune ami Michel Psichari, non que je sois juge à aucun degré, en matière d'érudition; mais parce que ce travail, que j'ai pu consulter sur épreuves, m'a été fort utile. J'étais précisément curieux de savoir ce que les contemporains d'Auguste, de Tibère et de Claude pensaient des dieux. Je faisais un conte — que peut faire un conteur sinon des contes? — et je voulais y introduire de grandes vérités; je voulais y mettre des dieux, des dieux orientaux et des dieux latins. Ceux du Panthéon romain m'embarrassaient beaucoup. Il n'est pas facile de savoir ce que Cicéron et Sénèque pensaient des dieux immortels. Il est moins facile encore de savoir ce qu'un batelier du Tibre ou une marchande de poisson croyait de Jupiter. Il me fallait consulter les poètes. Les poètes nous renseignent d'ordinaire assez bien sur les idées religieuses de leur temps. Ils n'ont pas de philosophie. Ils ne raisonnent pas; ils expriment naturellement le sentiment populaire.

L'index de Michel Psichari m'aida fort à propos à me reconnaître dans le Panthéon d'Horace, et l'article *Jupiter*

m'instruisit rapidement de tout ce que je voulais savoir. Cet article est très bien fait, et, autant qu'il m'a paru, très complet. On y peut suivre l'acheminement du vieux culte de Diovis vers le monothéisme des stoïciens de l'Empire, des Juifs et des Chrétiens. Le petit-fils de Renan y fait cette remarque qu'au déclin des religions, les noms des dieux restent, mais ne représentent plus rien et deviennent des noms communs. Cérès désigne le pain, Bacchus, le vin. Un des interlocuteurs d'un dialogue de Cicéron dit à peu près la même chose, et il ajoute que toutefois personne n'est assez fou pour croire qu'il boit ou mange un dieu.

Une table bien faite est un trésor. Je me suis servi de l'*Index raisonné de la mythologie d'Horace*. C'est ce qui m'a donné le droit d'en écrire la préface. Je remercie Michel Psichari de m'avoir donné cette occasion d'exprimer publiquement la profonde amitié que j'ai pour lui et pour les siens.

Janvier 1904

LA TERRE

SOUS L'INVOCATION D'HÉSIODE, LE POÈTE DES « TRAVAUX ET DES JOURS »

Langoiran (Gironde)

TOUT, dans ce pays, m'est habituel et familier. Je le sais par cœur. J'en jouis, en de longues promenades, sans rien regarder, me confiant aux sentiers connus et suivant avec paresse les jeux des nuages et de mes rêves. C'est un pays de vignes. J'aime son âpreté robuste, son air de santé et de gravité, les monotones ondulations de ses coteaux et les grands changements qu'à toute heure y font la lumière et l'ombre.

J'ai vu le soleil s'élever sur les deux mers de Corinthe et le phosphore du crépuscule luire sur les lacs ardents de la basse Egypte. J'ai senti la beauté du monde jusqu'à la tristesse et jusqu'à la terreur. Mais où la terre se fait le mieux aimer, peut-être, c'est dans les contrées où elle n'est pas belle. Dans les pays de culture, sa douceur, son aménité, sa bonté, si intelligibles qu'un enfant les comprend, lui viennent de ce qu'elle est recouverte de l'ouvrage des hommes. Elle en prend une figure humaine.

Toute la terre de France a la figure que longuement, patiemment lui ont donnée les paysans et qu'elle garde, propice et bienveillante. Nos côtes, nos vallons, adoucis par un long usage, nous sont maintenant accueillants et faciles. Ils ont un air laborieux. Leur vêtement de luzerne ou de blé, rapiécé comme la blouse du pauvre Jacques, donne l'idée du travail rude et fécond. Nos forêts elles-mêmes, traversées de routes magnifiques et de nobles carrefours, attestent le pacte des générations humaines avec la nature et l'empire de l'esprit géomètre sur les antiques expansions du monde végétal, premier maître du monde.

Nos coteaux de vignes, secs et pierreux, que la plante docile recouvre de lignes régulières, n'égalent point en charme ces douces plaines de l'Ombrie où les pampres se suspendent librement aux ormeaux taillés en corbeille. Mais ils ont la familiarité des choses domestiques. Et c'est pour cela sans doute que je goûte un si tranquille plaisir à les voir et qu'il m'est doux de les traverser par ce joli chemin bordé de pommiers alternant avec des rosiers rustiques.

Le soir surtout, quand l'ombre verse sur les choses la grâce avec le mystère, à l'heure du silence et des senteurs sauvages, il me vient au cœur un amour filial de la terre. Et cette terre, façonnée par l'homme, je la retrouve encore éparse, diffuse, dans ma chambre où brille un feu de sarment. Entre ces quatre murs, dans ce petit espace, c'est toute la nature encore. Ces chenêts sont un peu de fer arraché du sein de l'astre paternel; cette table est tirée du cœur d'un chêne. La pierre de l'âtre est pleine d'invisibles coquillages. La flamme qui m'éclaire est nourrie par la cire des abeilles. Ces rideaux sont faits de la laine des moutons et ces draps des fibres du chanvre aux fleurs d'argent. Dans cet humble espace, ce n'est plus seulement mon petit cercle de vignobles que je découvre, c'est la terre entière qui m'apparaît dans son étendue et ses profondeurs, avec ses mers et ses continents, ses antiquités formidables et ses règnes immémoriaux. Et dans cette pauvre chambre de campagne je la vois toute, je la contemple, je l'adore, la divinité des hommes, la Terre, fille auguste du Soleil.

L'ESCALADE

11 décembre 1602

Le duc Charles-Emmanuel avait perdu la Bresse, le Bugey, le pays de Gex, tous ses pays de langue française, hors la Savoie. Resserré dans ses montagnes, il ne songeait plus à s'étendre sur la Provence et le Dauphiné, mais il espérait encore mettre la main sur Genève. Cette république avait-elle été comprise dans le traité de paix conclu en 1598, à Vervins, entre la France et l'Espagne? Le roi de France, bon ami des Génevois, disait que oui. Le roi d'Espagne, beau-père de Charles-Emmanuel, ne disait mot, ce que le duc de Savoie entendait comme un encouragement à traiter Genève en ennemie, d'autant qu'elle était huguenote.

Favorablement située au bord d'un lac, la ville n'était ni très grande, ni très riche, ni très forte. Elle ne comptait pas plus de douze mille habitants, et n'entretenait pas de garnison étrangère. Entourée de murs et de fossés et ses trois portes munies de bonnes défenses, elle était gardée par les bourgeois et les habitants. C'était pour la plupart des marchands drapiers, hommes simples, fort attachés à leur ville et à leur religion. P. Matthieu a dit dans son histoire: « L'humeur de cette ville est de demeurer libre. L'inimitié est naturelle à la plupart des habitants de cette ville contre le duc, et si enracinée que, s'il les pressait de vive force aux extrémités d'un siège, ils se résoudraient, comme ceux de la Nauthe, à mêler leurs cendres avec la fumée de leurs maisons. »

Le duc de Savoie avait pour lieutenant général, dans « ses pays de çà les monts », un seigneur d'Albigny, dauphi-

nois de naissance, vieux ligueur, qui avait quitté la France à l'avènement du roi Henri. Ce seigneur, qui haïssait violemment ceux de Genève, les flattait parfois pour les tromper sur ses desseins. Il n'y réussissait pas tout à fait. Dès le printemps de l'an 1600, le Conseil de la ville apprit que le seigneur d'Albigny amassait ses troupes en Savoie, et ces messieurs avaient, par précaution, fait visiter les herses des portes, les boulevards et les canonnières. Au mois de décembre 1602, le Conseil reçut des avis plus précis d'une expédition dirigée contre eux. Mais, à cette date, le duc Charles-Emmanuel leur envoya le président de Chambéry pour les endormir par des paroles d'amitié. Pendant ce temps, le seigneur d'Albigny préparait son coup de main.

Le 11 décembre, qui était un samedi, après avoir réuni sa troupe sous le bourg fortifié de Bonne, il se mit en marche sur Genève à six heures du soir. Cette nuit du 11 décembre est la plus longue de l'année. Le ciel était noir.

Cette troupe, composée de Français renégats, d'anciens ligueurs, d'Espagnols et d'Italiens, montait à deux mille hommes environ. En tête marchait la compagnie des gardes du seigneur d'Albigny, armés de toutes pièces. Puis venait le régiment du baron de la Val d'Isère et quatre compagnies de cavalerie. Le gouverneur du château de Bonne servait de lieutenant au seigneur d'Albigny. Il se nommait Brunaulieu ou Brignolet, natif de Picardie. On dit qu'avant de partir, il s'était fait donner l'extrême-onction et on l'entendit s'écrier qu'il voulait mourir au monde s'il ne vivait dans Genève.

Les troupes marchaient lentement, alourdies par le matériel qu'elles transportaient, haches et gros marteaux, et les claies pour jeter sur les fossés et les échelles destinées à l'escalade. Ces échelles, peintes en noir, étaient munies par le bas de pointes qui devaient les fixer à terre et, par le haut, de crochets de fer, afin d'agripper les murs. Elles se composaient de diverses pièces, qui s'emboîtaient les unes dans les autres, de manière à s'allonger ou se raccourcir au besoin.

Les Savoyards arrêtaient les paysans qu'ils rencontraient pour que ceux-ci n'allassent point donner l'alarme à Genève. Comme ils approchaient de Champey, ils crurent voir dans le ciel des flammes et des colonnes de feu. Ils en eussent pris peur. Mais il se trouvait parmi eux des astrologues du duc qui les persuadèrent que c'était signe de victoire.

Ils suivirent le cours sinueux de l'Arve, entre les haies vives qui les cachaient, au bruit des eaux qui couvrait le cliquetis de leurs armes. Au bord de la rivière, un lièvre qu'ils levèrent traversa le chemin. Soit que plusieurs d'entre eux le voulussent prendre, soit, comme on l'a dit, que ce lièvre parût d'un mauvais présage, cette rencontre causa du désordre dans les rangs.

Après six heures de marche, ils furent devant Genève. A cinq ou six cents pas du fossé, les premiers arrivés aperçurent une rangée de ces pieux que les tisserands plantent en terre pour tendre des cordes et y faire sécher le drap. Sans doute qu'ils prirent ces pieux pour des fourches d'arquebuse, car ils se crurent tombés dans une embuscade et commencèrent à se rabattre vivement sur leurs compagnons. Puis, s'étant rassurés, ils se mirent à longer le Rhône jusqu'à la prairie de Plainpalais, que bordent les fossés de la ville. On fit halte. Le gros de la troupe occupa la prairie. Et le capitaine Brunaulieu avec les plus résolus, au nombre de trois cents hommes environ, s'approcha de la contrescarpe entre la porte de la Monnaie et la porte Neuve. Ce n'était pas au hasard qu'il se dirigeait. Etant venu souvent, de nuit, reconnaître les abords de la ville, il avait observé que cet endroit n'était pas gardé. Il descendit donc dans le fossé avec les capitaines et les gens d'armes. A leur approche, des canards effrayés s'enfuirent en battant des ailes à grand bruit et en poussant de longs cris. Les Savoyards avaient de suffisantes raisons pour ne point songer, en cette rencontre, aux oies du Capitole; ils n'en craignaient pas moins que cette volaille ne donnât l'alarme aux sentinelles. Ils restèrent cois

un moment. Mais, voyant que rien ne bougeait dans la ville, ils jetèrent des claies dans le fossé et passèrent dessus. Puis ils dressèrent trois échelles. Pour encourager les soldats à monter, Brunaulieu leur dit que, pendant plusieurs nuits, il avait jeté des cailloux à cet endroit du mur sans que personne eût rien entendu, et, cette fois encore, il lança une pierre contre le rempart. Les gens du duc se mirent à escalader. Arrivés en haut ils furent inquiets de ne trouver personne qui leur tendît la main. On leur avait promis, pour leur donner du cœur, qu'ils rencontreraient des amis de l'autre côté du mur. Au milieu de l'échelle, un capitaine, nommé de Sonnaz, fut pris d'un saignement de nez et reçut, par surcroît, sur la poitrine, un moellon détaché de la muraille, qui l'étourdit et l'obligea à descendre, ce qui fit que ceux qui étaient en dessous de lui vidèrent aussi l'échelle.

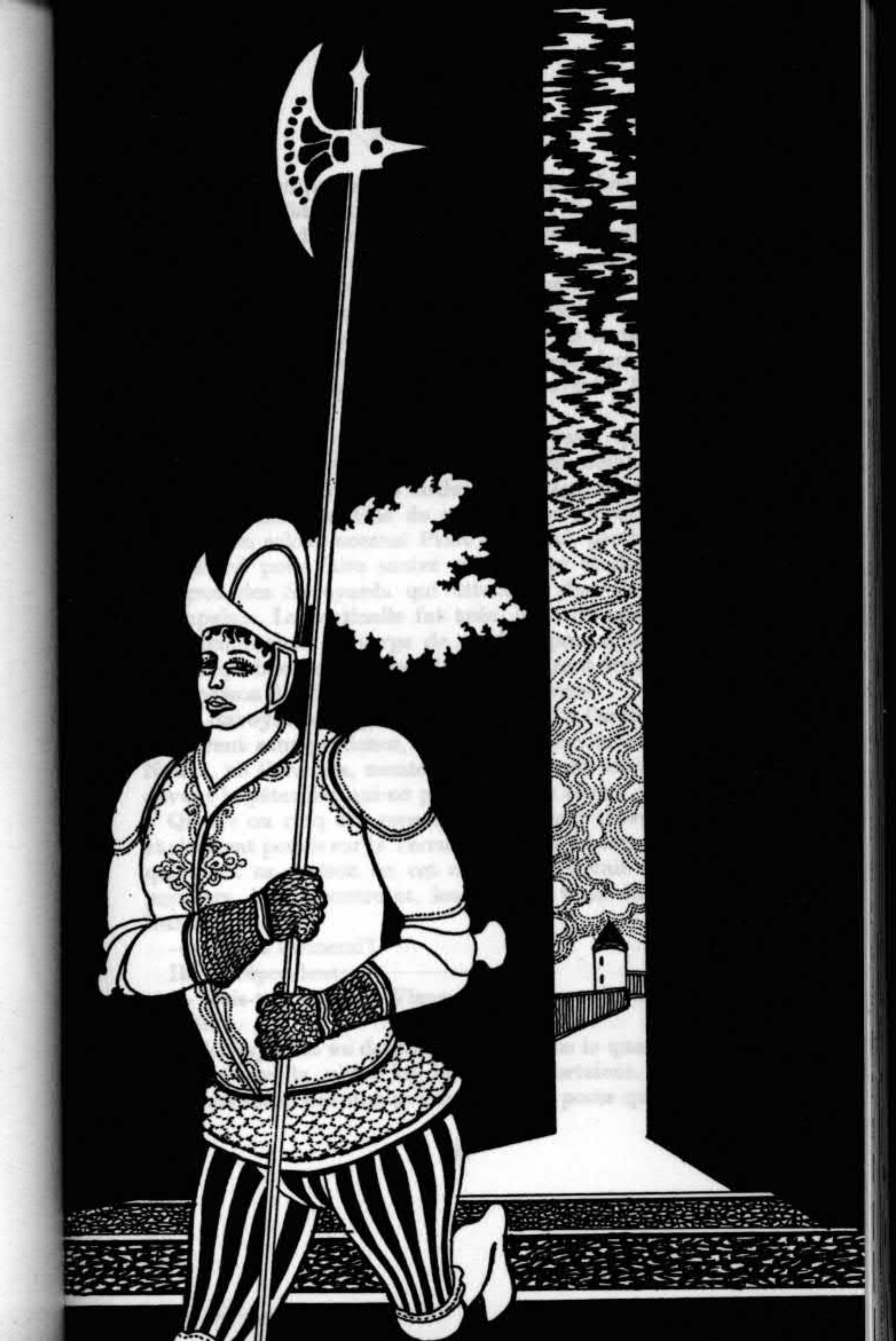
Cependant, au pied du mur, le seigneur d'Albigny haranguait les soldats, leur disant qu'ils trouveraient dans la ville honneur et profit. Il leur laissait le tout, résolu qu'il était à rester dehors. A côté de lui, un jésuite, le Père Alexandre, les exhortait plus onctueusement encore.

Il leur promettait que, par ces échelles, ils iraient tout droit en paradis, mais non sur l'heure, car il les assurait au contraire qu'ils ne mourraient ce jour-là ni par eau, ni par feu, ni par glaive.

Ils remontèrent. Brunaulieu, le capitaine d'Attignac, le capitaine de Sonnaz et cinq autres, entrés les premiers dans la place, se glissèrent en bas de la courtine et se risquèrent à parcourir deux à deux les rues avoisinantes.

Ayant trouvé la ville endormie, ils firent signe aux autres, qui entrèrent à la file, jusqu'au nombre de deux cents et plus, casque en tête, l'escopette à la ceinture, le coutelas en main; et d'autres avec la pique ou la demi-pique ou l'arquebuse.

A mesure qu'ils entraient, ils s'allaient serrer contre les maisons qui regardent sur la courtine ou se couchaient à plat ventre sous les arbres du boulevard. Pour commencer l'attaque, Brunaulieu attendait qu'il fît jour et que l'arrière-



garde eût le temps d'approcher. Mais, à deux heures et demie environ, un soldat, qui faisait sentinelle dans la tour de la Monnaie, entendant du bruit dans le fossé, appela le caporal, qui envoya un homme en reconnaissance. Cet homme s'avance sur le parapet avec sa lanterne et son arquebuse. Il voit des gens venir à lui, crie: « Qui-vive? » et tire. Aussitôt il tombe blessé à mort. Mais la sentinelle en faction à la tour de la Monnaie entend les coups de feu, demande: « Qui va là? » et décharge son arme pour avertir le corps de garde.

Brunaulieu et ses compagnons, voyant qu'ils étaient découverts et se trouvant d'ailleurs en nombre suffisant dans la ville, agirent sans tarder davantage. Ils se divisèrent en petites troupes. Une de ces troupes courut à la porte Neuve. Un soldat nommé Picot en faisait partie. Il portait un pétard pour faire sauter cette porte et donner entrée au gros des Savoyards qui attendait dans la prairie de Plainpalais. La sentinelle fut tuée. Mais les treize hommes qui composaient le corps de garde, après avoir déchargé leurs arquebuses sur les assaillants, coururent donner l'alarme à la maison de ville et dans divers quartiers.

Les Savoyards les poursuivirent jusqu'à l'arsenal, en quoi ils agirent sans prudence, car lorsqu'ils revinrent à la porte Neuve, un Génevois, monté sur la porte, fit tomber la herse devant le pétardier qui ne put poser son engin.

Quatre ou cinq des gens du duc avaient traversé la ville et s'étaient portés sur la Terrasse, du côté du lac. Un citoyen, qui avait sa maison en cet endroit et s'était réveillé des premiers, les rencontre et, les prenant pour des Génevois, leur demande:

— Où est l'ennemi?

Ils lui répondent:

— Tais-toi, poltron! Viens ça! Demeure des nôtres. Vive Savoie!

Il s'échappe et va donner l'alarme dans le quartier.

Par toute la ville, les bourgeois sortaient, armés, de leurs maisons. Les uns se rendaient au poste qui leur était

assigné; les autres couraient à l'ennemi. Les cloches sonnaient le tocsin. Les gens du duc criaient: « Vive Espagne! Vive Savoie! Ville gagnée! Tue! Tue! A mort! A mort! » Des Savoyards, répandus par les rues, imitaient le coassement des grenouilles. C'était le cri de ralliement des Génevois. Et, quand les citoyens leur criaient: « Qui va là? » ils répondaient: « Amis! »

Quelques-uns, pour détourner la défense, allaient appelant: « Aux armes! Aux armes! » Et ils annonçaient que l'ennemi était à la porte de Rive, désignant ainsi un point opposé à la porte de l'escalade.

Cependant une poignée de braves Génevois vint tomber, tête baissée, sur les soldats qui se tenaient sous la porte Neuve. Deux ou trois citoyens furent tués à la première chaîne du pont. Mais les autres poussèrent en avant et firent grand mal aux Savoyards. Le pétardier fut tué; ses compagnons, repoussés jusqu'à la seconde chaîne. Ils combattirent résolument mais ils furent contraints de rallier le gros de leur troupe. Quelques-uns s'avisèrent d'entrer dans les maisons pour s'y cacher. On les prit aussitôt.

Un canon fut braqué sur le boulevard contre le fossé. Au premier coup tiré, les Français renégats du baron de la Val d'Isère et tous les soldats qui attendaient dans la prairie de Plainpalais, tranquilles et mesurant déjà à la pique, en imagination, le drap des marchands génevois, crurent que le bruit venait du pétard qui défonçait la porte Neuve. Ils crièrent aux armes et se mirent en marche, tambour battant, croyant entrer par l'ouverture. Mais ils trouvèrent visage de bois. Un second coup de canon chargé à mitraille leur fit grand mal.

A cette heure, les Savoyards qui étaient entrés dans la ville ne pouvaient plus s'y tenir. Chargés vigoureusement par les citoyens et arquebusés des fenêtres, ils coururent aux échelles dont ils ne purent faire usage, endommagées qu'elles étaient par la mitraille. Ils se jetèrent du haut du parapet dans le fossé, où beaucoup girent blessés ou morts. L'un d'eux chut sur le Père Alexandre, qui en fut endommagé. Ils laissaient, tant dans la ville que dans le fossé, cinquante-quatre des leurs tués et treize prisonniers.

Le seigneur d'Albigny, furieux d'être déconfit par des courtauds de boutique, fit sonner la retraite. Il se rendit auprès du duc de Savoie qui, venu proche de Genève sans être reconnu, attendait sur la colline de Pinchat des nouvelles de l'escalade. Le seigneur d'Albigny lui rapporta son malheureux succès, à quoi Monsieur de Savoie lui répondit seulement: « Vous avez fait une belle cacade. »

Le lendemain, les neuf capitaines prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les capitaines d'Attignac et de Sonnaz, furent conduits devant le Conseil, qui les condamna à être pendus comme voleurs et brigands. Et aussitôt ils furent menés au gibet dressé sur le boulevard de l'Oie. Ils étaient déjà expédiés quand on en amena quatre autres qu'on venait de trouver gisants dans le fossé. L'un de ceux-là, le caporal Lalime, blessé d'un coup d'arquebuse, n'avait plus la force de monter à l'échelle, mais il gardait sa bonne humeur: « Voilà d'autres pendus, s'écria-t-il, voilà mes maîtres. Il n'y a pas de danger que je sois pendu un peu plus bas. »

Dans cette affaire, seize Génevois avaient péri; vingt-quatre étaient blessés, dont l'un vécut seulement jusqu'à la Noël. Les morts furent enterrés au cimetière de Saint-Gervais, contre le mur du temple, et le Conseil ordonna qu'une pierre fût élevée à leur mémoire.

LE MIRACLE DE L'AVARE

CONTE

I

En l'insigne ville de Padoue, fondée par Anténor, frère du roi Priam de Troie, florissait, vers l'an 1220e de l'Incarnation du Fils de Dieu, un citoyen nommé Niccola Becchino, qui possédait de grands biens. Il avait hérité de son père un palais sur la voie Sant' Agata, avec plusieurs métairies et une vaste étendue de champs aux environs de la cité. Contrairement à l'usage des riches Padouans, il ne se servait pas de vaisselle d'argent et se contentait, comme les gens du commun, de plats et de pots d'étain, qu'il avait fait faire si petits qu'on n'y pouvait mettre que peu de vin et peu de viande. Il s'y était pris de la sorte pour n'être pas induit par sa servante en trop grande dépense de table. Bien que le bois ne se vendît pas cher à Padoue, Niccola ne brûlait dans sa cheminée que les balayures du plancher et passait l'hiver sans feu, estimant que brûler des bûches c'est dissiper son bien en fumée.

Il prêtait volontiers de l'argent à ceux qui en avaient besoin, pourvu qu'ils lui donnassent des gages et payassent de gros intérêts. A ces conditions, il se montrait si obligeant que son grand coffre de fer était rempli des cédules par lesquelles ses débiteurs reconnaissaient, sur bon parchemin, ce à quoi ils étaient tenus envers lui. S'il n'avait pas été chrétien, on eût dit qu'il faisait l'usure. Ce qui est vrai, c'est qu'il recouvrait ses créances avec la dernière rigueur, conformément à la loi. La loi de Padoue était sévère aux débiteurs insolvables. Ils étaient mis en prison, où ils n'avaient plus qu'à mourir de faim. Car le podestat ne les

nourrissait point sur les deniers de la ville et, si les principaux citoyens considéraient comme une des sept œuvres de la miséricorde de visiter les prisonniers, ils ne se croyaient pas tenus d'accomplir cette œuvre plus d'une fois en leur vie. Toutefois, environ la 1210e année de la glorieuse Incarnation, la loi de Padoue fut adoucie. Les débiteurs ruinés par les guerres qui désolaient la Lombardie étaient chassés de la ville.

Ser Niccola Becchino en avait fait exiler pour sa part un grand nombre. Ç'avait été grande pitié de voir ces malheureux s'en aller par les chemins, n'emportant que leur petite cotte. Et l'on montrait dans les faubourgs leurs masures vides, où nichaient la vipère et l'orfraie.

En l'an 1222, Ser Niccola somma maître Zenone Minuto, apothicaire, de lui payer cinq cents écus d'or. Maître Zenone tenait boutique de drogues sur la voie Sant'Agata, vis-à-vis du palais Becchino. Il était jeune, mais sa chevelure noire recouvrait une tête savante. Il connaissait toutes les plantes décrites par Dioscorides; il tenait d'un Juif espagnol les plus beaux secrets contenus dans les livres des médecins arabes et même possédait des écrits échappés à la destruction des bibliothèques antiques; il lisait les ouvrages de Gallien. Ces études lui faisaient négliger son négoce, et il lui eût mieux convenu d'enseigner la physique dans la nouvelle université de Padoue que de vendre des poudres et des électuaires. Bien avant dans la nuit, à la lueur d'une chandelle de résine, et quelquefois même au clair de la lune, il demeurait immobile, courbé sur un gros livre qu'on disait être un grimoire, tandis que siégeait gravement sur son épaule un chat noir comme l'Erèbe.

II

Ce chat se nommait Pluto. Les savants remarquaient qu'il portait le nom d'un dieu des païens. Or, chacun sait que les païens adoraient des démons. Pour cette raison et pour plusieurs autres, on soupçonnait ce chat d'être un diable. Plusieurs le disaient. Il faut reconnaître que maître Zenone laissait dire et ne faisait rien pour changer sur ce point le sentiment de ses concitoyens.

Une nuit, fra Maso, de l'ordre nouveau des frères prêcheurs, qui recherchait curieusement le mal hérétique, passant devant la boutique de l'apothicaire, s'arrêta et vit des flammes vertes luire dans les prunelles de Pluto, qui suivait des yeux avec attention les feuillets d'un vieux livre, à mesure que son maître les tournait.

Fra Maso fronça le sourcil et dit:

« Prenez garde, Zenone; ce chat a l'air d'en trop savoir. »

Maître Zenone Minuto répondit:

« Du trop et du trop peu l'on pourrait disputer longtemps. A la vérité, fra Maso, il ne sait pas tout ce que nous savons. Mais nous ne savons pas tout ce qu'il sait. »

En fait, Pluto avait besoin d'esprit pour vivre. Ne trouvant pas tous les jours à manger au logis, il se procurait sa nourriture par larcins subreptices, et notamment en dérobant avec habileté de menus morceaux à l'étal du charcutier Lotto Gallendi, dont la boutique était contiguë à celle de l'apothicaire. On disait même que parfois il partageait avec son maître les morceaux dérobés. On en a fait même un conte que savent tous les petits enfants de Padoue et qui commence par ces mots:

Il était un chat aux yeux verts,
Tout habillé de menu vair,
Et qui parlait comme un prud-homme...

Ce conte n'est point véritable. Mais ce dont on ne peut douter, c'est que maître Zenone était mal dans ses affaires.

Aussi n'en prenait-il pas assez de soin. Il donnait trop de temps aux études, il lisait trop, il rêvait. Et l'étude n'était pas son unique défaut. Il ne regardait pas assez discrètement les belles femmes qui venaient dans sa boutique. Il leur tenait de doux propos et, pour peu qu'elles fussent jolies, il leur donnait pour rien la sauge et l'angélique. Cet usage ne lui aurait guère coûté d'argent s'il avait été apothicaire à Pise, où toutes les femmes sont laides; mais, à Padoue, c'était la ruine.

Zenone, pour son malheur, devait cinq cents écus d'or à Niccola Becchino. Or, le vendredi 23 avril, jour de San Giorgio, Ser Niccola le vint trouver dans sa boutique. Il était vêtu, comme un mercenaire, d'une casaque de buffle et coiffé d'un casque allemand tout bossué, non qu'il eût jamais fait la guerre. Mais, pour ne pas user sa robe fourrée, il portait le harnais qu'un soldat lui avait donné en gage.

« Maître Zenone », lui dit-il, « soyez avisé que si, dans quinze jours, vous ne m'avez pas rendu les cinq cents écus d'or que vous me devez, vous serez chassé de la ville, par l'ordre du podestat, conformément à la loi de Padoue, et votre officine saisie à mon profit, avec les pots, alambics, cornues, livres et autres meubles qui s'y trouvent ».

« Ser Niccola », répondit l'apothicaire, « je vous remercie de m'en donner avis. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu ou à l'Autre».

« Qui est l'Autre », demanda Ser Niccola, « et que voulez-vous dire? »

« Ce livre vous l'enseignerait, si vous étiez plus sage », répondit Zenone, en montrant son grimoire.

Pour l'heure, Pluto était assis le derrière sur le livre, et Ser Niccola, doutant si ce chat n'était pas le diable, se signa sur son armure. Ce vieillard, qui avait un bon jugement lorsqu'il s'agissait de trafic et de gain, était si simple et si crédule en toutes choses qu'il tenait pour paroles d'évangile les fables les plus ridicules. Croyant tout ce que disent les sorciers, il était persuadé qu'on voit tous les jours des chevaliers métamorphosés en pourceaux, des écus changés en feuilles sèches et le diable entrer dans le corps d'un animal.

III

Bientôt le bruit se répandit que maître Zenone serait chassé avant quinze jours de son officine et condamné, pour dettes, à un exil perpétuel. Le peuple en mena grand deuil. Zenone était aimé des artisans, et spécialement des femmes d'humble condition. Dieu, qui créa la femme, voulut qu'en sa machine, elle fût plus jolie, suave et gracieuse que l'homme, mais aussi plus fragile, plus délicate et plus sujette à diverses incommodités. Aussi a-t-elle plus affaire que l'homme aux apothicaires. C'est pourquoi l'officine de maître Zenone était fréquentée par de pauvres filles de Padoue. Elles plaignaient sa disgrâce. Et, ne pouvant lui donner d'argent, elles lui donnaient les larmes de leurs yeux.

La plus dolente de toutes était Barbara, servante de Ser Niccola Becchino. Elle souffrait à elle seule du malheur de Zenone bien plus que toutes les autres femmes ensemble. Les chroniques padouanes ne nous découvrent pas la raison de cette sympathie, et il convient de croire que Barbara plaignait Zenone parce qu'elle était miséricordieuse et compatissante, et que la Pitié, fille du Ciel, habitait sa poitrine. La Pitié aurait pu choisir un moins agréable logis. Barbara, qui n'avait guère plus de trente ans, était fraîche et bien faite. Elle passait, non sans raison, pour avisée et de bon conseil; son esprit était fertile en toutes sortes d'engins, et, quand elle le voulait, elle engeignait son maître à son plaisir. Toutefois, en cette circonstance, elle ne savait à quoi se résoudre.

Dévorée d'inquiétude et de souci, elle ne crut point d'abord qu'on pût rien tenter pour sauver Zenone de l'exil et de la misère. Elle n'essaya même pas d'attendrir son maître, le sachant insensible. Elle pleura toute la nuit dans son lit.

Le lendemain, quand l'aurore vint tremper d'une clarté rose les hautes murailles et les tours de la ville, elle songea qu'il ne fallait pas désespérer et que peut-être, avec l'aide de Dieu, elle trouverait moyen de changer le cœur de Niccola Becchino.

IV

En ce temps-là vivait en Italie un frère mineur qui avait quitté le nom de ses nobles parents pour prendre celui d'Antonio. Il n'avait pas choisi ce nom par les seules lumières de la sagesse humaine. Il l'avait plutôt reçu du Ciel comme un présage. En effet, Antonio veut dire le tonnerre d'en haut; et quand fra Antonio révélait aux hommes les mystères de la sagesse divine, sa voix retentissait comme la foudre du Sinaï. Il avait beaucoup étudié la théologie et était versé dans l'un et l'autre droit, mais il oubliait sa science, et ne voulait plus savoir que Jésus crucifié. Le peuple recevait sa parole de même que la terre desséchée boit la rosée du ciel. Pour que les hommes altérés de justice et de paix puissent l'entendre en plus grand nombre à la fois, il parlait, non point dans les églises, mais dans les champs. Il se hâtait d'accomplir ses travaux apostoliques, connaissant qu'il ne resterait plus longtemps sur la terre. Un mal cruel dévorait lentement son corps. Son âme forte n'en était point occupée. Les docteurs le comparaient à l'éléphant de guerre qui marche au-devant des lances et des flèches. « Ainsi », disaient-ils, « fra Antonio s'élance contre les vices et les crimes des hommes ». Quand il parlait dans une ville non seulement les citadins écoutaient ses sermons, les habitants des campagnes venaient aussi l'entendre en foule.

Il combattait l'hérésie. Mais loin d'imiter ces inquisiteurs de la foi qui s'efforçaient d'extirper par le fer et le feu les doctrines des Cathares et des Patarins, il s'employait à ramener, par douceur et persuasion, dans les bras de l'Eglise les chrétiens qui s'en étaient arrachés. Il détestait qu'on les punît de mort pour le fait d'hérésie.

« De même », disait-il. « qu'on ne met point le feu à une maison dans laquelle il y a un trépassé, des deuils et des funérailles, de même vous ne devez pas détruire la demeure dans laquelle Dieu expire sous les coups, surtout lorsque vous pouvez espérer qu'il y ressuscitera dans la gloire. Mais,

fussiez-vous certains que l'hérétique persistera dans son erreur, tolérez ce mal puisque Dieu le tolère. Et, pensant à vous-mêmes, ne frappez point pour n'être point frappés. »

Ainsi, fra Antonio s'opposait aux cruautés des inquisiteurs de la foi. Il enseignait aux hommes la paix et la charité. Bien souvent, après avoir recueilli sa parole dans leurs cœurs, les ennemis s'embrassaient, les capitaines rendaient la liberté à leurs captifs et venaient en aide aux malheureux dont ils avaient pillé les villes et ravagé les champs; les riches se dépouillaient de leurs biens mal acquis. C'était contre les usuriers que fra Antonio parlait avec le plus de véhémence, et il avait fait cesser, disait-on, l'usage des prêts usuraires dans plusieurs villes de la Lombardie.

Le vendredi 23 avril, jour de San Giorgio, on annonça à Padoue que le Saint (c'est ainsi que les Padouans nommaient fra Antonio) ferait, le lendemain, un sermon dans la prairie qui s'étend à l'ouest de la ville. Déjà les routes étaient couvertes de paysans qui, portant leur pain et leurs figues dans leur bissac, venaient entendre fra Antonio et toucher, s'il était possible, sa robe de bure.

Barbara conçut une grande espérance de la venue du Saint. Elle se persuada qu'à l'ouïr, son maître en deviendrait moins dur au pauvre monde et ne demanderait plus aux juges l'expulsion de maître Zenone. Elle l'alla trouver de bon matin dans sa chambre et lui représenta combien il lui serait délectable et salutaire d'entendre le sermon dans la prairie. Il se laissa persuader et revêtit, en l'honneur de fra Antonio, sa meilleure robe, qui n'était pas très bonne. En sortant de la maison, il vit Pluto qui grimpait aux grillages des fenêtres. Il avertit la servante de fermer les volets.

— Prends garde, Barbara, lui dit-il, que ce méchant animal ne nous dérobe rien.

Mais elle le rassura:

— Ne craignez point, messer Niccola. Il n'y a jamais de nourriture chez vous. Ce chat n'en saurait emporter. Il en apporterait plutôt.

Le vieillard et sa servante, suivant la foule du peuple, se

rendirent sur le pré où, déjà, une multitude d'hommes était rassemblée. Les femmes, assises sur l'herbe, selon la coutume, entouraient la haute chaire dans laquelle le Saint devait monter. Les hommes se tenaient debout en arrière, au nombre de trente mille. A grand-peine, avec l'aide des gardes civiques, Ser Niccola et Barbara se frayèrent un passage à travers les fidèles jusqu'aux rangs où se tenaient les principaux citoyens et les honnêtes femmes. Le peuple chantait des hymnes et récitait des prières. Et, quand le Saint parut, un seul soupir d'amour s'éleva de l'assemblée comme d'une vaste poitrine. Le Saint monta en chaire.

C'était un homme jeune encore, mais travaillé d'hydropisie; il portait péniblement le poids de son corps enflé. Epuisé par les pratiques de l'ascétisme et les œuvres de l'apostolat, en proie au mal cruel qui tendait son corps à le rompre, s'il sentait la douleur, il n'en souffrait point et s'en délectait, au contraire. Ses yeux brillaient comme des cierges dans sa face de cire. Il parla. De ses lèvres sortit une voix qui, telle que la voix d'un torrent, remplit les collines et les vallées. Il avait pris pour texte de son sermon cette parole de l'Evangile: « Là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. » D'abord, il reprocha aux riches, avec une sainte colère, la dureté de leur âme et la cruauté de leurs mœurs. « Ce n'est pas sans une douleur poignante », dit-il, « que nous vous montrons les grands de ce monde assis à leur table, buvant abondamment le vin de leurs vignes et dévorant la chair des animaux, tandis que les pauvres, à leur porte, demandent l'aumône d'une voix éteinte. Mais les riches ne les entendent pas et c'est seulement quand ils sont saouls de viandes et de vin qu'ils jettent aux membres de Jésus-Christ les miettes de leur festin et l'eau qu'ils ont laissée. »

Puis il s'éleva contre les usuriers qui réduisent à la misère les pauvres artisans et, après les avoir dépouillés, les chassent de leur ville. il fit frémir l'assemblée en montrant la justice terrible de Dieu suspendue sur la tête des mauvais riches. Il expliqua la parole du livre: « Là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. »

« Malheur à l'homme avaricieux! » s'écria-t-il. « Celui qui préfère son argent à Dieu, son cœur sortira de sa poitrine et se rangera parmi ses joyaux et ses pièces d'or. Malheur à cet homme! Lorsqu'on cherchera son cœur, on le trouvera dans son coffre. »

Au bruit terrible de ces paroles, les riches pâlissaient comme si le tonnerre tombait sur eux, et les pauvres se sentaient inondés de la rosée du ciel. Ser Niccola était lui-même troublé. Il se mordait les lèvres et se grattait l'oreille, à la manière d'un homme anxieux. Il résolut de s'amender afin de n'être point privé de son cœur en ce monde et dans l'autre.

V

Mais, ainsi que la pluie coule sur la pente d'un rocher, la parole du Saint glissa sur l'âme aride de l'avare. Rentré dans sa maison, Ser Niccola redevint l'homme dur, au cœur sec. Et il ne songeait plus qu'à faire l'usure et à poursuivre ses malheureux débiteurs.

Barbara lui dit, avec des larmes:

— Que le Saint a bien parlé! Je pleure encore en pensant à ces pauvres riches dont le cœur va dans leur cassette.

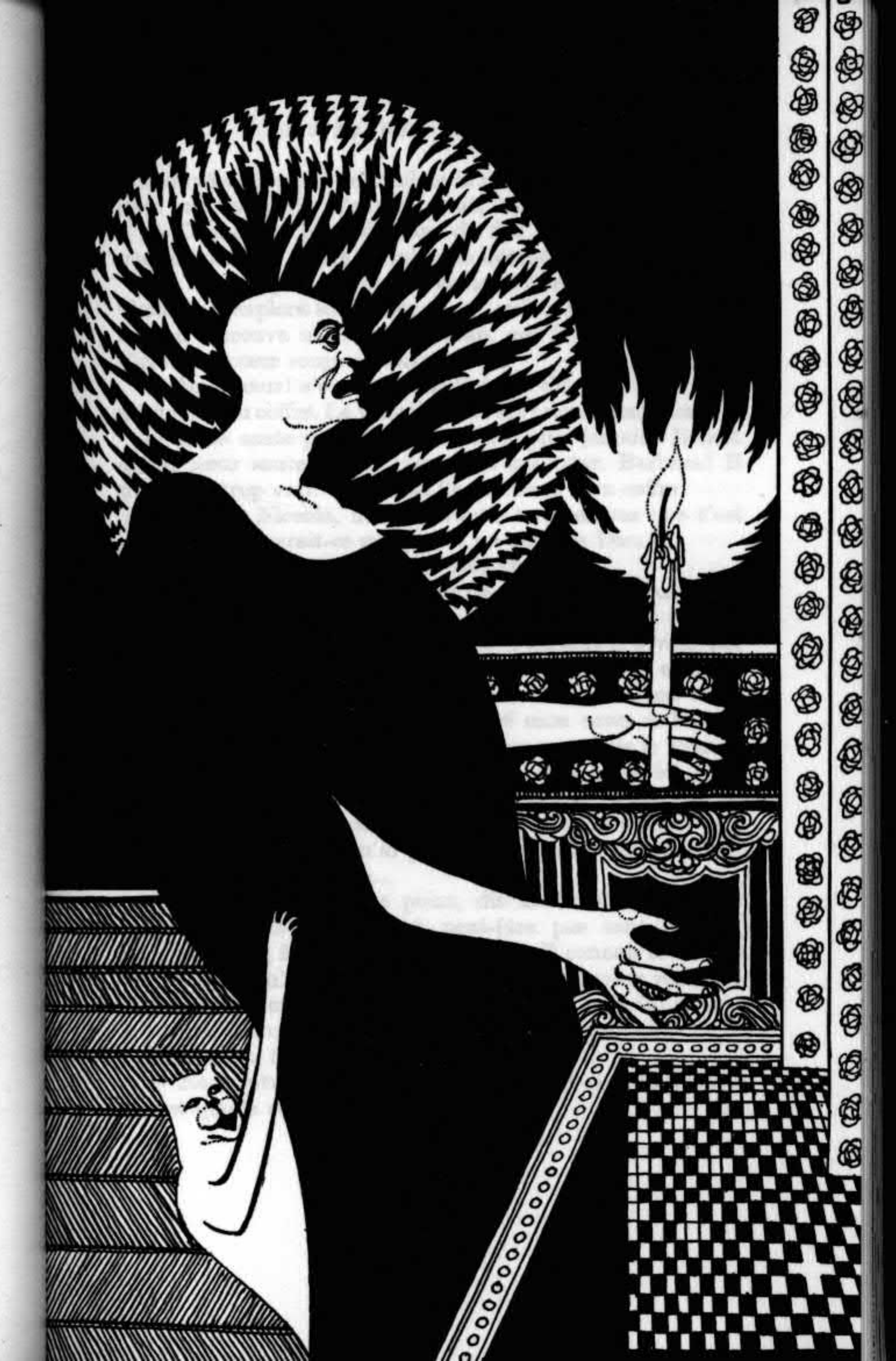
— C'est une disgrâce, en effet, répondit Ser Niccola, Dieu nous en garde! Mais un homme qui sait ce qu'on lui doit n'a rien à craindre. Le Saint a fait un beau sermon, j'en tombe d'accord. Certes. il en aurait fait un autre aussi beau sur ce texte: « Rendez à César ». Il en aurait tiré des larmes, fendu les cœurs en exposant les droits des créanciers et la très sacrée et très auguste transmission, possession, détention, rétention, des choses de ce monde aux mains des légitimes acquéreurs. Cela aussi est parole d'évangile et sujet d'édification.

Désolée que son maître eût si mal profité des exhortations du Saint, Barbara s'en alla en soupirant cuire des herbes pour le souper.

La nuit étant venue, Ser Niccola alluma une chandelle de

résine et ouvrit son coffre qui contenait en abondance des pièces d'or et des bijoux reçus en gage. Il se trouvait parmi les joyaux des anneaux de fiancés et des anneaux d'évêques, des bracelets, des colliers, des fibules, des croix, des armes. De petites cédules en parchemin y étaient aussi renfermées en grand nombre. C'était comme si ce coffre contenait des métairies, des champs, des vignes, des bois, des étangs, des carrières de marbre, des chariots, des navires, des ânes, des chevaux, des troupeaux de bœufs, de moutons, de cochons et d'oies, des ateliers de tissage avec les métiers et les tisserands, des tanneries, des boutiques d'armuriers, des forges, des palais, des tours. Car ces cédules portaient le sceau des débiteurs qui avaient engagé leurs biens entre les mains de Ser Niccola.

Le vieillard, sa chandelle dans la main gauche, tâtait de l'autre les cédules, cherchant celle de maître Zenone, l'apothicaire, pour en prendre copie, avant de la remettre aux juges chargés de prononcer l'expulsion des débiteurs et la confiscation de leurs biens au profit de leurs créanciers. Tandis qu'il vaquait à ce soin, au moment même où il mettait la main sur la cédule, une forme noire, entrant par la fenêtre, traversa soudain la chambre en arc et s'abattit sur la chandelle de résine qui s'éteignit. Dans les ténèbres, Ser Niccola sentit un petit être velu, accroché à sa robe, qui lui enfonçait des griffes aiguës dans la poitrine. Il pensa que c'était le diable et mit à le repousser toutes les forces que lui laissait la peur. L'animal, soufflant et miaulant horriblement, tenait ferme, arrachait la peau sous l'habit et lui déchirait les mains. Redoublant d'effort, avec l'aide de Notre-Dame et des saints qu'il invoquait, Ser Niccola parvint enfin à secouer l'agresseur, qui tomba dans le coffre en poussant des jurements dans une langue inhumaine, au milieu du tintement des pièces d'or et des joyaux. Craignant plus que tout d'être volé, Ser Niccola enfonça hardiment les bras et la tête dans le coffre. Mais aussitôt il recula d'horreur, emportant dans sa fuite l'ennemi accroché par la gueule à son nez. Il hurla de douleur et d'épouvante et s'évanouit à moitié.



Entendant ses cris du fond de la cuisine, Barbara accourut avec une chandelle. L'ennemi avait disparu.

— Donne vite le candélabre, dit Ser Niccola, donne vite, que je voie si le diable ne m'a rien dérobé.

Et, la tête plongée dans l'arche précieuse, d'un regard vigilant, il explora son trésor. Il vit qu'il n'y manquait rien; mais il y trouva un objet nouveau, qui le remplit d'effroi. C'était un cœur rouge et saignant.

— Mon cœur! s'écria-t-il. Le Saint a dit vrai. Mon cœur est dans mon coffre. Le voilà! Toutes ses racines sont coupées.

— Il ne saute plus. Ne sautera-t-il plus jamais? Il faut qu'un cœur saute, ou ce n'est plus un cœur. Barbara! Il n'est que trop vrai. Ce diable l'a mis dans mon coffre.

— Messer Niccola, fit la servante, vous croyez que c'est un diable. Ne serait-ce pas plutôt un ange de Dieu?

— Non! je l'ai senti. Il était velu et griffu.

— C'était peut-être les plumes de ses ailes que vous prîtes pour du poil.

— Je ne lui trouvai point d'ailes. Pourtant il a volé par la chambre. C'était le diable, Barbara. Il jurait et soufflait comme un damné. Il a fait plus de cent trous à ma robe; il m'a ouvert la poitrine, il en a tiré mon cœur et l'a mis dans ce coffre. Ce diable a emporté dans sa gueule le bout de mon nez, Dieu sait où! Quant à mon cœur, il gît ici, dans mon or et mes cédules. Quel dommage! Vois, il est gros et beau, bien rouge et semble autant le cœur d'un lion que celui d'un homme. Je n'ai plus de cœur dans ma poitrine; je suis mort, autant dire...

— Ne vous désespérez point, dit Barbara. Le mal est grand, sans doute. Il n'est peut-être pas sans remède. Maître Zenone, l'apothicaire, est savant. Il connaît le dedans des corps. Il n'y a que lui dans la contrée pour remettre les cœurs à leur place. Il est obligeant. Si vous lui rendez la cédule, il remettra votre cœur dans votre poitrine.

A ces mots, Ser Niccola se récria:

— Ne sais-tu pas, Barbara, qu'il me doit cinq cents écus d'or et que la cédule est tout mon gage?

— C'est vrai, dit la servante. Il faut donc que vous restiez sans cœur.

— Mais, demanda l'avare, n'en éprouverai-je point de grandes incommodités?

— C'est à craindre, répondit Barbara.

Après avoir disputé longtemps, Ser Niccola consentit à recevoir l'apothicaire.

Barbara l'alla chercher et l'instruisit de l'aventure. Il en savait déjà quelque chose, ayant vu son chat Pluto s'enfuir de chez le charcutier Lotto Gallendi, un cœur de bœuf dans la gueule et serré de près par Lotto lui-même, qui lui jeta sa lardoire au derrière. De douleur et d'épouvante il avait sauté, son cœur entre les dents, à six pieds de haut, par la fenêtre de Ser Niccola. Et, sur le récit de son amie, maître Zenone comprit facilement que l'âpre et fier Pluto n'avait abandonné sa proie qu'au fond du coffre, pour manger le nez à son adversaire.

Messer Zenone prit un pot d'onguent, une petite pince, et se rendit chez Ser Niccola qui, à sa vue, retrouvant quelque force, cria:

— N'approchez point! Il n'en est pas besoin. Je sens mon cœur qui me revient. Il recommence à sauter. Je l'entends battre.

Barbara prit soin de le désabuser.

— Ce qui bat maintenant dans votre poitrine, messer Niccola, ce n'est pas votre cœur (il est dans le coffre); c'est l'émotion.

L'apothicaire parla de même.

— C'est l'émotion, messer Niccola Becchino; ce n'est pas votre cœur. C'est l'émotion.

Ser Niccola se laissa persuader, et permit à son débiteur d'approcher. Même, à la demande de Zenone, il écarta son vêtement et découvrit sa poitrine.

L'apothicaire la palpa longuement, et dit:

— Il était là, messer Niccola. Il était là comme en son naturel logis et légitime manoir. Dans l'espace qui sépare votre cinquième côte de la sixième, on apercevait, en signe

de son heureuse présence, un petit soulèvement de la peau.

— Ne l'aperçoit-on plus? demanda Ser Niccola.

— On n'en voit pas même l'ombre, répondit Zenone. Il n'y a plus de soulèvement, parce qu'il n'y a plus de cœur. Votre cœur, messer Niccola, était dans votre poitrine comme un oiseau en cage. La cage est vide. Tâtez les barreaux. Je veux dire les côtes.

Et Zenone poursuivit en soupirant:

— Un corps sans cœur, c'est une cage sans oiseau, un moulin sans meule, un monastère sans cloche, une lampe sans mèche, un sablier sans sable, une bourse sans argent, une cloche sans battant, une harpe sans corde, un orgue sans tuyaux.

— Voisin, ne pouvez-vous me le remettre? demanda Ser Niccola d'une voix dolente.

— Volontiers, répondit l'apothicaire. Je m'engage sur mon âme à y réussir. Mais il m'en coûtera cinq cents écus d'or de poudre cardiaque. Il se trouve que je vous ai fait une cédule de cette somme. Vous n'avez qu'à me la rendre, et il ne vous en coûtera rien de plus, sinon un petit écu pour que je boive à votre santé.

Ser Niccola refusa le marché, cria qu'on l'égorgeait, assura qu'il vivrait bien sans cœur.

— J'ai éprouvé, dit-il, que bien des choses qu'on croit nécessaires ne le sont point, et qu'on reconnaît qu'elles étaient superflues, dès qu'on s'en prive.

Mais, ressentant une grande faiblesse, qu'il attribuait à la perte de son cœur, il offrit cinquante écus à l'opérateur. Maître Zenone jura qu'à ce prix il y perdrait.

L'avare s'avisa d'un expédient:

— Je suis bien sot de vouloir vous employer, voisin, s'écria-t-il. Le Saint me remettra mon cœur sans me demander d'argent. J'irai trouver demain fra Antonio.

— Il ne vous demandera rien pour lui, sans doute, lui fit observer Barbara. Mais il vous fera brûler toutes vos cédules. C'est ce qu'il exige tout d'abord des prêteurs avant de les entendre.

Ser Niccola disputa longtemps encore. Finalement il fit marché avec l'apothicaire. Maître Zenone reprit sa cédule et remit en place le cœur de l'avare. Il opéra au moyen d'un onguent, en prononçant des paroles magiques, dans l'obscurité.

Sitôt que Ser Niccola Becchino, couché dans son lit avec son cœur dans sa poitrine, se fut endormi, Barbara, sa servante, alla rejoindre en son officine maître Zenone Minuto, qui lui rendit de grandes et notables grâces. Pluto, tranquille, les regardait faire.

Maître Zenone lui dit :

« Chacun sait que tu es le diable, et voici que tu as travaillé au miracle du Saint. C'est matière à réflexion. Je crois, pour ma part, que Dieu et l'Autre se réconcilieront à la fin des siècles. Mais il vaut mieux n'en rien dire à cette heure. »

1905

TABLEAU DE LA POÉSIE FRANÇAISE

DU Xe AU XIIe SIÈCLE [1]

C'est par un travail lent et paisible que de la langue latine sortirent, à peu près en même temps, l'italien, l'espagnol et le français. Dans les Gaules, au Xe siècle, le latin décomposé se reconstitua en une langue dite *lingua romana rustica*, qui est comme la chrysalide de la langue française [2]. C'est dans ce roman rustique qu'est écrite la *Chanson d'Eulalie*. On ne peut dire, faute de monuments, à quel groupe se rattachait

1 On trouvera dans cette notice des noms qui ne figurent pas dans le corps de ce volume, et cela pour des raisons diverses dont nous devons compte à nos lecteurs. En premier lieu, nous avons réduit autant qu'il nous a été possible les extraits des œuvres antérieures au XVe siècle. Ces œuvres ont généralement besoin d'être traduites, et il ne convenait pas d'encombrer de traductions une anthologie *française*. En second lieu, sans exclure systématiquement les auteurs dramatiques, ce qui nous aurait privé de tant de beaux vers, nous n'avons pas songé un instant à donner une idée suivie des progrès du théâtre français, cette idée ne pouvant être donnée que par de très volumineux extraits qui n'auraient, pour la plupart rien de commun avec la poésie. Il faut considérer aussi le grand nombre des œuvres qui, louables dans leur ensemble, ne fournissent pas un seul extrait significatif. En dernier lieu, notre *Tableau de la poésie française* nomme un certain nombre de poètes dont le nom est historique, et qui n'ont laissé que des œuvres dignes d'oubli. On ne se plaindra pas de ne trouver aucun vers de ceux-ci. Par contre, tous les noms représentés dans ce volume ne se trouvent pas dans le *Tableau*, qui n'embrasse que des généralités et ne s'attache point aux personnes.

2 Si l'on veut suivre plus avant l'histoire de la langue française, consulter l'*Anthologie des Prosateurs*, qui est le complément nécessaire de celle-ci. Voir aussi l'*Histoire de la Littérature française*, par Charles Gidel (Lemerre, éditeur).

ce petit chant, remarquable seulement par sa haute antiquité et d'une prosodie encore fondée sur la quantité syllabique.

La langue romane ne se forma pas de la même façon en deçà et au-delà de la Loire. Dans le Midi, elle se développa vite, devint gracieuse et chantante, pleine de claires voyelles. Les troubadours, dont plus d'un était haut seigneur, firent dans cette langue des chansons amoureuses qui résonnèrent, avec une infinie suavité, jusqu'à la fin du XIIe siècle dans le midi de la France et même en Italie. Le déclin de la poésie provençale fut aussi rapide que l'avait été sa croissance. Au reste, nous n'avons pas à considérer ici cette sœur aînée de la poésie française, cette sœur si belle, si gaie et si brillante, et fanée si vite.

Au nord de la Loire, la langue sortie du latin était tout au contraire roide, sourde, hérissée de dures consonnes. La poésie qui s'exprima par elle fut inspirée par l'esprit héroïque de la chevalerie et par le génie aventureux des croisades. Les trouvères chantèrent les grands coups d'épée donnés ou reçus pour la gloire du Christ et pour l'honneur des dames. Les chansons de Geste roulent sur ces nobles sujets; elles sont écrites, du moins les plus anciennes, dans le vers de dix syllabes, qui est ainsi notre premier vers épique, mais la rime n'y est marquée que par des assonances répétées dans une suite indéterminée de vers. On trouvera dans cette *Anthologie* deux laisses ou couplets de la *Chanson de Roland*; pour peu qu'on les examine dans leur prosodie, on reconnaîtra que le mécanisme du vers des chansons de geste diffère du vers moderne non seulement par cette faiblesse et cette répétition indéfinie de la rime, que nous avons signalée, mais aussi par la manière de traiter l'hémistiche. Les trouvères le considéraient comme une fin de vers; c'est-à-dire qu'ils mettaient à la césure une muette qui ne compte pas, alors même qu'elle n'est point élidée par le contact d'une voyelle.

Cette habitude, tout à fait étrangère au vers moderne de Ronsard, de Corneille et de Victor Hugo, n'a toutefois

rien de blessant pour nos oreilles; il n'en est pas de même des assonances longtemps répétées; elles nous semblent d'une monotonie accablante, et nous leur reprochons de plus les chevilles et les barbarismes qu'elles ont valu aux trouvères de la dernière heure.

Nous croyons utile de donner ces renseignements techniques, que le traité de versification, placé au commencement de ce volume, rendra intelligibles à tout le monde.

Le cycle des chansons de geste le plus ancien est le cycle de Charlemagne. On n'y trouve aucun souvenir des faits accomplis par le grand empereur, non plus que des mœurs de son temps. Ce que les trouvères y peignent avec une fidélité d'autant plus sûre qu'elle est involontaire, ce sont les mœurs de leur époque, c'est la vie féodale.

Par leur rudesse primitive, leur naïveté profonde et leur grandeur épique, les chansons de geste rappellent l'*Iliade* et le *Ramayana*. Ces caractères d'une œuvre primitive, qui frappent dans la *Chanson des Lohérains*, dans *Raoul de Cambrai*, dans la *Chanson d'Antioche* et dans celle de *Roland*, ne se retrouvent pas au même degré dans le cycle d'Arthur et de la Table ronde. Celui-là, d'origine celtique, révèle des mœurs moins grossières et une société moins ignorante, car les souvenirs historiques y sont mieux compris et plus fidèlement rendus que dans le cycle carolingien. Les poèmes de cette famille sont écrits, pour la plupart, en vers de huit syllabes. Tels le *Brut* et le *Rou* composés au milieu du XIIe siècle par Robert Wace, clerc normand, et le *Chevalier au Lion*, écrit un peu plus tard par Chrétien de Troyes.

Un autre cycle, nettement circonscrit, dit d'Alexandre, se forme au XIIe siècle, lors de la renaissance des études; il renferme de longs romans sur la guerre de Troie, Alexandre le Grand et Jules César. Ces romans ne seraient plus ouverts par d'autres que des philologues si on n'y trouvait une vive peinture des mœurs, non pas des mœurs de la Grèce héroïque ou de la Rome impériale, mais bien du monde féodal au temps de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion.

XIIIe SIÈCLE

Au XIIIe siècle commença la décadence des chansons de geste. La matière était épuisée; des trouvères sans imagination se livraient à d'insipides remaniements; ils rajeunissaient de vieilles fables avec une prolixité incroyable. C'est ainsi que *Garin le Lohérain*, écrit au milieu du XIIe siècle, fut aux environs de 1250 délayé en vingt-neuf mille *vers*. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des inventions épiques dans le XIIIe siècle. *Girard de Nevers* de Gilbert de Montreuil, *Parthénopea de Blois* d'un trouvère inconnu, *Beuvon de Comachis* et *Aimeri de Narbonne* du fameux Adenès-le-Roi, sont des œuvres originales d'une imagination plus romanesque que les précédentes. Mais l'action y est noyée dans un style incolore et fluide. Rien ne finit jamais dans ces œuvres insipides: *Aimeri de Narbonne* a plus de soixante-quinze mille vers. Le roman du *Saint Graal* n'est guère moins long.

Celui-ci touchait au vif des croyances chrétiennes; le Saint Graal était le ciboire que Jésus toucha de ses lèvres au saint jour de la Pâque. Joseph d'Arimathie, qui l'avait possédé, en avait si merveilleusement éprouvé la vertu, que les chevaliers de la Table ronde, les compagnons du roi Arthur, affrontèrent pour conquérir une telle relique les plus périlleuses aventures, lesquelles font la matière du *Graal*.

C'est en ce siècle que fut créé le vers de douze syllabes avec césure à la sixième, nommé alexandrin parce qu'il fut employé par des trouvères du cycle d'Alexandre.

Le vers de huit syllabes servit aux romans ou poèmes allégoriques qui sont la grande invention du XIIIe siècle. Le plus célèbre est le *Roman de la Rose*, commencé par Guillaume de Lorris qui mourut vers 1260, et terminé par Jehan de Meun, surnommé Clopinel, c'est-à-dire le Boiteux (et comme on dit encore, qui va clopin-clopant). Cette œuvre,

d'un style élégant et d'un sentiment raffiné, est une longue allégorie en vingt-deux mille vers, menée par le premier auteur avec une grâce régulière, et achevée par le second avec plus de fantaisie, d'abandon et de verve.

Ce poème tant goûté, ainsi que l'*Art d'aimer* du trouvère Guiart et la traduction rimée des *Métamorphoses* d'Ovide par Philippe de Vitri, évêque de Meaux, trouvaient dans les châteaux des barons de Louis IX et d'Alphonse de Poitiers des lecteurs galants, spirituels, goûtant le bien dire et sentant les plus fines pointes.

A la même époque, une femme, Marie de France, mit en vers des fables empruntées en partie à Esope. Le *Roman du Renart* n'est lui-même qu'une suite de charmantes fables fort bien liées entre elles et qui n'ont rien perdu pour nous de leur verdeur et de leur sel. Imaginez le lion, le loup, le renard, l'âne et tant d'autres héros de La Fontaine mis en scène dans des actions suivies et mêlés les uns aux autres par un enchaînement d'aventures, et vous aurez une idée du *Roman du Renart*. Nous ne voulons pas aller contre l'usage, mais il est bon de faire remarquer en passant qu'il faudrait dire *Roman de Renart*, Renart étant ici le nom propre ou, si l'on veut, le surnom d'un de ces animaux rusés que les Latins nommaient *vulpes*, et nos pères *goupils* (d'où *goupillon*, queue de renard, qui nous reste). Mais le goupil du fabliau eut la gloire de donner à toute l'espèce son nom de Renart. Ce roman, plein de bonne humeur et brillant de clarté, fut une œuvre populaire, fort goûtée des bourgeois. Les fableaux, rimés par des trouvères crottés, étaient la littérature des petites gens. Il y en avait de très gais; il y en avait aussi de très âpres. Tels étaient ceux de Rutebeuf.

XIVe ET XVe SIÈCLES

Notre poésie populaire et nationale n'est, dans ce lamentable XIVe siècle, qu'une suite de complaintes et de chants de guerre. La chanson sur le *Combat des Trente* est d'une âpre grandeur, et l'on trouvera à son rang dans cette *Anthologie* les vers si naïfs et si douloureux par lesquels un Normand inconnu plaint le joyeux chanteur Olivier Basselin mis à mort par les Anglais.

La veine épique est tarie. Plus de chansons de geste (sinon une, et bien tardive, sur Du Guesclin), plus de long fableau, mais des ballades et des rondeaux à foison.

Froissart le chroniqueur, Eustache Deschamps, Alain Chartier, Christine de Pisan, Charles d'Orléans excellent à ciseler ces joyaux poétiques à forme régulière et compliquée. Cela est un peu mièvre sans doute, mais on est émerveillé de trouver parfois dans cette fine orfèvrerie de mots un sentiment vrai, une pensée délicate. Charles d'Orléans surtout donne de ces surprises.

Quant à François Villon, c'est également un faiseur de rondeaux et de ballades, mais le cadre délicat de ces poèmes éclate dans sa main robuste. Sa langue est forte, son vers large. Il abonde en tableaux achevés et en traits de nature.

Le théâtre sortit du sanctuaire. Bien avant le XIIe siècle des drames religieux furent représentés dans les églises. La scène fut d'abord le chœur; elle se transportait parfois au baptistère, au charnier, au calvaire. Plus tard, la représentation eut lieu au parvis, sur des échafauds. C'est ainsi qu'était joué le mystère de la Résurrection dont il nous est parvenu une rédaction du XIVe siècle. On y apprend que le théâtre, divisé en trois étages, représentait à la fois, en haut le ciel, au milieu, Jérusalem avec ses maisons, le calvaire et le saint sépulcre, et, au-dessous, l'enfer. Le *Grand jeu de la Passion* fut rédigé par l'évêque d'Angers, Michel, afin de réunir en une seule œuvre les scènes les plus admirées des

anciens mystères. Tels furent les commencements de la tragédie française. Les confrères de la Passion, clercs laïcs de Paris, établirent au commencement du XVe siècle un théâtre dans la grande salle de l'hôpital de la Trinité et y jouèrent des mystères et des farces. Ils se transportèrent à l'hôtel de Bourgogne, qui fut après eux le lieu de naissance des plus éclatants chefs-d'œuvre dramatiques du XVIIe siècle. On pouvait les pressentir, ces chefs-d'œuvre, dès l'apparition de la *Farce de Pathelin* sous Louis XI. Cette farce est pleine de force comique.

XVIe SIÈCLE

Quand les Français entrèrent avec Charles VIII en Italie, ils s'écrièrent: « C'est le paradis terrestre! » Leur émerveillement, qu'attestent les lettres de Briçonnet et de Charles VIII lui-même, se changea chez quelques-uns en patientes études, en puissants labeurs, et la France se remplit « de gens sçavans, de précepteurs très doctes, de librairies très amples », comme dit Rabelais, qui contribua autant et plus que tout autre à la renaissance française. Quant à cette lumineuse Italie, elle avait eu sa renaissance poétique dès le XIVe siècle, avec Dante, Pétrarque et Boccace, qui trouvèrent les souvenirs antiques mieux gardés dans leur patrie que partout ailleurs; mais les chansons de geste, traduites ou imitées, ainsi que les chansons des troubadours, furent les sources vives de leur inspiration. Ainsi, la France avait été institutrice avant de devenir écolière à son tour. Elle n'oublia pas tout d'un coup ses anciennes formes prosodiques. Les poètes de Louis XII sont encore bien gothiques, et Clément Marot lui-même montra sous François Ier un tour tout gaulois, en même temps qu'un grand zèle pour le *Roman de la Rose* qu'il rajeunit, et pour les œuvres de François Villon qu'il édita. La sœur du roi, Marguerite d'Angoulême, si nourrie de poésie italienne et si éprise de toutes les nouveautés, écrivit pourtant des

mystères, des rondeaux et des allégories dans le vieux goût des ancêtres.

Il appartenait à la *Pléiade* de rompre avec le passé pour procéder directement de l'antiquité. Les Grecs avaient donné le nom de Pléiade à la constellation des sept filles d'Atlas et de Pléione. Ils l'appliquèrent, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, à sept poètes illustres dont étaient Théocrite, Aratos, Nicandre et Lycophron. Ronsard forme en France une nouvelle pléiade avec Joachim du Bellay, Antoine de Baïf, Dorat, Remi Belleau, Jodelle et Pontus de Thyard. Le meilleur des sept après Ronsard, Joachim du Bellay, exprime dans sa *Défense et Illustration de la langue françoise* les idées de tout le groupe des novateurs.

Leur œuvre, plus tard méconnue et méprisée, était d'élever le français de l'état de langue vulgaire, où le tenaient les savants, à l'état de langue littéraire. C'est ce que fit Dante pour l'italien. Dans son effort, il appela Virgile et Stace en aide. Les poètes de la Pléiade aussi fondaient leur entreprise sur l'imitation de l'antiquité.

« *Je ne puis assez blasmer*, dit du Bellay, *la sotte arrogance et témérité d'aucuns de nostre nation qui déprisent et rejètent d'un sourcil plus que stoïque toutes choses écrites en françois. Si nostre langue n'est si copieuse et si riche que la grèque ou latine, cela ne doit estre imputé au défaut d'icelle, comme si d'elle-mesme elle ne pouvoit jamais estre sinon pauvre et stérile; mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de nos majeurs (*majores, *ancêtres)...*

« *Quand à moy, si j'étoy enquis de ce que me semble de nos meilleurs poëtes françoys, je respondroy qu'ilz ont bien écrit, qu'ilz ont illustré nostre langue, que la France leur est obligée; mais aussy, diroy-je bien qu'on pourroit trouver en nostre langue, si quelque savant homme y vouloit mettre la main, une forme de poësie beaucoup plus exquise, laquelle il faudroit chercher en ces vieux Grecz et Latins, non point ès aucteurs françois, pour ce qu'en ceux-ci on ne sçavoit prendre que bien peu, comme la peau et la couleur; en ceux-la on peut prendre la chair, les oz,*

les nerfs et le sang. Et si quelqu'un mal aysé à contenter ne vouloit prendre ces raisons en payement, je diroy qu'aux autres ars et sciences la médiocrité peut mériter quelque louange; mais aux poëtes, ny les dieux ny les hommes n'ont point concédé estre médiocres, suyvant l'opinion d'Horace. Lis donques et relis premièrement, ô poëte futur! feuillette de main nocturne et journelle les exemplaires grecz et latins, puis me laisse toutes ces vieilles poësies françoyses aux jeuz Floraux de Thoulouze, au Puy de Rouen, comme rondeaux, ballades, vyrelaiz, chantz royaulx, chansons et autres telles épiceries qui corrumpent le goust de nostre langue. Jète-toi aux plaisans épigrammes, à l'immitation d'un Martial ou de quelque autre bien approuvé. Distile avecques un style coulant et non scabreux ces pitoyables élégies, à l'exemple d'un Ovide, d'un Tibule et d'un Properce, y entremeslant quelquesfois de ces fables anciennes, non petit ornement de poësie. Chante moy ces odes, incognues encore de la muse françoyse, d'un luth bien accordé au son de la lyre grèque ou romaine, et qu'il n'y ait vers où n'apparoisse quelque vestige de rare et antique érudition. Quand aux épistres, ce n'est un poëme qui puisse grandement enrichir nostre vulgaire, pource qu'elles sont voluntiers de choses familières et domestiques. Autant te dy-je des satyres, que les Françoys, je ne sçay comment, ont appelées coqz à l'asne, ez quels je te conseille aussi peu t'exercer, comme je te veux estre aliéné de mal dire si tu ne voulois, à l'exemple des anciens, soubz le nom de satyre et non de cette appellation de coq à l'asne, taxer modestement les vices de ton tems et pardonner aux noms des personnes vicieuses. Sonne-moy ces beaux sonnets, non moins docte que plaisante invention. Chante-moy d'une musette bien résonnante et d'une fluste bien jointe ces plaisantes ecclogues rustiques, à l'exemple de Théocrite et de Virgile. Quand aux comédies et tragédies, si les roys et les républiques les vouloient restituer en leur ancienne dignité, qu'ont usurpée les farces et moralitez, je seroy bien d'opinion que tu t'y employasses; et si tu le veux faire pour l'ornement de ta langue, tu sçays où tu en dois trouver les archétypes. Donques ô toi qui, doué d'une excellente félicité de nature, instruict de tous bons ars et sciences, non ignorant des parties et offices de

la vie humaine, non de trop haulte condition, non aussi abject et pauvre, non troublé d'afaires domestiques, mais en repos et tranquilité d'esprit, ô toy, dy-je, orné de tant de grâces et perfections, si tu as quelque pitié de ton pauvre langaige, si tu daignes l'enrichir de tes thrésors, ce sera toy véritablement qui luy feras hausser la teste, et d'un brave sourcil s'égaler aux superbes langues des anciens. »

Les poètes de la Pléiade se mirent à cette tâche avec un génie et des forces inégales. Le vieux Jean Dorat, leur maître n'écrivait guère qu'en latin et, par conséquent, les aidait mal Amadis Jamyn devait moins à son propre talent qu'à l'amitié de Ronsard d'être une étoile dans la constellation. Pontus de Thyard fut un bon disciple, rien de plus, et encore abandonna-t-il de bonne heure la poésie pour l'église. Baïf se fatigua dans de vains essais: il voulait introduire dans la poésie française la métrique des anciens. Belleau, le gentil Belleau, excella avec moins de peine dans des chansons imitées d'Anacréon. Jodelle tenta de donner un Sophocle à la France: vous avez vu que cela aussi était dans le manifeste de du Bellay, mais Jodelle, qui produisait avec une hâte déplorable, n'écrivit jamais rien de lisible. Du Bellay, lui, fit d'admirables sonnets et d'excellentes satires.

Quant à Ronsard, c'est un incomparable lyrique. Idées, langue, images, rythmes, il a tout créé avec une grandeur et une grâce qu'on goûte d'autant mieux qu'on a plus de savoir; et, en même temps, on peut citer de ce grand homme tel sonnet comme: *Quand vous serez bien vieille*, ou telle ode comme: *Mignonne, allons voir si la rose*, qui ont la franchise naïve d'une poésie populaire et qui pourraient se chanter dans les campagnes. On a bien vite fait de l'accabler avec la perfection de la poésie du siècle de Louis XIV, qu'il a préparée par le plus robuste travail qu'un poète eût jamais fourni, et qu'on n'aurait jamais vue sans lui. Quant au tort d'introduire dans la langue trop de mots latins et grecs, c'est celui du XVIe siècle tout entier et non le sien propre. Bien au contraire, il sauva plus d'un vieux mot menacé par les contemporains. Un de ses propos à ce sujet nous a été conservé par d'Aubigné. Il est excellent. Le voici:

« *Mes enfans, disait-il aux jeunes gens qui l'écoutoient comme l'oracle, deffendez vostre mère de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le libre et le françois. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez perdre ces vieux termes, que vous les emploiez et deffendiez hardiment contre des maraux qui ne tiennent pas élégant ce qui n'est escorché du latin et de l'italien, qui aiment mieux dire* collauder, contemner, blasonner, *que* louer, mespriser, blâmer. »

Si l'on peut reprocher justement à quelqu'un les inventions bizarres, l'emphase, le mauvais goût et les latinismes outrés, c'est bien moins à ce grand Ronsard qu'à du Bartas. Ce n'est pas Ronsard, c'est du Bartas qui a inventé les fréquentatifs *babattre* et *pépétiller*; c'est du Bartas qui a appelé le soleil *le duc des Chandelles*; c'est du Bartas, enfin, qui a le plus abusé des mots composés comme *baise-nue*, *casse-bois*, *aime-pleurs*. Pourtant du Bartas, Gascon calviniste, dut à la gravité emphatique de ses vers une gloire immense, mais qui ne lui survécut pas.

Un autre calviniste laissa un poème bien autrement durable et vivant: Théodore-Agrippa d'Aubigné, poète inégal, rugueux, mais d'une force extraordinaire et capable de lancer roidement les alexandrins les plus drus.

Deux disciples de la Pléiade ferment le siècle de la Renaissance, Desportes et Bertaut. Leur vers reste encore le vers de Ronsard, et c'est déjà presque le vers de Corneille. On voit mieux par eux tout ce que l'ingrat Malherbe doit à Ronsard.

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

Malherbe feuilletant un jour les poésies de Ronsard en biffa la moitié. Quelqu'un lui ayant fait observer qu'il passerait un jour pour avoir approuvé les vers qu'il n'avait point effacés, il prit la plume et biffa le reste. On était sous Henri IV. La régularité convenait aux esprits enfin pacifiés sous la royauté d'un grand homme. Malherbe, qui était un esprit exact, établit son autorité sur la poésie, et le vieux Ronsard tomba dans un mépris injuste, dont les romantiques de 1830 devaient seuls le faire sortir. Malherbe était un poète sec, étroit et pauvre; la langue des vers perdit par lui son abondance, sa grâce, ses bravoures et ses naïvetés. Mais il fallait un législateur. Le plus rigide fut le mieux obéi: ce fut Malherbe. Il prépara les esprits à la beauté régulière.

Il y a deux phases dans le XVIIe siècle. La première, qui date de Louis XIII, ou plutôt du cardinal de Richelieu (car il y eut part), est fière, hyperbolique et pour ainsi dire toute castillane; la galanterie y est héroïque et l'héroïsme galant. Quand un Boisrobert écrit dans cette manière, ce n'est pas sans quelque ridicule; mais quand c'est un Pierre Corneille, le sublime est atteint. *Le Cid*, censuré par l'Académie naissante, marque l'ère des chefs-d'œuvre dramatiques. Style, conduite, caractères, tout est beau, tout est grand dans cette tragédie, comme dans *Cinna* et *Polyeucte* qui la suivirent. Rotrou mérite d'être nommé à côté de Corneille, qu'il n'égala point.

La seconde phase poétique du XVIIe siècle date de la majorité de Louis XIV, et renferme les plus purs chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Ce sont les *Fables* de La Fontaine, où tous les tons sont employés tour à tour avec une souveraine aisance et un suprême bonheur pour former un tableau vaste et merveilleux, une « Comédie aux cent actes divers »; ce sont les *tragédies* de Racine, dont les vers n'ont d'égaux en noble suavité que les vers de Virgile, et qui

révèlent dans leurs créations si magnifiques et si vraies un des plus beaux moments de l'esprit humain; ce sont enfin les *comédies* de Molière, si larges de style, si fortes, si grandes, si parfaitement belles qu'on n'y peut opposer les œuvres d'aucun autre comique.

Boileau fut l'ami de La Fontaine, de Racine et de Molière; il vécut dans leur compagnie, il les comprit, les aima, les soutint, et, s'il fut loin de les égaler, il composa du moins des épîtres et un poème héroï-comique qui se ressentent de leur fréquentation. Je ne dirais rien de son *Art poétique*, s'il ne me donnait lieu de faire remarquer que la France de Louis XIV avait perdu tout souvenir de ses origines littéraires. Pour Boileau tout n'était, avant Malherbe, que désordre, cacophonie et insubordination; pourtant le même Boileau reproche à Ronsard d'avoir *tout brouillé*. On ne conçoit pas que Ronsard ait pu brouiller quelque chose là où rien n'était en ordre. Boileau n'avait probablement pas lu vingt vers de Ronsard.

Quinault, pour qui ce même Boileau fut si dur, créa le drame lyrique et écrivit des *opéras* qui peuvent se lire sans la musique, parce que ce sont de véritables tragédies, écrites avec noblesse et pureté.

Le siècle suivant est le siècle de la prose. La poésie y décline. Regnard, tout bon et franc comique qu'il est, n'approche point de la grandeur et de la vérité de Molière. Voltaire fait de la tragédie une matière à développements philosophiques. Son art est abstrait, ses personnages sans vie, son style sans couleur. Crébillon, son rival, est parfois plus tragique que lui, mais c'est le plus souvent un déclamateur rocailleux et puéril.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Voltaire tenta, comme cent ans auparavant l'avait fait Chapelain, de donner une épopée à la France, mais la *Henriade* est une froide amplification qu'un « merveilleux » de rhétorique achève de glacer. Par contre, il est excellent dans la poésie légère, et il donne aux petits vers un tour très agréable.

Saint-Lambert, l'abbé Delille et Roucher cultivent le genre

descriptif qui eut, dans la seconde moitié de leur siècle et dans les premières années du nôtre, une faveur changée depuis lors en dédain. Et pourtant, malgré la pompe outrée du style et les périphrases du langage, la poésie descriptive était un acheminement vers la poésie romantique.

A la fin du XVIIIe siècle, André Chénier, Grec par sa mère, puisa aux sources vives de l'antiquité des inspirations nouvelles et un nouveau style. Il assouplit le vers français et y coula des mots rajeunis et charmants. Mais il ne publia rien ou presque rien de ses poèmes, et ses contemporains, qui l'ignoraient, ne lisaient que des petits poètes d'alcôve parfaitement insipides et maniérés.

Un coup de foudre les abîma tous: la Révolution éclata. Voltaire avait donné dans son théâtre l'exemple d'une poésie philosophique qui, avec moins de style, devint celle de la Révolution. Marie-Joseph et Lebrun-Pindare parlèrent alors, dans l'ode ou dans la tragédie, une langue enflée et tendue dont l'emphase, souvent intolérable, est d'une fière éloquence dans quelques hymnes tels que le *Chant du Départ*.

Dans les dernières années du siècle, Ducis ouvrit au théâtre des voies nouvelles. Il écrivait faiblement. C'était Shakespare pâli, mais Shakespeare encore que, timide initiateur, il apportait sur la scène française.

XIXe SIÈCLE

Deux grands noms dominent de leur incomparable hauteur la morne littérature de l'Empire, et ces deux noms, ceux de Chateaubriand et de Mme de Staël, n'appartiennent à la poésie que par leur féconde influence. Pendant que ces deux grands esprits créaient un monde nouveau de pensée et de sentiment, les Esménard, les Chênedollé, les Parseval-Grandmaison, exprimaient dans une langue appauvrie un idéal irréparablement usé. Millevoye, le faible Millevoye, ne trouva pas des accents bien nouveaux pour exprimer des plaintes pourtant sincères et touchantes. Louis-Népomucène Lemercier eut des hardiesses au théâtre et conçut une épopée satyrique, mais à lui aussi la langue faisait défaut.

Enfin, au déclin de la Restauration, en 1820, les *Méditations* de Lamartine parurent, nouvelles de sentiment et d'expression. En ces *Méditations*, la poésie attendue coulait à flots; les sentiments des «enfants du siècle» avaient trouvé, après une longue attente, leur expression naturelle. Le ravissement du public fut incomparable, et rien n'égale l'ivresse et la douceur de cette première heure du romantisme.

Ce mot de romantisme, qui a déjà été écrit plusieurs fois ici, ne se peut bien définir, parce que les idées qu'il représente sont multiples et contradictoires. Abandon de la fausse antiquité des tragédies; retour à un moyen âge plus neuf assurément, mais tout aussi faux; mélange des tons, imitation des poètes allemands; au théâtre, suppression des unités; tendance au lyrisme, voilà le romantisme. On a dit que c'était la liberté dans l'art, mais cela ne signifie pas grand-chose. Quand le vieux Corneille qui, tout grand homme qu'il était, avait l'esprit terriblement cauteleux et subtil, inventait des règles, des règles et des règles encore pour le seul plaisir de s'y soumettre, il était libre aussi. Victor Hugo rédigea dans la préface de son *Cromwell* le manifeste de la nouvelle école dont il devait être le chef, et ce document est instructif, bien qu'infiniment inférieur en intelligence et en savoir à la *Défense et Illustration* de du Bellay:

« *La poésie*, dit Victor Hugo, *a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société: l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solemnise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté; le caractère de la seconde est la simplicité; le caractère de la troisième, la vérité. Les rapsodes marquent la transition des poètes lyriques aux poètes épiques, comme les romanciers des poètes épiques aux poètes dramatiques. La poésie de notre temps est donc le drame; le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame comme ils se croisent dans la vie et dans la création.* »

Sans s'arrêter au système des trois âges de la poésie, auquel les faits ne veulent pas toujours se soumettre, on voit que Victor Hugo considérait le romantisme comme le retour au vrai, en quoi il se trompait. *Hernani* n'est certainement ni plus vrai ni même aussi vrai qu'*Andromaque*. Et ce qu'on appelle la vérité d'une *ode*, d'une *ballade*, d'une *méditation*, est quelque chose de tout à fait insaisissable.

La force du romantisme était ailleurs; elle était dans le rajeunissement de la langue poétique; elle était dans la création des nouvelles formes du vers, à la fois plus souples et plus solides que les anciennes; elle était dans cette audace qui rompit les vieux moules et dans le génie qui modela la pensée sur le vif.

Alfred de Vigny et les frères Deschamps furent, avec Victor Hugo, les romantiques de la première époque. Sainte-Beuve apporta bientôt dans le cénacle (le mot est du temps) un sens critique qui y manquait et des poésies intimes d'un sentiment très particulier. Musset fut à cette vigne un ouvrier de la dernière heure, ouvrier paresseux, moqueur, mais si bien doué qu'il apporta en se jouant l'œuvre peut-être la plus vive, et certainement la plus heureuse.

Après une lutte violente, le triomphe des romantiques fut écrasant. L'Académie capitula. C'est le sort de toutes les places qui ne veulent pas être détruites. Alors, vers 1848, une demi-réaction s'accusa par le succès assez vif de l'école du bon sens, représentée au théâtre par François Ponsard et Emile Augier.

Cependant quelques poètes ne renoncèrent pas aux richesses de langage et d'inspiration conquises par leurs devanciers: Charles Baudelaire, Théodore de Banville et cet héroïque Leconte de Lisle « qui forge de l'or », a dit un confrère, continuèrent, en la transformant, l'école romantique.

Ces poètes se trouvèrent par leur talent les patrons naturels de la jeune école dite *parnassienne*, qui se recommanda, quoi qu'on ait dit, par son amour et son respect de l'art, et de laquelle sont sortis des noms aujourd'hui très chers au public.

DEUX ACTRICES

I

MARIE-THÉRÈSE PIÉRAT

Avec quel ravissement j'ai vu Mlle Piérat créer la Daphné des *Noces Corinthiennes*!

C'était dans la maison aimable et discrète de Ludovic Halévy.

« Mlle Piérat est une enfant — me dit mon illustre confrère — mais elle est merveilleusement douée et vous allez l'entendre. »

C'était une enfant, blonde, rose et blanche. Et c'était déjà une comédienne accomplie. Elle trouvait en elle pour jouer le grand rôle d'amoureuse toutes les ressources de la nature et de l'art.

J'étais émerveillé!

« Je pensais bien qu'elle vous plairait », me dit Halévy radieux.

C'est cette création de Daphné qui rendit Mlle Piérat célèbre à dix-huit ans. Je suis heureux et fier que mes vers et ma pensée aient fourni à cette comédienne prédestinée les moyens de montrer son pouvoir sur une salle de spectacle.

Elle a ravi, charmé le public; elle l'a fait pleurer. Et un vieux connaisseur, en l'applaudissant, me disait:

« Que de force il faut, pour montrer une grâce si frêle! »

1905

II

RÉJANE

Le Théâtre Réjane, qu'il nous promet d'heures délicieuses! Réjane est assez diverse, assez variée, assez innombrable, comme dit la Poétesse, pour interpréter les œuvres des genres les plus opposés et suffire à tous les répertoires. Il y a vingt Réjanes en Réjane, toutes différentes les unes des autres et qui cependant ne ressemblent qu'à elle.

Fine, spirituelle, comique, touchante, pathétique, toujours vraie, elle unit un goût exquis à un parfait naturel. Elle sait oser et garder la mesure; elle donne à la fantaisie, au caprice une pureté classique. Elle est Parisienne et elle est humaine: elle est dame et elle est femme. Sa bouche et ses yeux disent dans la perfection. Elle a le génie du théâtre, elle est tout action et tout expression, depuis les mèches folles de ses cheveux jusqu'à la fine pointe de ses pieds. Enfin elle est originale et créatrice au plus haut degré: elle crée les Réjanes.

Je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte d'exprimer ma reconnaissance envers une interprète incomparable et de souhaiter un succès digne d'elle à la grande artiste qui est en même temps une femme de grand cœur.

1906

LES ARTS ET LES ARTISTES

PENDANT LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

par

MAURICE DREYFOUS

Maurice Dreyfous appartient à cette génération qui commença de fleurir à la fin du second Empire et dans les désastres de l'année terrible. Il vivait aux confins du Parnasse et des cafés politiques. Nous étions là un petit groupe d'esprits très avides de sentir et de comprendre, très curieux, très divers. Je ne dis pas que les fruits ont passé la promesse des fleurs; mais nous avons donné ce que nous avons pu. En nous, comme en toutes les jeunesses généreuses, la faculté d'admirer était très développée.

Maurice Dreyfous avait bien placé ses admirations; après tant de temps écoulé il les a laissées où il les avait mises d'abord, et il chérit, il adore aujourd'hui comme à la première heure Théophile Gautier qui fut si bon et qui écrivit tant et si bien.

Du plus loin qu'il me souvienne, je le revois; notre Maurice, dans le petit jardin humide de Neuilly, dans la maison du poète que fréquentaient les survivants du romantisme et la jeunesse parnassienne, dans cette salle à manger où pendait au mur la panthère noire de Gérôme, à cette table ronde où brillaient d'une beauté divine les deux filles du maître. Je ne sais si je rêve, mais il me semble qu'alors Dreyfous s'habillait volontiers en Arabe. Sa figure y convenait, bistrée, basanée, avec des yeux flamboyants. Et à vrai dire c'était, pour un familier de Théo, un costume bien convenable et naturel.

J'espère qu'il écrira ses aventures de guerre. Elles sont héroï-comiques. Je ne saurais point les conter, et puis ce serait très long. Il était alors grand ami de Gambetta. Il ne

tira rien de cette amitié, ni faveur ni emploi, pas même un ruban. La chose est étrange.

Ardent, laborieux, n'estimant jamais la tâche trop lourde, il se livra aux travaux les plus divers; l'art le disputa à la politique, la politique à la poésie; l'industrie l'occupa de longues années. Il fit bien tout ce qu'il fit; gagna de la philosophie, sauva sa gaieté et écrivit quelques bons livres. Je vous laisse à décider s'il peut être proclamé heureux.

Il est admirable de le voir passer du sculpteur Dalou, dont il a étudié l'œuvre, à M. de Falloux dont il n'aime pas la loi sur l'enseignement. Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. Il a écrit aussi une histoire des Carnot.

Je crois avoir quelque droit de parler, comme Lucien, de la manière d'écrire l'histoire, je crois que ce que je pourrais dire sur ce sujet ne serait pas tout à fait dénué de raison, car j'y ai beaucoup songé et beaucoup réfléchi. J'étais persuadé, dans ma jeunesse, que les hommes les mieux en état d'écrire l'histoire sont les hommes d'Etat, les hommes qui ont été longtemps aux affaires, ce qui n'est pas le cas de mon ami Maurice Dreyfous. C'est peut-être vrai; mais depuis que j'ai entendu une certaine conversation de M. Dufaure, je ne crois plus qu'il suffise d'avoir eu une part dans le gouvernement pour penser en historien profond.

C'était au printemps de 1881. M. Dufaure, robuste encore au terme de sa longue vie, causait avec des collègues dans la bibliothèque du Sénat, en attendant sa voiture. Sa voix aigre et forte élevait ses derniers éclats sous la coupole où Delacroix peignit son bois sacré. Près de lui, son collègue M. J... se lamentait de voir la République en proie aux sectaires, la liberté violée, la religion persécutée. Il s'agissait proprement du ministère Ferry et des décrets.

— Ah! soupira M. J..., les mains jointes, tout cela ne serait pas arrivé si M. Thiers avait vécu...

Il attendait une approbation de son illustre et grave interlocuteur. Mais M. Dufaure, secouant la tête:

— M. Thiers aussi a eu des torts. Il a commis des fautes.

— Lesquelles? demanda vivement M. J...

— Il a mécontenté beaucoup de monde et, dans la haute position qu'il occupait, il ne devait mécontenter personne.

M. Dufaure affirmait que le petit M. Thiers assis sur les ruines fumantes de l'invasion et de la guerre civile, arbitre astucieux des bonapartistes, des légitimistes, des orléanistes, des républicains modérés et des républicains ardents, ne devait pas faire de mécontents.

Cette maxime d'un homme d'Etat révèle une grande faiblesse du sens historique.

Plus j'étudie, plus je m'aperçois que le sens de l'histoire, cette faculté de connaître les conditions de la vie sociale et politique, est extrêmement rare. Aussi ai-je été fort heureux de le rencontrer chez mon vieil ami Maurice Dreyfous. Je me reproche seulement d'avoir tant tardé à faire cette découverte.

J'ai ouvert l'année dernière son supplément à l'*Histoire de Lavallée* pour y chercher un fait, une date. J'avais eu une entière confiance dans la probité de l'auteur; mais je m'attendais à ce qu'un abrégé si succinct fût d'une lecture aride et n'eût que la valeur d'un tableau chronologique. J'en lus une page et ne pus m'arrêter avant d'avoir fini le volume. J'y trouvai tout ce qui rend l'histoire intéressante, des scènes, des portraits, l'enchaînement des faits, la Vie.

J'eus de plus l'occasion de remarquer combien Maurice Dreyfous est honnête. A toutes ses préférences, il préfère la vérité. C'est de la vertu, cela; mais il est vertueux avec tant de bonhomie, qu'on ne songe pas à le louer d'une qualité si naturelle.

Ces mérites d'historien, on les retrouve dans le livre de l'*Art sous la Révolution*, dont bien volontiers je présente cette nouvelle édition au public curieux de ces choses. Ce livre est le fruit d'un long travail. L'auteur se défend, dans une préface, d'être un savant; c'est une marque de goût; mais il est fort bien informé et la somme de ses lectures, tant en imprimés qu'en pièces d'archives, est énorme.

Le sujet était nouveau. Eugène Despois en avait déjà touché quelques parties dans son livre, devenu classique,

sur *le Vandalisme révolutionnaire*, mais personne n'avait embrassé toute l'histoire de l'art depuis 1789 jusqu'au 9 thermidor. C'est ce qu'a fait Maurice Dreyfous.

Il a étudié avec beaucoup de soin et d'agrément les fondations d'art, les décorations des villes et des monuments, la peinture (et, à propos de la peinture révolutionnaire, je rappellerai ici le *David* excellent de Charles Saunier, si plein de savoir et de goût), la gravure, la céramique, les médailles, l'architecture, le mobilier et le costume, le théâtre, la musique, les cortèges, vaste et rapide tableau, d'une diversité infinie.

Il n'a pas mis de notes à son livre, s'autorisant de façon assez plaisante de Théophile Gautier, qui a écrit cent volumes sans une seule note marginale; il aurait pu s'autoriser plus raisonnablement de Frédéric Masson. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet; mais Maurice Dreyfous a donné, à la fin du volume, la liste des textes par lui consultés, et pour un ouvrage de cette nature le catalogue peut tenir lieu de référence.

Je finirai par un souhait. Maurice Dreyfous a beaucoup vu, beaucoup observé. Il conte bien. Il a dans l'esprit beaucoup de fantaisie avec beaucoup de raison. Je voudrais qu'il écrivît ses mémoires. Ce serait un livre bien intéressant.

1906

PALLAS ATHÉNA

LES GRANDES OLYMPIENNES

Les traits éclatants sous lesquels les Hellènes se représentaient Athéna paraissent presque tous dans le bel Hymne homérique:

« Je commencerai par chanter Pallas Athéna aux yeux d'azur, fertile en sages conseils, portant un cœur indomptable, vierge vénérée, gardienne des villes, divinité forte, que le prudent Zeus fit sortir de sa tête redoutée, toute revêtue d'armes d'or.

» A cette vue, les Immortels furent saisis d'admiration. Devant Zeus qui porte l'égide elle jaillit de la tête immortelle, en agitant une lance aiguë; le vaste Olympe fut ébranlé par la force de la déesse aux yeux d'azur, et à l'entour la terre rendit un son terrible; la mer troublée souleva ses vagues profondes; l'onde amère resta suspendue, et le fils brillant d'Hypérion arrêta ses coursiers rapides. Alors Pallas Athéna dépouilla ses épaules de ses armes divines et le prudent Zeus se réjouit. Salut, fille de Zeus... »

Athéna fut originairement le ciel lumineux, l'éther étincelant, et c'est pour cela qu'on la disait sortie de la tête de Zeus.

En même temps qu'elle répandait la clarté céleste, elle versait la rosée. Dans la chaleur de l'été, elle imbibait le sol desséché de l'Attique de l'écume du ciel et ranimait les plantes épuisées par l'ardeur du jour. En reconnaissance de ce bienfait, une fois l'an, pendant la nuit des arrhéphories, une procession de jeunes Athéniennes allait du temple d'Athéna Skiras au sanctuaire de l'Aphrodite des jardins.

La plaine brûlante qui s'étend d'Athènes à Eleusis produit le figuier dont les fruits égouttent du miel et l'olivier qui de ses baies onctueuses nourrit les hommes sobres et leur fournit une huile exquise. Les Athéniens attribuaient à la déesse la culture de ces deux arbres bienfaisants.

Athéna, protectrice des cités, leur donnait la victoire et la paix. Elle inspirait à ceux qui l'honoraient le courage, la force et l'adresse. Elle leur suggérait les artifices par lesquels on évite les dangers et l'on acquiert les biens de la vie. Elle aimait Ulysse, parce qu'il était sage, et, un jour que, ne la reconnaissant pas, il lui fit des mensonges pour se tirer d'un grand péril, elle ne l'en blâma point, mais au contraire elle sourit et le loua de sa prudence. Plus tard, elle bâtit les remparts des villes, donna aux citoyens l'intelligence politique, leur enseigna les arts, les lettres, les sciences. Elle était législatrice. Pour instruire les Hellènes à ne point se soumettre au jugement d'un seul, elle refusa, bien que très sage, de juger seule entre Oreste parricide et les Euménides qui le poursuivaient. « J'établirai, dit-elle, des juges liés par serment, et qui jugeront dans les temps à venir. » Elle constitua l'Aréopage et substitua à la justice barbare des premiers âges une justice plus humaine et plus réfléchie.

Elle était ouvrière. Elle fabriqua de ses mains divines la première charrue et le premier navire; elle inventa le tour du potier et le fuseau. Une jeune Lydienne, ayant osé la défier aux travaux de l'aiguille, fut changée en araignée.

Au déclin du génie grec, peu de temps avant la mort des dieux, le poète Archias, que défendit Cicéron, composa pour trois vieilles filles de Samos cette épigramme votive:

« Satyré, Héracléa, Euphro, filles de Xythos et de Mélité, Samiennes, te consacrent, l'une sa longue quenouille, avec le fuseau qui, docile à ses doigts, se chargeait de fils déliés; l'autre sa navette harmonieuse qui tisse les toiles à la trame serrée; la troisième sa corbeille pleine de belles pelotes de laine, quenouille, navette, corbeille, instruments du travail qui, jusqu'à la vieillesse, soutint leur laborieuse vie. Voilà, Athéna souveraine, les offrandes de tes pieuses ouvrières. »



Un peu plus tard encore, l'élégant Méléagre mit en vers l'*ex-voto* de Bitto qui, à l'âge de quarante ans, renonça aux travaux d'Athéna pour une raison qui n'était pas à son honneur et qu'elle avouait ingénument.

« Cette navette, instrument d'un labeur mal nourrissant, Bitto la consacre à Athéna en lui disant: Adieu, déesse. Je suis veuve et ma vie a déjà parcouru quatre dizaines d'années. Je renonce à ton art et retourne au culte de Cypris, car je sens que mes désirs sont plus puissants que l'âge. »

On disait que les plus anciennes idoles de la déesse étaient tombées du ciel, parce qu'on les confondait sans doute avec les pierres de foudre, premiers symboles sous lesquels la fille de Zeus avait été vénérée.

Ces idoles, qu'on appelait palladiums, passaient pour protéger les cités. Ilion périt quand Ulysse enleva le palladium des Troyens. Un vers de l'*Iliade* donne à entendre que ce palladium était une figure assise. Sur la coupe peinte de Hiéron, où l'on voit Ulysse enlevant le palladium, la déesse est représentée sur le bras gauche du héros, debout, au contraire, l'égide à l'épaule, agitant sa lance, et telle que la décrit l'hymne homérique.

« La ville d'Athènes, dit Pausanias, est en général consacrée à Athéna, ainsi que tout le pays. Car, dans les bourgs même, où l'on honore plus particulièrement certaines divinités, on n'en rend pas moins un culte solennel à Athéna. Mais, de toutes les statues de la déesse, la plus vénérée est celle qu'on voit dans l'acropole. Déjà même elle était l'objet du culte de tous les peuples de l'Attique avant qu'ils se fussent réunis. L'opinion commune est que cette statue tomba jadis du ciel. »

C'était sans doute une statue de bois très antique, un de ces *xoanons* qui gardaient, du tronc d'arbre dans lequel des

mains rudes les avaient taillés, une roideur barbare. Il subsiste un dernier souvenir de ces formes rigides dans l'Athéna des frontons d'Egine.

Cependant, il existait dès lors un type archaïque de l'Athéna guerrière, dont le palladium de la belle coupe de Hiéron nous donne un exemple. La déesse s'y montre dans l'attitude du combat, la lance levée, un pied posé en avant, le bras gauche couvert de l'égide « garnie d'écaille, horrible et qui résisterait même à Zeus ».

Athènes, qui devait son nom à la fille de Zeus, exprima en elle les diverses formes de sa propre pensée et l'on peut dire que, à l'époque de Périclès et de Phidias, la déesse Athéna devint le symbole du génie attique.

Pendant le gouvernement de Kimôn, les Athéniens firent élever sur la dîme du butin fait à Marathon une statue colossale d'Athéna, ouvrage de Phidias, qui se dressait sur l'Acropole comme la gardienne et la protectrice de l'enceinte sacrée. Debout, vêtue d'une double tunique, elle tenait de sa main droite la lance; un bouclier couvrait son bras gauche. C'est cette figure qui reçut plus tard le nom de Promachos et que Démosthène appelle la grande Athéna de bronze. On a peine à croire le voyageur qui dit que la pointe de la lance et l'aigrette du casque se découvraient de la mer, dès le promontoire de Sunium. L'historien Zozime rapporte que, lorsque les Goths d'Alaric assiégèrent l'Acropole, ils furent saisis de terreur à la vue de la déesse armée.

Phidias représenta un peu plus tard, sur les frontons du Parthénon, la naissance d'Athéna et la dispute de la déesse avec Poseidon; et il exécuta la statue colossale d'ivoire et d'or, qui devait habiter la cella du temple et que Pausanias décrit ainsi: « Sur le milieu de son casque est un sphinx et des griffons sont sculptés sur les deux côtés... Athéna est debout avec une tunique qui lui descend jusqu'aux pieds. Sur sa poitrine est une tête de Méduse en ivoire. Elle tient d'une main une Victoire qui a quatre coudées ou environ de haut, et de l'autre une lance. Son bouclier est posé à ses pieds, et près de la pique est un serpent qui représente peut-

être Erichthonios. La naissance de Pandore est sculptée sur le piédestal de la statue. »

Une petite figure du musée d'Athènes, qu'on nomme la Pallas Lenormant, parce que ce savant l'a étudiée le premier, reproduit l'attitude du colosse du Parthénon. Une autre statuette, découverte en 1881 sur la place Varvakeion, à Athènes, et conservée au même musée, reproduit également la Parthénos, et avec plus de précision dans les détails.

Ce sont là deux réductions faites par de médiocres praticiens, à l'intention des dévots de l'époque romaine.

Une gemme du musée de Vienne offre une belle imitation de la tête grave et pensive créée par Phidias.

La Minerve au collier et la Pallas de Velletri, toutes deux au Louvre, le torse Médicis, à notre école des Beaux-Arts, la Minerve Farnèse, dont le casque est orné de griffons et de sphinx, au musée de Naples, sont des œuvres inspirées de la statue chryséléphantine de Phidias. Une statuette de bronze, trouvée en Toscane, de petites dimensions et grande de lignes, encore archaïque avec son casque à trois aigrettes et les formes un peu grêles et sèches du buste, se rapporte aussi à ce type, qu'elle interprète très librement.

On voyait sur l'Acropole d'Athènes une troisième Athéna de Phidias, qu'on nommait la Lemnienne, parce qu'elle était un don des Lemniens, et que Pausanias considère comme le plus admirable des ouvrages du maître. C'était une Athéna sans armes.

Dès lors les divers aspects de la déesse étaient à jamais fixés par la main du plus grand des sculpteurs. Les élèves de Phidias et tous les artistes grecs, leurs contemporains, traitèrent, avec d'innombrables variantes, mais sans les altérer, les types de la Promachos, de la Parthénos et de l'Ergané.

Parmi les Athéna de la belle époque qui nous ont été conservées, rappelons avec admiration, avec piété, le bas-relief du musée de l'Acropole, l'Athéna au décret, qui est, en effet, la vignette de marbre d'un texte de loi qui n'a pas été retrouvé. La déesse, jeune et mince dans sa double tunique aux plis droits, appuyée sur sa lance, la main droite sur la hanche, la

tête penchée en avant, nous émeut par sa beauté pensive.

Pour traiter convenablement de Pallas Athéna, je n'ai fait que mettre bout à bout des textes anciens, me rappelant le proverbe grec qui dit qu'il ne faut pas apporter des chouettes à Athènes.

Décembre 1906

LE MISANTHROPE

DIALOGUE AUX ENFERS

L'ABBÉ DOUILLET, UNE OMBRE

L'ABBÉ DOUILLET

Monsieur, voici deux siècles que je vous vois passer sous ces myrtes, silencieux et les regards baissés. Pourquoi fuyez-vous la société des ombres ?

L'OMBRE

Que vous importe ?

L'ABBÉ DOUILLET

J'aime les esprits bizarres et serais curieux de vous connaître.

L'OMBRE

Moi, monsieur, je n'ai nulle envie d'être connu de vous.

L'ABBÉ DOUILLET

J'en suis aux regrets. Mais j'ai appris à me passer du commerce des hommes.

L'OMBRE

N'êtes-vous point ce sage Ménippe, auteur de mordantes satires ?

L'ABBÉ DOUILLET

Ménippe n'existe plus. Les ombres mêmes ne sont point éternelles. Mais je lui ressemble de visage, de tournure et d'esprit. Beaucoup s'y trompent comme vous. Ce que vous prenez pour le manteau court du philosophe grec est un

petit collet, qui commence à n'avoir ni forme, ni couleur, hélas! Je suis l'abbé Douillet, parisien, professeur au Collège de Navarre, philosophe cynique, et votre très humble serviteur. Je sais tout le respect que je vous dois, car je connais, monsieur, à votre perruque, à votre veste brodée, à vos rubans, aux boucles de vos souliers, que vous vécûtes à la Cour de France soixante-dix ans environ avant le temps où je professais la rhétorique en chaire et la philosophie dans le ruisseau.

L'OMBRE

Il est vrai, monsieur, je suis gentilhomme. J'avais vingt-cinq ans lorsque Molière en avait quarante. Je suis l'original de son *Misanthrope*. On a dit que Molière avait peint Alceste d'après lui-même et d'après M. de Montausier. Que de différences entre la copie et les originaux! Despréaux se flattait d'avoir fourni quelques traits à ce caractère qu'il admirait. Despréaux a pu s'emporter contre un mauvais poète comme Alceste s'emporte contre Oronte. Mais comment reconnaître Despréaux dans l'amant de Célimène? Moi seul je suis Alceste et le suis tout entier. Je ne sais si Molière a cherché cette ressemblance ou si elle provient d'un jeu singulier du hasard: je puis vous assurer seulement qu'elle est parfaite et que d'Alceste à moi on ne saurait découvrir la moindre différence. J'eus comme lui le plaisir de perdre mon procès, alors que j'avais pour moi l'honneur, la probité, la pudeur et les lois; j'aimai comme lui une jeune coquette; comme lui, je trouvai mauvais le sonnet qu'Oronte vint me lire, et ne lui cachai pas mon sentiment. Tout ce qu'Alceste dit en vers immortels, je l'ai dit dans une prose qui avait au moins le mérite de la franchise. Vous voyez encore, monsieur, sur l'ombre de mon juste-au-corps de brocart, des ombres de rubans verts. Enfin, je suis Alceste au naturel.

L'ABBÉ DOUILLET

En ce cas vous êtes ridicule.

L'OMBRE

Comment l'entendez-vous?

L'ABBÉ DOUILLET

J'entends que vous donnez à rire.

L'OMBRE

Je ne croyais pas être si plaisant

L'ABBÉ DOUILLET

Détrompez-vous. Vous l'êtes; vous l'êtes d'une manière suffisante.

L'OMBRE

Pourrai-je vous demander, monsieur, sur quoi vous en jugez.

L'ABBÉ DOUILLET

Sur ce que vous venez de dire. De votre propre aveu, Molière vous a mis dans sa comédie tel que vous êtes.

L'OMBRE

Oui, et sans y rien changer.

L'ABBÉ DOUILLET

Vous êtes donc tout à fait semblable à un personnage de comédie. Les personnages de comédie sont risibles, donc vous êtes risible. Je vous accorde que vous appartenez à une comédie d'un genre soutenu, et que cela vous rend risible de la manière la plus haute. Je reconnais aussi que, sur la scène, vous ne faites plus rire les Français. Vous n'en êtes pas moins d'essence comique. Molière observait les règles. Il ne mettait dans une comédie que des personnages comiques.

L'OMBRE

Vous m'obligeriez de me dire en quoi je suis risible.

L'ABBÉ DOUILLET

N'êtes-vous pas misanthrope?

L'OMBRE

Est-il possible de ne point l'être, quand on a l'âme un peu bien située?

L'ABBÉ DOUILLET

Eh bien! vous êtes risible par votre misanthropie.

L'OMBRE

En quoi la misanthropie est-elle risible?

L'ABBÉ DOUILLET

Le misanthrope est étrangement prévenu en faveur des hommes. Il leur prête toutes sortes de bonnes qualités qu'ils n'eurent jamais et qu'il n'a pas davantage, puisqu'il est un homme comme eux, et quand il s'aperçoit qu'il s'est trompé, c'est aux autres qu'il s'en prend et non à lui-même. N'est-ce point plaisant? Vous n'êtes misanthrope que par déception. Vous aviez une trop bonne opinion de vos semblables; vous les imaginiez meilleurs qu'ils ne sont, sans quoi vous n'auriez pas été surpris de perdre votre procès contre un pied-plat et d'être trahi par une coquette. Voilà votre ridicule. Et il y faut ajouter que votre colère contre un sonnet donne à croire que vous avez plus de délicatesse dans le goût que d'étendue dans l'esprit. Est-il bien sûr que le sonnet d'Oronte soit mauvais? Vous en avez décidé. Un vrai Gassendiste, un bon physicien ne l'eût pas osé.

L'OMBRE

N'en doutez pas, monsieur l'abbé, le sonnet d'Oronte est détestable. Vous vous feriez du tort à soutenir le contraire. Auriez-vous du goût pour le style affecté?

L'ABBÉ DOUILLET

Vous êtes plaisant jusque dans les enfers. Votre emportement excite les rires muets des ombres qui nous entourent.

L'OMBRE

Si je suis ridicule, la vertu l'est avec moi.

L'ABBÉ DOUILLET

Ne mettez pas ainsi la vertu dans votre jeu. Sans doute on ne voit rien en vous qui la fasse rougir. Mais je vous ai montré que votre misanthropie venait d'une connaissance imparfaite et fausse des hommes: je vais vous faire apparaître que le mal ne vous inspire des haines vigoureuses que lorsqu'il s'attaque à vous et commence à vous nuire. Beaucoup de bonnes causes, que défendaient l'honneur, la probité, la pudeur et les lois, ont été perdues avant que vous perdissiez la vôtre; beaucoup de coquettes ont trompé leurs amants avant que Célimène vous trahît; beaucoup de mauvais poètes ont récité leurs vers avant qu'Oronte vous fatiguât les oreilles de son sonnet. Vous le saviez et n'en étiez pas transporté d'indignation. Il y a beaucoup de souci de soi-même et quelque égoïsme dans la misanthropie. Cela encore la rend un peu ridicule. Et ce n'est pas tout. La misanthropie ne va pas sans un excessif orgueil. Pour être ainsi l'ennemi du genre humain il faut que vous vous imaginiez valoir mieux que tout le genre humain. C'est possible. Mais vous auriez eu meilleure grâce à ne pas le savoir. Je vous trouve ce dernier ridicule.

L'OMBRE

Ainsi donc, à votre jugement, mon petit abbé, je suis un esprit borné, sans discernement, une âme égoïste égarée par l'orgueil.

L'ABBÉ DOUILLET

Sans doute. Et tout cela fait encore un honnête homme sur la terre. Pourquoi te fâches-tu, mon ami, quand je te

dis que tu es un ridicule? Les personnages des comédies sont moins malfaisants et moins funestes au genre humain que ceux des tragédies. Pour ma part, j'aurais moins de honte et de remords à être Sganarelle ou Sosie qu'Alexandre ou César. Et je crains bien que les humains n'aient que le choix d'être scélérats ou ridicules.

L'OMBRE

Tu vois bien, l'abbé: comme moi tu hais les hommes.

L'ABBÉ DOUILLET

Non! je les méprise.

1907

LE TOMBEAU DE MOLIÈRE

286e ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

Le 17 février 1673 la farce du *Malade imaginaire* se dénouait en tragédie: Jean-Baptiste Poquelin de Molière agonisait sur le théâtre. Les Dieux bienveillants faisaient au Prince des comiques l'aumône d'un trépas cornélien. Mais les prêtres furent sévères au mort qui avait fait rire; ils ne lui pardonnaient pas d'avoir transformé les tréteaux en une chaire efficace de bon sens. Ceux de la Grèce, qui siégeaient sur des trônes de marbre au théâtre de Dionysos, lui eussent dressé des autels; les nôtres marchandèrent à sa dépouille cette eau lustrale et ces formules qui apaisent l'angoisse des mânes errants.

Cependant, à l'imitation des humanistes de la Renaissance, plusieurs entre les grands esprits du siècle s'étudièrent à lui tresser d'ingénieuses couronnes. Victorieuses du temps, quelques-unes gardent encore l'éclat de leurs lauriers.

Voici, entre autres, celle que nouait d'une main prudente le Père Bouhours, jésuite et bel esprit, qui lisait tour à tour, avec la même ferveur, les Conciles et les Pères, Molière et Despréaux:

Ornement du Théâtre, incomparable Acteur,
Charmant Poète, illustre Auteur,
C'est toy dont les plaisanteries
Ont guéri des Marquis l'esprit extravagant;

C'est toy qui par tes momeries
As réprimé l'orgueil du Bourgeois arrogant.
Ta Muse en jouant l'Hypocrite
A redressé les faux Dévots.
La Précieuse à tes bons mots
A reconnu son faux mérite.
L'Homme ennemi du Genre Humain,
Le Campagnard qui tout admire
N'ont pas lû tes Ecrits en vain.
Tous deux s'y sont instruits, en ne pensant qu'à rire.
Enfin tu reformas et la Ville et la Cour.
Mais quelle en fut la récompense ?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un Comédien
Qui mit à les polir son art et son étude.
Mais, Molière, à ta gloire il ne manqueroit rien
Si parmy leurs défauts que tu peignis si bien
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Que le père Bouhours loue le grand comique d'avoir corrigé les marquis, les bourgeois, les précieuses, les campagnards, cela se conçoit aisément: ce jésuite fréquentait la cour et la ville et connaissait les mœurs du temps; mais qu'il l'approuve de redresser les faux dévots, voilà qui, tout d'abord, surprend davantage. Ce serait à croire que le Révérend Père prenait Tartuffe pour un janséniste. La méprise, en ce cas, s'expliquerait aisément. Les jansénistes se montraient fort austères, et l'austérité favorise l'hypocrisie.

Après les vers d'un homme de goût, rappelons ceux d'un grand poète. La Fontaine, tout distrait qu'il était, s'émut de la mort de Molière, son ami; il quitta ses champs, ses bois, ses bêtes, pour s'associer au deuil du théâtre. Voici l'épitaphe charmante que suspendit au tombeau de Molière l'original qui mit la Sagesse avec les Grâces dans la ménagerie d'Esope:

SOVS CE TOMBEAV GISENT PLAVTE ET TERENCE,
ET CEPENDANT LE SEVL MOLIERE Y GIT.
LEVRS TROIS TALENTS NE FORMOIENT QV'VN ESPRIT,
DONT LE BEL ART REJOVISSOIT LA FRANCE.
ILS SONT PARTIS! ET J'AI PEV D'ESPERANCE
DE LES REVOIR. MALGRE TOVS NOS EFFORTS,
POVR VN LONG TEMPS, SELON TOVTE APPARENCE,
TERENCE ET PLAVTE ET MOLIERE SONT MORTS.

Cette épitaphe poétique est inspirée des muses gauloises de Marot et de Passerat; les rimes redoublées y dansent une ronde de Génies et d'Amours sur le cercueil du disciple d'Epicure et de Gassendi.

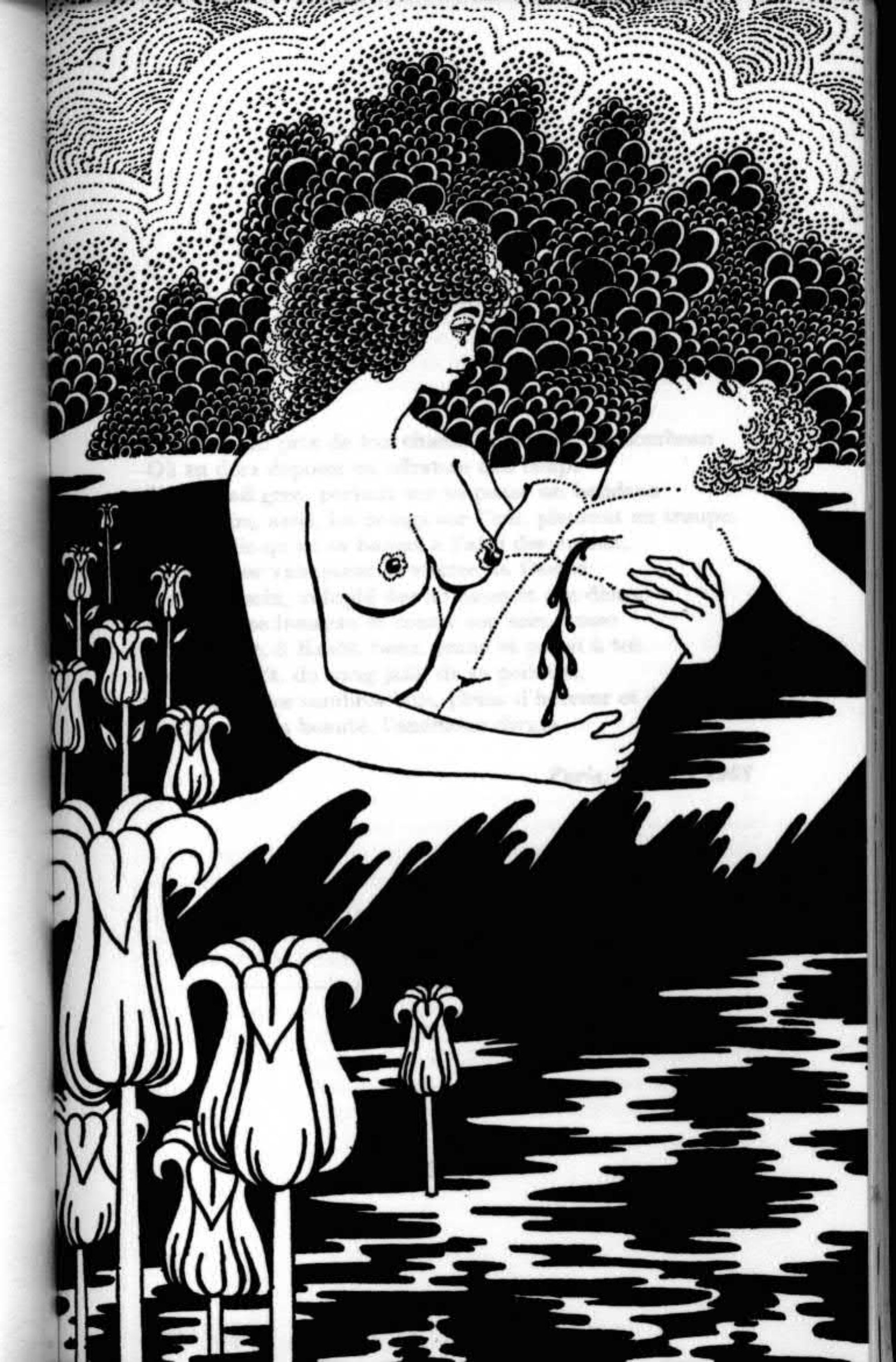
Après ces fleurs agrestes il faut cueillir la palme du plus sage des critiques. Despréaux la décerna aux mânes de Molière, en des alexandrins probes et courageux comme lui-même. Nous voulons parler du début de cette épître à Racine où l'ami de Molière, de La Fontaine, de Condé, de Lamoignon et des solitaires persécutés de Port-Royal, montra la raison dans toute sa grandeur et toute sa noblesse:

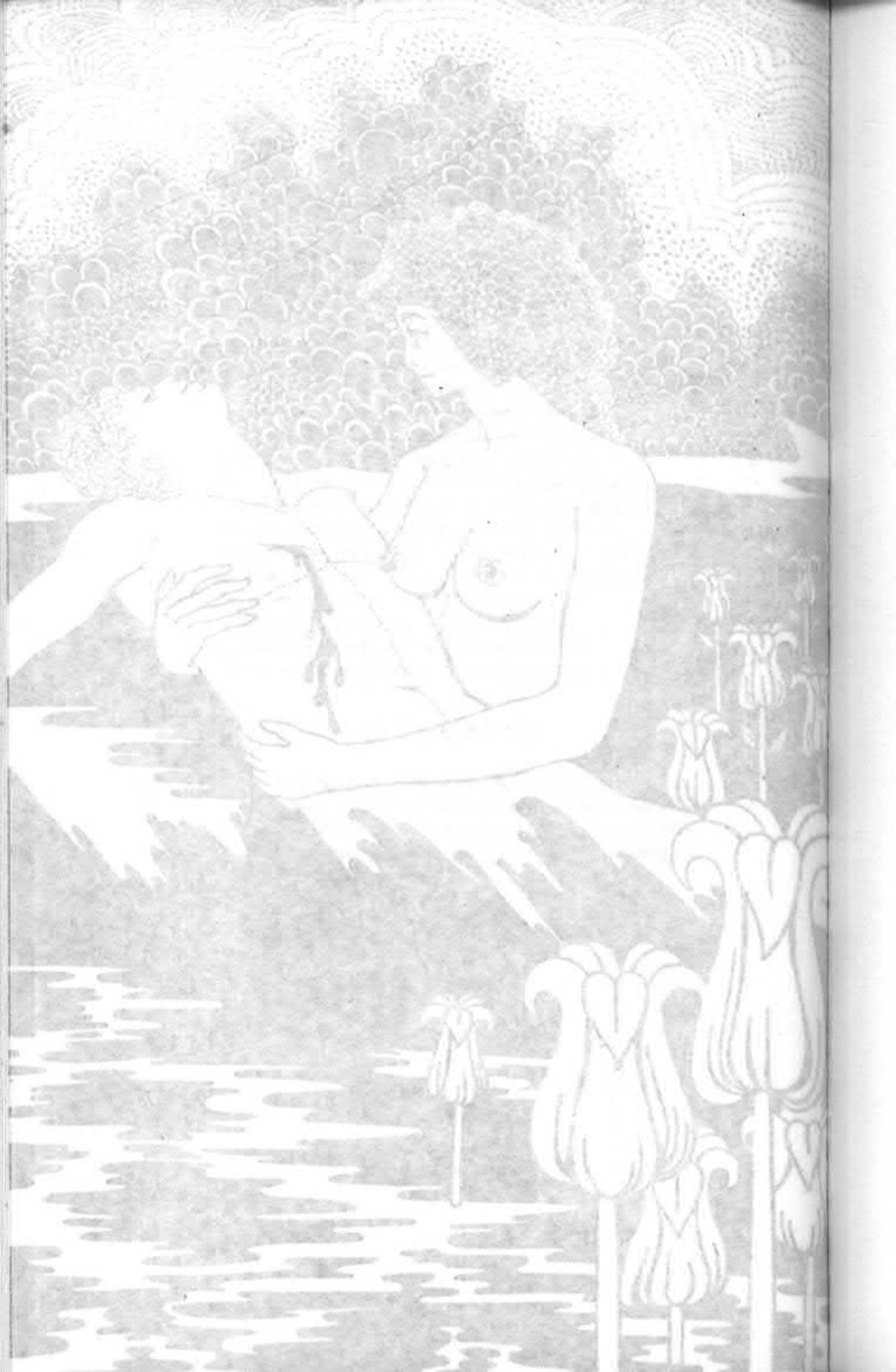
Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, etonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigenie, en Aulide immolée,
N'a cousté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne croy pas toutefois, par tes sçavans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages:
Si-tost que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amâssent,
Ses rivaux obscursis autour de luy croassent,
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis luy fait des envieux.
La mort seule icy bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie.

Faire au poids du bon sens pezer tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur legitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere
Pour jamais sous la tombe eust enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés
Furent des sots esprits à nos yeux rebuttés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pieces,
En habits de marquis, en robbes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secoüoient la teste à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scene plus exacte.
Le vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un deffenseur zelé des bigots mis en jeu
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu.
L'autre, fougeux marquis, luy déclarant la guerre,
Vouloit vanger la Cour immolée au parterre.
Mais, si-tost que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eust rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable Comedie, avec luy terrassée,
Envain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

CE TOMBEAU,

composé par Anatole France pour Madame Bartet,
à l'occasion du 286e anniversaire de la naissance
de Molière, a été achevé d'imprimer le 17 février 1908,
jour anniversaire de la mort du grand poète comique.





A JOHN KEATS

SUR SON ODE

On a grecian URN

Keats, pour prix de ton chant, je veux sur le tombeau
Où tu dors déposer en offrande une coupe
De travail grec, portant sur sa panse un bandeau
D'Amours, assis, les poings sur l'œil, pleurant en troupe.
Car tandis qu'en sa bauge, à l'abri des épieux,
Le sanglier vainqueur se vautre, la Déesse
Au beau sein, volupté des hommes et des dieux,
Gémit et se lamente et contre son sein presse
Son amant, ô Keats, beau, jeune et pareil à toi.
Il expire. Et, du sang jailli de sa poitrine,
Naît, dans les sombres bois, pleins d'horreur et d'effroi,
La fleur de la beauté, l'anémone divine.

Paris, 21 mars 1908

QUINZE ANS DE MA VIE

par

LOÏE FULLER

Préface

Je ne l'avais vue que comme l'ont vue toutes les foules humaines qui couvrent la terre, sur la scène, agitant d'un geste harmonieux ses voiles dans les flammes, ou changée en un grand lis, éblouissante, nous révélant une forme auguste et neuve de la beauté. J'eus l'honneur de lui être présenté à un déjeuner du « Tour du monde » à Boulogne. Je vis une dame américaine aux traits menus, aux yeux bleus comme les eaux où se mire un ciel pâle, un peu grasse, placide, souriante, fine. Je l'entendis causer: la difficulté avec laquelle elle parle le français ajoute à ses moyens d'expression sans nuire à sa vivacité; elle l'oblige à se tenir dans le rare et dans l'exquis, à créer à chaque instant l'expression nécessaire, le tour le plus prompt et le meilleur. Le mot jaillit, la forme étrange de langage se dessine. Pour y aider, ni gestes ni mouvements; mais seulement l'expression de ses regards clairs et changeants comme des paysages qu'on découvre sur une belle route. Et le fond de la conversation, tour à tour souriant et grave, est plein de charme et d'agrément. Cette éblouissante artiste se révèle une dame d'un sens juste et délicat, douée d'une pénétration merveilleuse des âmes, qui sait découvrir la signification profonde des choses insignifiantes en apparence et voir la splendeur cachée des âmes simples. Volontiers elle peint d'un trait vif et brillant les pauvres gens en qui elle trouve quelque beauté qui les grandit et les décore. Ce n'est pas qu'elle s'attache particulièrement

aux humbles, aux pauvres d'esprit. Au contraire, elle pénètre avec facilité dans les âmes les plus hautes des artistes et des savants. Je lui ai entendu dire les choses les plus fines, les plus aiguës sur Curie, Mme Curie, Auguste Rodin et sur d'autres génies instinctifs ou conscients. Elle a sans le vouloir, et peut-être sans le savoir, toute une théorie de la connaissance et toute une philosophie de l'art.

Mais le sujet de conversation qui lui est le plus cher, le plus familier, je dirai même le plus intime, c'est la recherche du *divin*. Faut-il y reconnaître un caractère de la race anglo-saxonne, ou l'effet d'une éducation protestante ou bien une disposition particulière que rien n'explique? Je ne sais. Mais elle est profondément religieuse, avec un esprit d'examen très aigu et un souci perpétuel de la destinée humaine. Sous toutes sortes de formes, de toutes sortes de manières, elle m'a interrogé sur la cause et la fin des choses. Je n'ai pas besoin de dire qu'aucune de mes réponses n'était pour la contenter. Pourtant elle a accueilli mes doutes d'un air serein, en souriant à l'abîme. Car elle est vraiment une gentille créature.

Sentir? Comprendre? Elle est merveilleusement intelligente. Elle est encore plus merveilleusement instinctive. Riche de tant de dons naturels, elle aurait pu faire une savante. Je lui ai entendu tenir un langage très « compréhensif » sur divers sujets d'astronomie, de chimie, de physiologie. Mais en elle l'inconscient l'emporte. C'est une artiste.

Je n'ai pu résister au plaisir de rappeler ma rencontre avec cette femme extraordinaire et charmante. Quelle rare aventure! Vous admirez de loin, en rêve, une figure aérienne, comparable en grâce à ces danseuses qu'on voit, sur les peintures de Pompéi, flotter dans leurs voiles légers. Un jour vous retrouverez cette apparition dans la réalité de la vie, éteinte et cachée sous ces voiles plus épais dont s'enveloppent les mortels, et vous vous apercevrez que c'est une personne pleine d'esprit et de cœur, une âme un peu mystique, philosophique, religieuse, très haute, très riante et très noble.

Voilà au naturel cette Loïe Fuller en qui notre Roger Marx a salué la plus chaste et la plus expressive des danseuses, la belle inspirée qui retrouva en elle et nous rendit les merveilles perdues de la mimique grecque, l'art de ces mouvements à la fois voluptueux et mystiques qui interprètent les phénomènes de la nature et les métamorphoses des êtres.

1908

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN 1908

par

PH. - EMMANUEL GLASER

Préface

IL n'y a rien de difficile comme de parler des livres au jour le jour, de présenter au public le volume encore humide. Il y faut beaucoup de mesure, de raison, de goût; il y faut un esprit en garde à la fois contre l'engouement irréfléchi et contre l'humeur morose. Et ce n'est pas tout: le chroniqueur de lettres doit accomplir une tâche écrasante d'un air d'aisance et de facilité: car on ne souffre pas que sa plume s'appesantisse un seul instant. Son travail de bénédictin, nous voulons qu'il nous en fasse part avec une rapide élégance. C'est pourquoi nous devons être très reconnaissants à M. Ph.-Emmanuel Glaser de nous faire suivre depuis cinq ans déjà le mouvement littéraire toujours grandissant, divers, confus, démesuré.

Le bien que je pense de M. Glaser, je le dis publiquement très volontiers et sans embarras, bien que M. Glaser m'ait été plus d'une fois favorable dans sa critique. Mais on ne croira pas que je le loue pour cela. Ceux qui me connaissent penseront au contraire que de tous ses articles ceux qu'il m'a consacrés ne sont pas ceux que j'ai lus le plus attentivement ni avec le plus d'intérêt. La critique nous apprend à nous connaître nous-mêmes, et je ne tiens pas du tout à me connaître. J'aime mieux fréquenter les autres et m'oublier dans l'univers.

Les livres nous font sortir de nous-mêmes. C'est leur charme.

Je ne parle pas seulement des chefs-d'œuvre; mais aussi des ouvrages qui ne sont pas tout à fait mauvais. Le mérite d'un ouvrage n'est pas absolu; il dépend de l'heure et du lieu. Tel livre, qu'on serait tenté de dédaigner, plaît à son moment, mis sous un bon jour.

Voilà ce que M. Glaser sait aussi bien que personne. Il excelle à présenter un livre. Il se débrouille admirablement dans les nouveautés. C'est très difficile. Une opinion sur Homère ne demande pas d'esprit: tout le monde a la même; cela s'achète tout fait. Mais une opinion sur ce livre récent de cet inconnu, voilà qui est embarrassant!

En cette matière délicate, M. Glaser se tire très bien d'affaire; il a l'esprit juste et pondéré, il sait choisir; il sait résumer. Ce sont les deux qualités essentielles du chroniqueur littéraire.

GEORGE AURIOL[1]

George Auriol n'est pas seulement un conteur charmant, un bon faiseur de nouvelles. Il est aussi un dessinateur de lettres, de monogrammes et d'ornements typographiques. Il a été comme tel présenté au public artiste par notre très cher Roger Marx, si habile et si prompt à distinguer les jeunes talents. George Auriol, a dit Roger Marx, s'est piqué d'assurer une parure seyante aux ouvrages de l'esprit.

Il y a déjà sept ans qu'a paru « le premier livre des cachets, marques et monogrammes ». Voici le second, dans lequel on retrouvera le même art de donner aux lettres une physionomie individuelle, une expression vivante, le plus souvent un air d'arbuste ou de fleur et de les marier comme la vigne à l'ormeau.

L'originalité de George Auriol, si sensible dès le début, s'est encore affermie et son adresse à vivifier et à marier deux initiales données se joue des obstacles et triomphe de toutes les difficultés.

S'il donne à la lettre un air de fleur, il donne à la fleur un air de lettre quand il crée, à l'exemple des Japonais, ses admirables « home-marques », cachets de famille, écussons à graver sur les murs, les tentures, la vaisselle comme sur les bagues et le papier à écrire.

Mais il s'en faut que la charmante industrie d'Auriol s'arrête à ces marques et à ces emblèmes. Elle rivalise avec

1 Préface pour le *Second livre des Monogrammes, marques, cachets et ex-libris*, par George Auriol. Paris, 1909.

les plus célèbres ornemanistes et graveurs d'imprimerie et engendre des fleurons d'un bel aspect et faits pour produire les groupements les plus variés et les plus heureux. Livres, prospectus, menus, factures, billets d'invitation, en recevront une beauté et un charme. Le plus petit marchand peut maintenant, s'il le veut, donner à ses étiquettes, grâce à George Auriol, du caractère et du style.

Ce n'est pas tout encore. Comme Geoffroy Tory, comme Claude Garamond et, comme de nos jours, Grasset, cet ingénieux Auriol a créé un alphabet avec romain, italiques, grand et petit texte, dont les imprimeurs commencent à faire usage.

Ce n'est pas peu de chose que de bien dessiner une lettre. On sait comment, pour y réussir s'y prenait Léonard de Vinci. Il établissait des rapports mathématiques et géométriques entre toutes les parties de cette lettre. Il faut beaucoup de rigueur et de précision dans le dessin pour produire un aspect d'indépendance et de liberté. Sur un si petit signe, rien n'est à abandonner au hasard, et pourtant il faut que le petit signe apparaisse facile et libre.

C'est ce que savent tous les maîtres du dessin typographique; c'est ce que sait aussi bien qu'aucun d'eux ce délicieux George Auriol qui a su communiquer à son alphabet la décision, la grâce et l'originalité de son esprit.

Je ne saurais trop recommander à nos imprimeurs ce caractère très ornemental et pourtant très lisible.

UNE DES PLUS GRANDES DÉCOUVERTES DU SIÈCLE

SERVANTE des époux Lehaleur, Léocadie Bailleul, une des jeunesses de Gonilly près Saint-Lô, ne passait pas pour une vertu. Elle fréquentait les fêtes et les assemblées, et, sans se montrer aucunement effrontée ni même bien hardie, quand elle avait bu du ratafia et dansé jusqu'à minuit, il arrivait ce qui devait arriver. Elle n'était pas la seule à se couler, au clair de lune, sous les noisetiers du Bois Fauchart. On sait bien que la sagesse ne vient qu'après l'expérience et qu'on ne peut pas exiger d'une fille maîtresse d'elle-même ce qu'on est en droit de demander à une femme mariée. Mais Léocadie allait au bois plus souvent qu'à son tour, et avant longtemps elle se trouva y être allée avec tous les gars du pays. Alors ils la jugèrent sévèrement. Quelques-uns avaient à son endroit des revenez-y; la plupart lui riaient au nez et certains l'affrontaient devant le monde. Jamais pourtant elle ne causa de querelle ni de batterie. On la prenait pour ce qu'elle était et personne ne songeait à l'épouser: vraiment rien n'y engageait. Elle était rousse, et c'est une couleur qui n'est pas estimée dans les campagnes où l'on prétend que les rousses ont des inconvénients qui se font sentir de près. Elle ne possédait pas seulement six chemises et une paire de draps. Elle n'était point brave dans sa toilette, point vaillante à l'ouvrage. Elle faisait ce qu'on lui disait de faire, ne manquait pas de douceur ni de gentillesse, ne se refusait pas ouvertement à la besogne; mais le cœur n'y était pas. Et il y avait encore ceci contre elle, que d'être allée tant de fois à la fontaine sans remplir sa cruche, on pouvait la croire bréhaigne. Or, on a beau être pauvre, quand on épouse une

femme, on aime bien qu'elle vous fasse honneur, on demande qu'elle apporte son trousseau, on veut qu'elle travaille comme un homme et qu'elle vous donne des enfants, parce que les enfants c'est la richesse du cultivateur. Léocadie Bailleul pouvait être sûre de coiffer sainte Catherine et de rester servante toute sa vie. Et ce n'est pas un sort heureux dans les villages. Tant qu'on est jeune, on supporte de vivre chez les autres; quand on prend de l'âge, on a besoin de son chez soi.

Léocadie savait lire et compter et même écrire une lettre mieux que les autres filles; cependant on l'aurait crue tout à fait sotte à la voir si peu délurée, manquant de repartie et ayant toujours l'air, avec ses grands yeux bleus, de regarder la lune. Une fois, en plein jour, à deux pas de la maison Lehaleur, le fils Modeste, la rencontrant plantée toute droite et comme hébétée, lui mit la main sous les jupes, par plaisanterie. Elle demeura tranquille sans se fâcher ni rire. Et le fils Modeste s'en alla songeant: « Elle ne sait point vivre, elle est comme les bêtes qui n'ont point de connaissance. »

Ce qui achevait peut-être de la rendre stupide, c'était que ses maîtres criaient après elle du matin au soir. Lehaleur, petit vieux toujours toussant, soufflant, ayant un chat dans la gorge et un fer rouge dans la vessie, agonisant perpétuel, saisissait à toute heure le pot de cidre comme pour le lui jeter à la tête. Léocadie craignait bien davantage la mère Lehaleur qui, haute et ronde comme un chou, lui glapissait dans les jambes du matin au soir. Ils lui refusaient son content de pain noir et de cidre, la laissaient aller l'hiver sans seulement un jupon de laine, la privaient de sommeil et ne lui donnaient, autant dire, point de gages. Elle les aimait presque et demeurait chez eux patiemment, sans penser à les quitter. Il est vrai qu'elle n'aurait pas trouvé facilement une autre condition.

Un jour d'été, le fils Lehaleur, Narcisse, âgé de vingt-cinq ans, peintre décorateur à Paris, vint passer quelques jours chez ses parents, à la nouvelle que le père allait plus mal,

et dans l'espoir de tirer aux vieux quelques sous pour son établissement. La nuit de son arrivée, comme il montait à la chambre haute où il devait coucher, il vit une lueur au-dessus de sa tête, grimpa jusqu'au grenier et y trouva une fille en chemise, toute d'or, dans la lumière dansante d'une chandelle posée sur le plancher. Il la renversa aussitôt sur la paille échauffée d'un lit de sangles branlant, et fit ses délices de cette jeune chair rustique, de cette peau jamais nettoyée que par sa propre moiteur, et pourtant fraîche, douce et brillante. Il était connaisseur, ayant beaucoup fréquenté les ateliers et les filles. C'était la première fois que Léocadie tombait entre des mains un peu expertes. Elle en éprouva une sensation vague et délicieuse.

Le lendemain, après déjeuner, en prenant un gloria avec ses père et mère, Narcisse, voyant debout, près du foyer, Léocadie qui, les yeux vagues, mâchait lentement son pain noir avec un petit morceau de lard moisi, eut l'idée qu'elle était malheureuse. Une heure après, la rencontrant seule à l'étable:

— Sais-tu ce que tu devrais faire? lui dit-il. Tu devrais aller à Paris. Tu y serais mieux qu'ici. On y trouve des places très avantageuses de bonnes à tout faire, chez les commerçants, dans les quartiers excentriques. Tu sais, la grande Marie, Marie Fougeraie, de Saint-Pierre-les-Vauz, je l'ai rencontrée l'autre jour boulevard Voltaire. Elle est chez un horloger de la place de la République. Elle a du pain de maître et de la viande deux fois par jour, trente francs de gages et blanchie.

Et il lui indiqua un bureau de placement, rue de l'Arc-de-Triomphe, où elle n'aurait qu'à se rendre avec sa malle à la sortie du train.

— Mettez-moi ces noms-là par écrit, dit-elle.

L'idée de servir chez des bourgeois, en ville, lui souriait. Mais elle ne savait pas se décider, et peut-être serait-elle toujours restée chez ses vieux maîtres avares s'ils ne l'avaient eux-mêmes poussée à bout et fait sortir de sa longue résignation.

Un jour, au plus noir de l'hiver, un mendiant se planta au seuil de la maison au moment où, seule dans la salle, elle récurait les chaudrons. C'était la coutume des Lehaleur de donner un morceau de pain et un verre de cidre aux chemineaux connus d'eux et qui passaient à des époques fixes. Léocadie voyait cet homme pour la première fois; pourtant elle lui coupa une tranche dans la miche et lui versa une moque de boisson. Le vieux rentra au moment où le mendigot s'essuyait les lèvres à sa manche et assurait son sac sur son dos. Croyant que Léocadie avait attiré cet étranger dans la maison pour en faire à son plaisir avec lui, il la traita de gueuse, de femelle, de gadoue, de pourriture.

— Gueuse, gueuse! tu ramasses des voleurs sur les chemins et tu les amènes pour nous faire assassiner, moi et la vieille. Je te ferai mettre en prison, fumier!

Il l'injuria tant qu'à bout de forces, il se mit à râler. Et quand sa femme revint du cellier, elle le trouva à demi-mort, mais qui montrait encore le poing à la servante.

— Qu'est-ce qu'elle a encore fait, cette poison? demanda la vieille.

— Criez point, la mère, je m'en vas. J'aime mieux ça, dit Léocadie.

Les vieux, d'abord, refusèrent de la laisser partir, alléguant que le contrat de louage n'expirait qu'à la Saint-Jean. Mais, quand ils s'aperçurent qu'elle ne réclamait point de gages pour les neuf mois écoulés, ils ne firent plus de difficulté.

Le matin du départ Léocadie descendit dans la salle en habit des dimanches, un paquet sous le bras, et dit avec émotion:

— Je vous remercie bien de toutes vos bontés, père Lehaleur, et vous de même, mère Lehaleur, et je vous souhaite à tous deux une bonne santé.

— Cadie, ce n'est pas moi qui te chasse, dit la vieille.

Le bonhomme s'arrêtant de tousser et de cracher:

— Cadie, fit-il, tu ne sais point ce que tu feras à Paris. Je vas te le dire. Tu feras la gueuse. Pas autre chose.

Et Léocadie quitta la maison en pleurant.

Le soir, à son arrivée dans la gare Saint-Lazare, elle se heurta à des gens qui couraient en foule dans tous les sens et à des camions chargés de bagages. Deux dragons, lancés à toute vitesse, l'enveloppèrent dans un cliquetis de fourreaux, des bouffées de vin, des hoquets, des rires, et lui envoyèrent des baisers sans ralentir leur course éperdue. Elle appela un fiacre comme on le lui avait recommandé. Mais un jeune homme à fine moustache brune, qui lui parut bien comme il faut, lui demanda où elle allait, si pressée.

Et, comme elle ne répondait pas, il lui prit son paquet, la conduisit chez le liquoriste voisin, dont la boutique étincelait de lumières, de glaces, de cristaux et lui offrit une cerise à l'eau-de-vie.

Ne pouvant rien refuser à un jeune homme si poli, elle l'accompagna dans un petit restaurant à trente-cinq sous et dans un garni de la rue d'Amsterdam, où ils passèrent la nuit. Il se nommait Alfred, se disait artiste dramatique, mais était garçon coiffeur.

Quand elle se réveilla, elle ne le trouva plus près d'elle. Il était parti sans payer la note. Toute la journée, elle regarda le ciel par la fenêtre à tabatière, en pleurant, se coucha sans souper, entendit dans la nuit claquer des portes et retentir des pas, fut saisie d'une telle épouvante qu'elle se cacha la tête sous sa couverture, pria la sainte Vierge et grelotta la fièvre. Le lendemain, elle paya sa dépense et se fit conduire en fiacre avec son baluchon au bureau de placement, rue de l'Arc-de-Triomphe.

La tenancière lui réclama cinq francs, garda les hardes en dépôt et lui tendit une feuille portant un nom et une adresse: Madame Bougière, trente-huit rue Borrégo.

Elle demanda son chemin à un agent, sachant qu'il fallait s'adresser aux agents pour de semblables services.

Le sergot parut embarrassé.

— Borrégo, que vous dites? Borrégo?

Elle lui montra le bulletin de la placière. Alors il tira d'une poche un indicateur relié en molesquine et, s'étant mouillé le pouce, le feuilleta péniblement. Une brise âpre soufflait.

Il s'abrita contre la boutique d'un tripier, où des foies saignaient sur le marbre blanc. Des cœurs de mouton pendus à un croc, lui effleuraient l'oreille.

— Borrégo!... Mais c'est à Ménilmontant. C'est dans le vingtième... Faudra que vous preniez l'omnibus sur la place de l'Etoile. Et vous demanderez la correspondance.

Comme elle venait de donner sa dernière pièce de cent sous:

— Indiquez-moi, dit-elle, pour aller à pied.

— C'est impossible, et quand bien même on vous indiquerait, ça ne servirait à rien, parce que vous ne pourriez pas vous y retrouver.

Elle obtint qu'il la mît du moins dans la direction. Deux heures plus tard, après avoir interrogé au sujet de la rue Borrégo dix agents et vingt journaliers, employés et artisans, tiré d'eux des indications obscures et contradictoires et reçu l'offre d'un verre, d'une douzaine d'huîtres, d'une paire de boucles d'oreilles et d'un déjeuner sur les fortifications, d'erreur en erreur, se trouvant sur la montée des Martyrs, elle redemanda son chemin à un vitrier qui portait au dos une grande glace de cheminée.

— Rue Borrégo, dit le vitrier en portant à la bouche l'index de sa main gauche, rue Borrégo?

Puis, s'adressant à un marchand ambulant qui poussait sa voiture dans le ruisseau:

— Tu ne connais pas ça, toi, la rue Borrégo?

Tous trois ils barraient le trottoir. Un vieillard aux grands traits, à la barbe soyeuse, superbe et souriant, qui descendait la rue, forcé de s'arrêter, observa une seconde, d'un œil artiste et bienveillant, la jeune paysanne dont la peau hâlée, tiquetée de taches de rousseur moites, éclaircissait sous une toison fauve et sauvage, remarqua ce regard pâle et lointain de prophétesse et de victime, devina les formes jeunes et souples sous la malheureuse jaquette de drap et, tout de suite, avec l'imagination d'un peintre accoutumé à faire d'une souillon une nymphe immortelle, il se la représenta dans un bois sacré, vêtue de lumière dorée et d'ombre

bleue, la tête ceinte du laurier d'Apollon et la lyre d'écaille reposant sur sa cuisse argentée. C'était Puvis de Chavannes. Il passa.

Par l'effet de cette bonne grâce ingénieuse du Parisien serviable aux étrangers et galant avec les femmes, Léocadie atteignit enfin cette rue Borrégo, dans la nuit, sous la brume qu'on voyait tomber autour des réverbères. Elle s'arrêta devant le numéro 38, et, peu habituée à parler au concierge, entra dans l'allée où, rencontrant tout de suite à sa droite une porte dont les vitres étaient barbouillées de blanc d'Espagne, elle l'ouvrit. Elle se trouva alors dans une boutique, où, sous la lumière éblouissante du gaz, travaillait en chantant une équipe de peintres

— Vous pouvez pas me dire, si c'est ici Madame Bougière?

Un petit homme à lunettes et barbiche blanche, coiffé d'une mitre de papier, répondit par une suite de coq-à-l'âne, sans s'interrompre de son travail.

— Madame Bouge hier, bouge aujourd'hui, bouge toujours. Madame Bougie. Prenez garde, il y a bougie et bougie; toutes les bougies ne se vendent pas chez l'épicier. Qu'est-ce que vous lui voulez, à Madame Bougie?

— Madame Bougière, c'est pour une place.

Deux voix, l'une grave, l'autre aiguë, s'élevèrent au fond de la salle au milieu des chants.

— Madame Bougière, elle est dans sa chemise.

— Elle est sous presse.

A ce moment, un colosse, dont la longue barbe noire descendait sur une blouse blanche que bombait une vaste poitrine et qui chantait au plafond un air d'opéra, descendit de son échelle, s'approcha de Léocadie, ses pinceaux à la main, souleva le béret qui couvrait son front chauve et dit d'un ton sérieux et doux:

— Madame Bougière, je sais où elle reste. Minute! le temps seulement de me laver les abatis et de mettre une pelure convenable et je vais vous y mener.

Léocadie ne fut pas trompée par ce que lui disait cet homme; elle comprit parfaitement qu'il ne la conduirait pas

chez madame Bougière, mais elle se dit qu'il serait tout de même poli de l'attendre et, quand il reparut habillé tout de noir, un foulard de soie bleue autour du cou et un chapeau melon sur la tête, elle le vit si grand, si beau, si aimable, avec ses yeux marron, ses dents blanches, sa longue barbe et sa large poitrine, qu'elle le suivit suffoquée d'admiration, muette d'amour, la gorga serrée, les jambes molles.

Il la fit manger chez le troquet, la conduisit au bal et l'amena chez un camarade ayant dans son domicile une femme et quatre enfants. Il se nommait Michel Redelsperger, réputé pour la plus affreuse gouape de sa corporation. De soixante-douze heures, ils ne cessèrent de boire, de danser et de s'aimer. Léocadie n'imaginait pas qu'un homme sût aussi bien plaisanter et rire et se montrer aussi agréable de toutes manières. Le quatrième jour, elle le trouva changé. Sa belle humeur sombrait dans la dèche noire. Comme elle ne lui donnait pas d'argent parce qu'elle n'en avait pas, il la maltraita. A la façon dont il la poussait dans les bras du camarade avec lequel ils logeaient, elle s'aperçut bien qu'il ne tenait plus à elle. Un matin, il l'envoya faire une commission. Quand elle revint, elle trouva la porte close, les deux copains avaient déménagé. Elle retourna chez sa placière, mais, comme elle n'avait pas d'argent, on lui refusa une nouvelle feuille. Et elle se mit à errer dans la ville.

Le lendemain matin, deux agents, qui faisaient leur ronde sur le carrefour de l'Observatoire, la trouvèrent inanimée dans la neige.

A l'hospice Saint-Maur, sur le boulevard de Port-Royal, où elle fut portée, on constata des blessures peu profondes sur la poitrine, le ventre et les cuisses et une congestion pulmonaire causée par l'action d'un froid intense. Interrogée, elle conta que des inconnus, des hommes noirs l'avaient menée chez le bistrot et lui avaient fait boire « quelque chose », et qu'elle avait refusé de les suivre plus loin parce qu'ils lui faisaient peur. Elle ne se rappelait pas le reste.

Les jours de sa convalescence furent les plus heureux de sa vie. La grande salle lui parut à la fois solennelle et



riante, son lit délicieux. Elle ne reconnaissait pas ses mains devenues blanches et douces, elle ne les sentait pas à elle et en recevait, comme de mains étrangères, des caresses qui la surprenaient et l'amusaient.

Parfois elle les mettait hors de son lit et regardait ses ongles qui comme ceux des dames se terminaient maintenant par un petit croissant où passait la lumière du jour. Ou bien, tournant les paumes en dedans, elle fléchissait et agitait les doigts qu'elle imaginait être de petites marionnettes qui lui faisaient la révérence et lui donnaient la comédie. Elle leur prêtait tout ce qu'elle savait de musique et de poésie. Son pouce était Polichinelle, son petit doigt Poucet, les autres n'avaient pas de nom; chacun à son tour fredonnait tout bas un air de danse.

Elle lisait de temps en temps dans un livre qu'on lui avait prêté, un voyage au Caucase. Par manque d'habitude et faiblesse de tête, elle lisait très lentement et formait les syllabes avec les lèvres. Il y avait beaucoup de mots qu'elle ne comprenait pas. Cela lui paraissait naturel et ne lui causait aucune impatience. Elle n'avait guère exercé jusque-là sa pensée que sur des prières et des chansons. Toutes les phrases des livres lui paraissaient obscures et belles comme les mots d'église et les paroles chantées. Il s'en détachait pour elle des images isolées et confuses.

Elle était heureuse, et, le bonheur l'inclinant à la tendresse, elle aimait de bonne affection ses voisines de lit, un vieux cuisinier de mœurs inconnues dans les campagnes, et un jeune maçon de la Creuse, vierge et brut. La piété de son enfance lui revenait au cœur; elle faisait des signes de croix et récitait « Je vous salue, Marie ».

Bien des fois déjà, le docteur Baude, médecin en chef de l'hôpital, avait passé devant elle sans la regarder. Un jour vint qu'étant déjà passé, il se sentit suivi par les yeux clairs et lents de cette belle fille, par le regard de sensualité affectueuse et tranquille qu'elle donnait à tous les hommes beaux ou laids, jeunes ou vieux, avec la simplicité du désir sans préférence.

Il revint sur ses pas et demanda à l'interne de service:

— Qu'est-ce qu'elle fait, cette petite-là, Milcent?

— Monsieur, répondit l'interne, on nous l'a apportée avec une congestion d'origine vaso-motrice déterminée par l'action du froid.

Il indiqua la marche de la maladie, le traitement et tira un pronostic favorable.

— Les antécédents?

— Père alcoolique et arthritique, mort accidentellement, tombé d'un toit en travaillant de son état de charpentier. Je n'ai pas de renseignements sur la mère, qui mourut jeune, dans la misère.

— C'est cette petite-là qui a été trouvée sur le carrefour de l'Observatoire?

— Oui, monsieur. Ils l'appellent tous ici Vatoire, par abréviation.

— Est-ce qu'elle n'avait pas reçu des blessures?

— Oui, monsieur, mais insignifiantes.

Le docteur Baude qui la trouvait jolie lui adressa quelques paroles de bienveillance.

— Allons! mon enfant, vous voilà tirée d'affaire. Vous pourrez vous lever demain et nous ne tarderons pas à vous rendre votre liberté.

A l'idée qu'on allait la mettre dehors, elle le regarda avec une expression de détresse infinie et de grosses larmes lui coulèrent le long des joues.

A la fois impérieux et doux:

— Voulez-vous bien ne pas pleurer! fit-il.

Et, s'éloignant, il demanda à l'interne:

— Hystérique?

— Je ne crois pas, monsieur, je n'ai constaté aucun symptôme de ...

Baude l'interrompit.

— Il ne serait pas difficile de l'endormir. J'ai idée que ce serait un excellent sujet.

Une dizaine de jours plus tard, le docteur Baude, avant de commencer sa visite, s'arrêta dans une sorte de vestibule

vitré où il avait coutume de procéder, à la faveur d'un grand paravent de reps vert, à des expériences d'hypnotisme. A cette époque, il faisait des recherches sur l'emploi thérapeutique de la suggestion. Il endormait une piqueuse de bottines, nommée Rose, lui suggérait de devenir hémiplégique et, à l'aide d'un énorme aimant, faisait passer la paralysie du côté droit au côté gauche, et réciproquement. Cette expérience réussissait toujours, Il en avait institué d'autres encore. Il faisait prendre à Rose une goutte d'eau pure en lui suggérant que c'était de la valériane ou de l'éther. Malheureusement, devant une délégation de l'Académie de Médecine, la jeune fille, intimidée, confondit la valériane avec l'éther, compromettant ainsi la bonne renommée d'expérimentateur dont jouissait le maître, qui ne le lui pardonna pas.

— Milcent, dit-il à l'interne, avez-vous un remède pour la névralgie frontale? Depuis ce matin j'ai un atelier de diables armés de scies et de vrilles, de marteaux et de varlopes dans la partie antérieure du crâne.

Milcent, comprenant que le chef parlait de la sorte par mépris pour la vieille thérapeutique et afin d'amener une anecdote, fit avec déférence un signe de dénégation.

— Il y a quelques années, reprit le docteur Baude, à l'époque du boulangisme, Charcot, souffrant d'une attaque de lumbago, se mit au lit et interdit sa porte, qui fut forcée aussitôt par deux hommes vigoureux et résolus, deux députés méridionaux. Ils pénétrèrent dans la chambre, traînant un vieillard abattu. « Illustre maître, dit l'un d'eux, M. Saint-Julien, voici notre grand Naquet, il est anémique, neurasthénique. Nous venons vous demander au nom de la France, pour le salut de la République, une médication efficace qui rende à l'éminent Naquet les forces dont il a besoin et le mette en état de poursuivre une campagne libératrice et vengeresse. Il y va de l'honneur de la République et du salut de la patrie. » Charcot, de son lit de fer, répondit: « Messieurs, vous vous faites de la médecine une idée fausse. Et vous, monsieur Naquet, vous avez bien, sans doute, une vieille ser-

vante. C'est à elle, et non pas à moi, qu'il faut vous adresser. Tenez, vous me voyez cloué au lit par un lumbago qui me fait souffrir le martyre. Je n'ai appelé aucun de mes confrères; ma vieille bonne m'a mis sous les reins un sac d'orge grillé. Faites comme moi, monsieur Naquet, demandez un remède à votre vieille bonne. »

A ce récit bien détaillé, l'interne sourit:

— Dans mon pays, dit-il, un paysan, quand il souffre du lumbago, fait chauffer une futaille et s'y met comme dans un bain de vapeur.

— Les Parisiens, répliqua le docteur, se font de préférence frictionner énergiquement les reins avec une peau de chat sauvage. Mais travaillons.

S'étant fait amener Léocadie Bailleul, il l'invita à s'asseoir dans un grand fauteuil à oreilles, adossé au paravent vert. Là, les mains étendues sur les genoux, elle souriait, surprise, heureuse de n'entendre, de ne voir autour d'elle que des paroles douces, des regards bienveillants. Elle contemplait le docteur Baude dans une sorte d'extase dont il était, à son insu, flatté et caressé. Il s'assit devant elle, genou contre genou, lui pressa du doigt les paupières et lui dit:

— Dormez.

Elle ne bougea plus.

Alors, se tournant vers l'interne:

— Je l'avais bien dit. C'est un sujet excellent. J'ai réussi tout de suite à provoquer le sommeil malgré mon état de fatigue. J'ai des vrilles dans la tête.

Il se passa plusieurs fois la main sur le front. Puis, il la mit sur la tête de Léocadie.

— Dormez.

Et, après un long silence:

— Qu'est-ce que vous éprouvez?

Elle ne répondit rien, intimidée devant un monsieur à ce point respectable et craignant de dire quelque chose qui lui déplût et la fît renvoyer.

— Où avez-vous mal?

A cette question l'embarras de Léocadie s'accrut. Elle ne

savait vraiment pas ce qu'il fallait répondre. Le docteur la mit lui-même sur la voie.

— Vous avez mal... dites-moi où vous avez mal.

Elle eut beaucoup de chance et un peu de ruse. Pensant plaire à ce pauvre monsieur qui se plaignait en passant la main sur le front:

— A la tête, dit-elle.

Et lui, impérieux, pressant, dominateur:

— Cela augmente?

— Oui, monsieur, fit-elle, sachant maintenant comment répondre et fidèle au précepte dont elle avait été nourrie dans son enfance, qu'il est plus poli de dire oui que de dire non.

— Cela augmente encore?

Oui, monsieur.

Alors le docteur s'observa et reconnut, en habile et sincère observateur, le subit déclin de sa névralgie frontale.

Et il conclut:

— Je suis sur la voie d'une grande découverte: le transfert des maladies.

Après quelques études, il expérimenta un matin ce nouveau sujet devant une assistance choisie: le père O'Conor, jésuite irlandais, le docteur Fénelon Coca, homme de couleur d'Haïti, Mlle Conille, rédactrice de journaux féministes, le peintre espagnol Berrugueta,qui venait spécialement pour observer l'expression des traits dans les états extatiques. Le docteur Baude commença, selon sa coutume, par mettre son auditoire en garde contre les dangers d'une expérimentation trop brutale.

— En matière de suggestion, dit-il, on ne saurait être trop prudent. Un jour, je dis à un sujet extrêmement sensible: « Mademoiselle Rose, vous êtes un oiseau. » Elle le crut si bien qu'elle se précipita à la fenêtre pour s'envoler dans l'air. Quand je la retins, elle avait déjà tourné l'espagnolette.

Il frotta doucement les paupières abaissées de Léocadie et lui commanda de dormir, puis il lui pressa légèrement la tête et se convainquit avec facilité qu'ayant franchi les deux

premiers états de l'hypnose elle se trouvait maintenant en état de somnambulisme.

— Les yeux sont fermés, dit-il. La peau et les muqueuses sont devenues entièrement analgésiques.

Et il annonça la marche de l'expérience. On verrait le sujet, mis en communication avec un malade, éprouver et présenter aussitôt les symptômes de la maladie. Dans l'espèce, cette maladie était la paralysie agitante.

— La maladie de Parkinson, dit le docteur noir.

— Parfaitement, reprit le docteur Baude. Le patient est un ancien marchand de fourrages qui vit maintenant de ses rentes dans la banlieue de Paris, d'une intelligence normale et médiocre. Chez lui, les débuts, qui remontent à trois ans environ, furent insidieux. L'oscillation rythmique, d'une faible amplitude, demeura longtemps localisée à une main.

— Elle est maintenant généralisée, comme vous l'allez voir, dans tout un côté du corps et dans les membres inférieurs.

Un vieillard parut et fit péniblement quelques pas, le buste en avant, la tête basse, avec un air d'angoisse et de détresse lamentable dans l'amaigrissement de son corps athlétique et dans la fonte de ses graisses. C'était M. Matuffat.

Léocadie le connaissait. Trois fois déjà Baude avait essayé sans témoins l'expérience qu'il répétait aujourd'hui et la bonne Vatoire, touchée de cette détresse physique, mettait tout son cœur à soulager ce pauvre M. Matuffat qu'elle aimait bien et qu'elle trouvait bel homme, quoique vieux, chauve, défait et le crâne bouillant comme un pot-au-feu. Il s'assit devant elle et commença à trembler.

Elle lui prit les mains, selon les indications données par le docteur, le cala avec ses genoux et se mit à trembler comme lui.

— Remarquez, messieurs, dit le docteur, cette oscillation rythmique d'une faible amplitude que reproduit le sujet est bien caractéristique de l'affection que je viens d'énoncer tout à l'heure. Cette jeune fille ne pourrait pas l'imiter, alors même qu'elle le voudrait: le transfert est certain.

Après un quart d'heure, M. Matuffat se leva péniblement et fit quelques pas incertains vers la porte.

— Eh bien! lui dit Baude. Vous tremblez moins; il y a amélioration.

M. Matuffat, atteint de paralysie agitante, tremblait toujours moins sitôt que ses muscles se mettaient en action. Il n'éprouvait en réalité aucun amendement à son mal et sentait aussi péniblement que jamais une chaleur à l'estomac.

Pourtant, de sa voix trémulante et saccadée, il répondit:

— Il y a du mieux, monsieur le docteur, il y a du mieux.

Il le croyait presque et le disait volontiers, parce qu'il espérait dans tous les traitements nouveaux, qu'il aimait celui-là et qu'il était content de sentir les genoux de cette jeune fille dont la chaleur lui était douce et comme fraîche.

— Beaucoup de mieux, monsieur le docteur.

Le docteur noir, le jésuite irlandais, la demoiselle reporter prenaient des notes.

Appelé dans son cabinet pour donner une signature, Baude avertit l'assistance qu'il était inutile de parler à la dormante, qu'elle n'entendrait rien de ce qu'on lui dirait, n'étant en communication qu'avec lui, l'expérimentateur.

En l'absence prolongée de Baude, le peintre Berrugueta, étranger, ainsi que la plupart des artistes à la science et à ses méthodes, risqua, malgré les prescriptions du médecin en chef, un mot à l'oreille de la petite Vatoire endormie:

— Tu es très gentille. Viens poser dans mon atelier.

D'une voix plus faible qu'un souffle, mais distincte, elle murmura:

— Je veux bien.

Un instant après, le docteur Baude rentra et souffla légèrement sur les paupières du sujet qui s'étira comme quelqu'un qui se réveille.

— Maintenant, dit-il, messieurs, vous pouvez causer avec mademoiselle et l'interroger.

Pendant six semaines Vatoire prit toutes sortes de maladies. Il y eut quelques mécomptes en présence d'une entérite chronique et de deux ou trois tumeurs. Baude sagement la

localisa dans les maladies nerveuses dont elle éprouvait infailliblement les symptômes.

L'interne Milcent, qu'elle aimait de tout son cœur et qui était en grande familiarité avec elle, lui demanda un jour avec sévérité:

— Pourquoi contes-tu des blagues à Baude?

— Je lui conte pas des blagues.

— Tu ne sens pas les maladies passer en toi.

— Il le dit, que je les sens. Il doit le savoir, lui. Il est plus instruit que moi.

— Tu le trompes: c'est ignoble.

— Il est bon pour moi. Il me fait donner tout ce que j'ai besoin. C'est pas à moi à le contredire. Et puis c'est vrai que, quand il me dit: « Vous avez mal », ça me fait quelque chose dans le ventre. Seulement, il y a des moments où j'ai de la peine à m'empêcher de rire, c'est quand il met le doigt sur le bout de son gros nez, pour s'aider à réfléchir.

Le docteur Baude fit à l'Académie de Médecine une communication très remarquée qui souleva dans toute la presse d'ardentes polémiques. Il était mondain, il donna des séances dans les salons. Vatoire en robe blanche plut par sa douceur et son ingénuité. Un milliardaire américain mit cinq cent mille francs à la disposition de Baude pour la fondation d'un hôpital spécialement affecté au transfert des maladies.

Ainsi s'accomplit une des plus grandes découvertes du siècle.

Bibliographie

II

I L'ELVIRE DE LAMARTINE

L'ELVIRE de Lamartine. Notes sur M. et Mme Charles par Anatole France (avec fac-similé). Paris, H. Champion, 1893. In-12, sous couverture bleue, 4 ff. n. ch. (1 f. blanc, faux-titre, titre, fac-similé d'une lettre de Mme Charles); 121 pages.

Publication antérieure

L'étude d'Anatole France fut d'abord publiée par LE TEMPS, nos des dimanche 4, dimanche 11, mercredi 21 et dimanche 25 septembre 1892.

Environ six mois avant d'écrire lui-même une étude sur Elvire, Anatole France avait consacré l'une de ses « *Vie Littéraire* » à Mme Charles (cf. *La Vie Littéraire*, 5e série).

II LE ROI CANDAULE

Théophile Gautier. LE ROI CANDAULE, illustré de vingt et une compositions par Paul Avril. Préface par Anatole France. Paris, Ferroud, 1893. In-8o raisin, 3 ff. non ch. (faux-titre, frontispice, titre); XVI-111 pages. Tiré à 500 exemplaires, dont 200 sur papier du Japon ou grand vélin d'Arches (nos 1 à 200), 50 sur grand vélin d'Arches (nos 201 à 250), 250 sur vélin d'Arches.

Publication antérieure

L'étude d'Anatole France sur le Roi Candaule a d'abord paru dans l'ECHO DE PARIS du mercredi 1er mars 1893, sous forme de lettre adressée au poète Catulle Mendès. Le début de cette lettre n'a pas été repris dans la préface. Nous le reproduisons ci-après.

LE ROI CANDAULE

A Catulle Mendès

Cher poète ami,

Un libraire du boulevard Saint-Germain m'a demandé une préface pour une édition ornée et magnifique du *Roi Candaule* de Théophile Gautier. Permettez-moi de vous soumettre, dans cette lettre publique, un résumé de ce que je voudrais dire en présentant aux bibliophiles le petit chef-d'œuvre du vieux maître que nous aimons et vénérons tous deux. Un plus habile que moi aurait sans doute, cher ami, étudié dans le Candaule du bon Théophile un cas d'amour morbide, et recherché curieusement les raisons pour lesquelles l'amant de la belle Nyssia voulut être vu et *assisté* dans ses tendresses par le beau Gygès. C'est là sans doute un exemple intéressant de psychologie érotique, et l'on pourrait illustrer cette aventure ancienne d'un grand nombre d'observations nouvelles. J'ai craint, à vrai dire, de m'égarer dans les chaudes ténèbres d'une sensualité troublée. Et je me suis tout de suite réfugié dans la paix d'une érudition facile.

J'ai été bibliothécaire, et assez excellent dans mon état. Il m'en souvient; et j'ai du penchant à regagner, dès que je le peux, le silence imagé des vieux livres, qui me charme. Je me propose donc de traduire d'abord l'endroit d'Hérodote que Théophile Gautier a paraphrasé avec une exactitude méthodique et délicieuse.

Il faut donc se rappeler I, VI *et seq.* des *Histoires.* Puis il conviendrait d'ajouter à peu près ceci:

Hérodote, dans ses voyages...

Le texte de l'ECHO DE PARIS permet de constater trois autres suppressions:

P. 76, l. 16 du présent volume.

... *conservé au Louvre,* où vous l'avez dû voir, car je vous sais curieux de tous les monuments qui nous font toucher au mystère des origines et confinent à l'inconnu. *Grand comme la paume,* etc.

P. 76, l. 21.

... *Elle est parfaitement hideuse,* une tête énorme de grenouille triste, un cou plus gros et plus long que le buste et des petites jambes en pieds de chaise. Elle rit, elle est épouvantable. Elle est auguste. Songez-y, cher ami, c'est

par elle que, incessamment, la vie succède à la mort et la mort à la vie. Elle est debout sur les générations. *Son sexe,* etc.

Le texte publié par l'ECHO DE PARIS s'arrêtait aux mots: « ... des formes que nous ne pouvons imaginer » (p. 76, l. 32, du présent volume).

Ces mots étaient suivis de la formule: « Croyez, mon cher poète, à mon amitié et à mon admiration. »

III PROFILS CONTEMPORAINS

Michelis Di Rienzi. *Panthéon des Lettres, des Sciences et des Arts.* PROFILS CONTEMPORAINS... [Première série]. Lettre-préface d'Anatole France. Paris, Lemerre, 1893. In-12.

IV LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PASSY

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'AUTEUIL ET DE PASSY, par Anatole France. Paris, Imp. Noizette et Cie, 1894. In-16 de 16 pages, couv. jaune.

Cette conférence a été rééditée la même année par Calmann-Lévy, in-12 de 20 pages, couv. jaune.

V LE CHEMIN DE PARADIS

LE CHEMIN DE PARADIS, Mythes et fabliaux, par Charles Maurras. Paris, Calmann-Lévy, 1895. Gr. in-18, de XXXII-325 pages. (Le poème d'Anatole France occupe le premier feuillet.)

VI JEUNES MADAMES

JEUNES MADAMES, par Brada [Comtesse de Puliga], préface d'Anatole France. Paris, Calmann-Lévy, 1895. Gr. in-18, de VII-272 pages.

Publication antérieure

La préface écrite par Anatole France pour *Jeunes Madames* a d'abord paru dans l'ECHO DE PARIS du mardi 2 juillet 1895, sous le titre: *Le Progrès des Mœurs*. Elle comportait un préambule, reproduit ci-après et était suivie de ces mots également non repris:

...Voilà ma préface faite. Je crois y avoir assez montré cette aimable gravité, cette profondeur limpide, cette sagesse ferme et bienveillante qui sont les qualités nécessaires à tout faiseur de préfaces.

LE PROGRÈS DES MŒURS

Mon ami Fernand Calmettes est venu me voir hier, farouche, le crin hérissé. Il méditait un roman mondain. On sait suffisamment ce qu'on appelle le monde, une femme du monde, un homme du monde, ἄνθρωπος τοῦ κόσμου, comme on dit à Athènes. Mon ami Fernand Calmettes affirme que c'est très méchant, et son roman, consacré à la peinture des gens du monde, s'appellera: *Le Vice*.

Je croirais volontiers que le vice a sa place dans notre société polie, mais je ne vois pas que cette place ait beaucoup grandi depuis le temps où Brantôme écrivait les livre *des Capitaines* et *des Dames*.

Et j'ai lu, dans la chronique d'un certain moine, que, du vivant de la reine Eléonore de Guyenne, la dissolution des mœurs était déjà parvenue à la plus détestable perfection. La continuité du mal inspire une douleur tranquille. Je crains plutôt la violence des remèdes. Je n'oublie pas que la Terreur ne fut qu'un essai de pure morale. J'ai suggéré ces idées à mon ami Fernand Calmettes. Mais il demeure persuadé que le feu du ciel va tomber sur les arrondissements riches de Paris.

De son côté, un charmant écrivain de *la Vie Parisienne*, Brada, est venu me demander mon avis sur son roman mondain, les *Jeunes Madames*, qui n'est pas encore publié.

— De votre opinion vous ferez, m'a dit Brada, une préface à mon livre, je le veux.

On ne peut rien refuser à Brada. Et voici les réflexions que le gracieux auteur des *Jeunes Madames* mettra, s'il lui plaît, dans son petit volume in-18 jésus.

VII L'OARISTYS

Théocrite. L'OARISTYS. Texte grec et traduction de M. André Bellessort, précédée d'une *Lettre de Sicile* par M. Anatole France... Illustrations de Georges Bellenger. Paris, Ed. Pelletan, 1895. In-8°, de 54 pages: 6 ff. non ch.; pp. [III] à XI (préface d'Anatole France); pp. [14] à 41 (titres et texte de l'Oaristys); pp. 43-46 (tables; p. [48] (note sur l'établissement du texte); pp. [49-50] (justification du tirage et achevé d'imprimer); 2 ff. non ch. Tiré à 350 exemplaires numérotés, dont 2 sur whatman in-4° raisin (nos 1 et 2); 25 sur japon ancien in-4° (nos 3 à 27); 3 sur vélin du Marais in-4° raisin (nos 28 à 30); 50 sur japon impérial (nos 31 à 80); 270 sur vélin du Marais, in-8° raisin (nos 81 à 350). Ont été tirés, en outre, 50 exemplaires de présent. Achevé d'imprimer, 15 décembre 1896.

Publication antérieure

La *Lettre de Sicile* a été publiée dans l'ECHO DE PARIS du mardi 22 décembre 1896.

L'édition Pelletan donne un texte identique à celui de l'ECHO DE PARIS. Une seule différence est à noter. Les deux citations grecques de l'édition Pelletan ne figurent pas dans le journal, où France les a remplacées par leur traduction: *« mes chèvres »*; *« je crache ton baiser »*.

VIII LES PARISIENS DE PARIS

LES PARISIENS DE PARIS. DÎNER DE MOLIÈRE du 9 janvier 1896, sous la présidence d'honneur de M. Anatole France. In-4° de

8 pages non chiffrées, sous couverture blanche dont le premier plat sert de page de titre. Sans nom d'imprimeur.

[p. 1] Menu du Dîner de Molière — 132e dîner;
[p. 3] Lettre de François Coppée;
[pp. 4-5] Discours de M. Georges Berger;
[pp. 6-7] Discours de M. Anatole France;
[p. 7, suite] Toast du docteur Desprès;
[p. 8] (Toast du docteur Philbert).

Voici le texte de la lettre adressée par François Coppée au Président des PARISIENS DE PARIS et publiée p. 3 de la plaquette :

« Mon cher Président,

» Je dois parler demain aux funérailles de Verlaine, et je fais, ce soir, mon allocution. A mon très vif regret, je ne pourrai donc dîner avec vous et les aimables Parisiens de Paris.

» Buvez, en mon nom, à la santé d'Anatole France, mon vieil ami. C'est un indigène du quai Voltaire, où son père était libraire. France, savant bibliophile, bouquine souvent dans son quartier natal. Dites-lui qu'il y a, de ce côté, un monument appelé l'Institut, où il pourrait lui être agréable de se reposer, dans ses promenades devant les cases des bouquinistes, et que je fais tous mes vœux et tous mes efforts pour qu'il y obtienne bientôt un fauteuil.

» Tout à vous, et amitiés à nos « pays », qui ont bien voulu me décerner le titre de président d'honneur.

» FRANÇOIS COPPÉE. »

IX LE MONUMENT DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

LE MONUMENT DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE. Souvenir de la Fête d'Inauguration du 13 juillet 1896, Douai, Imprimerie L. & G. Crépin, 1896. In-4°, sous couverture blanche imprimée, de 72 pages.

Manuscrit

Le manuscrit du discours sur MARCELINE DESBORDES-VALMORE a appartenu successivement à Robert de Montesquiou, Marcel Bénard et Harry Glemby. Il se compose de 28 ff. in-4°, rel.

maroquin janséniste bleu, fil. intérieurs *(Ch. Meunier)* (Catalogue de la 1re Vente Robert de Montesquiou (Bibliothèque), n° 176).

Avant d'emporter le manuscrit en Amérique, M. Harry Glemby en a fait faire, à l'instigation de M. Seymour de Ricci, une reproduction phototypique intégrale, tirée à un petit nombre d'exemplaires.

X LES PLAISIRS ET LES JOURS

Marcel Proust. LES PLAISIRS ET LES JOURS. Illustrations de Madeleine Lemaire. Préface d'Anatole France et quatre pièces pour piano de Reynaldo Hahn. Paris, Calmann-Lévy, 1896. Grand in-4° de x-271 pages. Il a été tiré, de cette édition, 30 exemplaires sur papier de Chine, et 20 sur japon.

XI MENTIS

Léon Hély. MENTIS. Poème. L'Etude — Le Rêve — L'Abîme. Préface par Anatole France. Paris, Librairie Fischbacher, 1896. In-18 de XIII-155 pages.

XII LORENZACCIO

Cette étude a été publiée dans la REVUE DE PARIS du 15 décembre 1896.

Elle a été écrite par Anatole France à l'occasion de la première représentation de LORENZACCIO, drame d'Alfred de Musset, joué sur la scène de la Renaissance, le 4 décembre 1896, avec Sarah Bernhardt dans le rôle principal.

XIII DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE

Institut de France. Académie française. DISCOURS prononcés dans la Séance publique, tenue par l'Académie française pour

la réception de M. Anatole France, le 24 décembre 1896. Paris, Firmin-Didot, 1896. In-4°, sous couverture verte imprimée, de 54 pages. (Le discours d'Anatole France occupe les pp. [3] à 29; la réponse de M. Gréard les pp. [31] à 54.)

Manuscrit

Le manuscrit du DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE se compose de 148 feuillets in-4°. Il appartient à la Bibliothèque Nationale, à laquelle il a été légué par Mme Arman de Caillavet (Dép. des mss., N.A.F., n° 10799). Le texte autographe diffère du texte imprimé par de nombreuses variantes.

Sous le numéro suivant (N.A.F., n° 10800), la Bibliothèque Nationale conserve un recueil in-4° de 343 feuillets, provenant du même legs et constitué par les cartes et lettres de félicitations qui furent adressées à Anatole France à la suite de son élection et de sa réception à l'Académie française. Ce recueil compte près de 250 correspondants différents.

Publications antérieures

Anatole France ayant pris séance le jeudi 24 décembre 1896, le discours prononcé par lui à cette occasion fut reproduit in-extenso le surlendemain 26 décembre par plusieurs journaux, notamment par l'ECHO DE PARIS.

Trois jours plus tard, le 29 décembre, l'ECHO DE PARIS publiait, sous le titre: *Les Chrétiens de Syrie et le Peuple aux Tuileries*, deux importants morceaux « écartés » du discours. Ils furent publiés une seconde fois, par la revue SUR LA RIVIERA, de Nice, numéro du 31 janvier 1926.

On trouvera ci-après ce double épisode de la vie de Lesseps, reproduit d'après le texte de 1896, avec les quelques variantes fournies par le texte de 1926.

LES CHRÉTIENS DE SYRIE
ET
LE PEUPLE AUX TUILERIES

Je voudrais conter ici deux historiettes peu connues, que j'ai trouvées en étudiant, cette année, la vie d'un homme illustre. La première nous ramène au temps où M. de Lesseps était

consul au Caire. Elle a l'air d'un conte; on la dirait tirée d'un de ces recueils d'apologues orientaux qu'on faisait si joliment en France, au dix-huitième siècle.

* * *

C'était en 1834. Président de la commission de santé, M. de Lesseps visitait les galères du pacha d'Egypte. Il y trouva un jour quatre cents jeunes hommes et douze vieillards de Nazareth, que le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim, avait ramenés enchaînés d'une expédition en Syrie, comme on voit, sur les bas-reliefs des temples, que les Pharaons ramenaient leurs prisonniers. Ces captifs étaient chrétiens. Ils vénéraient la France, protectrice des chrétiens de l'Orient.

En voyant venir à eux l'envoyé de la nation tutélaire, ils lui baisèrent les mains et chantèrent des cantiques de bénédiction sur les Francs. Emu de pitié et jaloux aussi de montrer à ces pauvres Syriens qu'ils n'invoquaient pas la France en vain, M. de Lesseps leur promit d'intercéder pour eux auprès du maître.

Soit qu'il ne désespérât pas d'attendrir le pacha blanchi dans l'habitude politique d'exterminer ses ennemis, soit plutôt qu'il comptât sur l'amitié du prince et sur la force du nom français, il alla tout de suite au Divan demander la grâce des condamnés.

Méhémet-Ali, l'ayant écouté, secoua la tête et lui répondit que ces prisonniers appartenaient à son fils Ibrahim.

— Ibrahim, dit-il, est dans ma main l'éclair et la foudre. Il ne me convient pas de délier ce qu'Ibrahim a lié.

M. de Lesseps ne se rendit point à ces raisons. Il renouvela ses pressantes prières. Et le pacha, qui ne voulait pas déplaire à un Français, trouva un détour pour accorder la grâce demandée, sans détruire l'effet du châtiment infligé par son fils Ibrahim. Il décida que les révoltés de Bethléem [1] resteraient aux galères, mais que chaque semaine on en retirerait cinq pour les remettre au représentant de la France.

Aussitôt que la nouvelle de cet arrangement fut connue, la porte du consul fut assiégée par la foule suppliante des

[1] « De Bethléem ». Ces deux mots ne se lisent pas dans le texte de 1926.

Syriens, qui réclamaient un père, un fils, un frère. Bethléem en pleurs s'attachait aux habits du consul, se suspendait à ses bras, se traînait sous ses pieds embrassés. Pour échapper à l'ardeur de ces prières [1] asiatiques et pour hâter la délivrance des prisonniers chrétiens, il imagina un artifice tout à fait oriental. Un jour, s'étant assuré que Méhémet-Ali était d'humeur riante, il parut au Divan avec des habits en désordre, déchirés, tombant en lambeaux, spectacle pathétique entre tous dans l'antiquité grecque et barbare. Il savait qu'en Egypte l'antiquité dure encore.

A la vue de cet appareil lamentable, le pacha demanda avec intérêt quelle aventure était advenue à son ami.

— Seigneur, répondit M. de Lesseps, vous seul m'avez mis dans l'état où je suis, en ne m'accordant que cinq prisonniers par semaine et en me livrant en proie aux familles suppliantes de ceux que vous laissez aux galères. Tant qu'il y demeurera des hommes de Bethléem, je serai déchiré de la sorte. Mesurez vous-même le temps que dureront mes peines.

Le pacha sourit et donna l'ordre de délivrer sur-le-champ tous les prisonniers syriens.

* * *

Le trait est charmant, mais trop mince, sans doute, pour y rattacher des considérations de politique et d'humanité. Pourtant nous ne pouvons nous défendre, en le contant, de penser avec douleur à ces chrétiens d'Orient massacrés naguère devant l'Europe indifférente.

Et il nous revient à la mémoire ces paroles généreuses et attristées de Clemenceau : « A qui peut-il appartenir de porter [2] la parole d'émancipation, de justice sociale, de paix heureuse ?... Qui parlera d'humanité au peuple souffrant d'un gouvernement inhumain ? Qui proclamera la nécessité d'un ordre solidaire entre les hommes, et lui donnera pour fondement le respect du droit, la justice ? Qui sera le peuple affranchisseur, le peuple *humain* ?... A quel pays cet honneur ? Au siècle dernier, tous les hommes, d'une voix unanime, eussent désigné la France. »

[1] Des prières (1926).

[2] D'apporter (1926).

Paroles vraiment belles et dont le son nous paraît étrange aujourd'hui !

Combien peu, dans ces derniers temps, nous en ont fait entendre de semblables ! [1] On ne nous parle plus que d'intérêts vulgaires. On veut faire croire au plus généreux des peuples que l'égoïsme est une force. Quelle erreur ! Il n'y a au monde qu'une force irrésistible, la générosité.

* * *

La seconde histoire que je veux vous dire est une histoire de 48.

Vous avez lu sans doute [2] les pages admirables de vie, de couleur, de mouvement et d'intelligence qui, dans le beau livre de Gustave Geffroy, *L'Enfermé*, font revivre cette époque. Prenez, je vous prie, le fond du décor dans ces belles et profondes peintures de l'historien artiste, dans ce tableau, par exemple, de « la rue aux drapeaux claquants et aux torches mouvantes, qui retentit des cris des journaux, des roulements de [3] tambours, des chants de *la Marseillaise*, du pas scandé de la garde nationale et de la garde mobile, des arrivées des foules, étudiants, ouvriers, prêtres ». Faites paraître les insurgés vainqueurs, la poitrine nue, un mouchoir sanglant autour de la tête. Et voici une scène épisodique de la tragi-comédie :

Lorsque, après la Révolution, M. de Lamartine, qui dirigeait les affaires étrangères du Gouvernement provisoire, dut envoyer un ministre plénipotentiaire auprès de la reine Isabelle, il manda M. de Lesseps à Paris pour lui offrir le poste de Madrid, qui, dans les circonstances présentes, devait être occupé par un diplomate habile et heureux.

— Nous sommes en révolution, dit M. de Lamartine à M. de Lesseps. On ne sait [4] ce que fera l'Europe. Je vous prie de vous rendre à l'ambassade de Madrid. En cas de guerre, l'amitié de l'Espagne nous vaut deux cent mille hommes sur les Pyrénées.

M. de Lesseps accepta l'offre.

[1] Combien peu, dans les derniers temps, nous en avons entendu de semblables ! (1926).

[2] « Sans doute ». Ces deux mots ne se lisent pas dans le texte de 1926.

[3] Des (1926).

[4] On ne sait pas (1926).

Mais, avant de gagner Madrid, il remplit, à Paris même, une mission diplomatique d'une nature très [1] particulière, de peu de conséquence assurément, mais où il se montra ce qu'il était, l'homme qui va droit au but avec bonne humeur et décision.

Il venait de lire dans un journal espagnol que le peuple de Paris, qui s'était emparé des Tuileries, avait volé les joyaux laissés dans le château par l'infante d'Espagne, madame la duchesse de Montpensier. Il connaissait trop bien l'administration française pour penser une minute saisir les bureaux d'une affaire qui devait être vivement menée. Il résolut d'aller lui-même aux Tuileries reprendre les joyaux de l'Infante. Pour faciliter l'exécution de son projet, il demanda au citoyen Armand Marrast, maire de Paris, une lettre d'introduction auprès des insurgés.

— Je ne les connais pas, lui répondit le maire, mais je vais vous donner une lettre pour leur chef. Ils doivent en avoir un.

M. de Lesseps se présenta de bon matin avec ce papier au guichet de l'Echelle, où il fut reçu par des hommes en manches de chemise, avec des linges sanglants autour de la tête, qui lui demandèrent ce qu'il voulait:

— Je suis, leur dit-il, ambassadeur de la République en Espagne.

Et, tirant de sa poche la feuille accusatrice:

— Voilà un journal espagnol qui dit que vous volez l'infante d'Espagne.

Ils s'écrièrent, indignés, qu'ils n'étaient pas des voleurs, et ils le menèrent à leur chef. Comme l'avait pensé le citoyen maire, ils en avaient un. Ce chef était en uniforme de garde national et galonné. Il avait déjà pris de la fierté. Il reçut l'ambassadeur d'une façon hautaine, et, quand il vit la liste des objets réclamés, il fit cette observation qu'il y en avait beaucoup.

A quoi M. de Lesseps répondit:

— Peu ou beaucoup, il faut rendre ce qui ne vous appartient pas.

Le peuple assistait à l'entretien. Un ouvrier dit tout haut:

[1] Toute (1926).

— Ce Monsieur a raison.

Le peuple acclama l'ouvrier et, se détournant de son chef, soudain méprisé, conduisit M. de Lesseps dans une salle où tous les objets appartenant à la famille royale avaient été rangés [1] et étiquetés sur des tables.

L'ambassadeur y reconnut quelques menus bijoux réclamés par l'Infante. Mais, comme, après une longue recherche, il se plaignait de ne pas retrouver la plus riche partie de ce qu'il était venu chercher, notamment un album de dessins recouvert de pierreries, ces hommes déguenillés lui répondirent:

— Nous avons mis tout ce que nous avons trouvé de plus précieux dans des charrettes, nous nous sommes couchés dessus et nous avons porté les joyaux et l'argenterie au Trésor, l'album, comme richesse d'art, à la Bibliothèque nationale.

Et ils avaient fait comme ils disaient. Tout fut retrouvé. Et M. de Lesseps, vengeant l'honneur du peuple de Paris, rendit à Mme la duchesse de Montpensier ses joyaux.

XIV JEAN VEBER

Ecrite à l'occasion d'une Exposition des Œuvres de Jean Veber réalisée en 1897, l'étude d'Anatole France a été réimprimée en tête du catalogue de l'Exposition rétrospective des Œuvres de Jean Veber (1864-1928), réalisée sous le patronage de la Ville de Paris, au Musée du Petit Palais (24 mai 1930). In-16 de 32 pages.

XV PÂQUES OU LA DÉLIVRANCE

Ce conte a été publié dans le New York Herald, édition de Paris, *Easter Number*, dimanche 18 avril 1897, illustrations de M. Boutet de Monvel.

[1] Etaient rangés (1926).

XVI SOUVENIRS D'UN OFFICIER D'ORDONNANCE

Colonel W. M. Wonlarlarski. SOUVENIRS D'UN OFFICIER D'ORDONNANCE (GUERRE TURCO-RUSSE, 1877-1878). Préface d'Anatole France. Paris, Chapelot, 1899. In-8° de 260 pages (illustr.).

XVII LETTRE A JEANNE

Charles Nodier. HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET, précédée d'une LETTRE A JEANNE par M. Anatole France. 25 compositions de Steinlen. Paris, Edouard Pelletan, 1900. In-4° de xv-28 pages.

XVIII RODIN ET LA PORTE DE L'ENFER

Cette étude a été publiée dans le FIGARO du 7 juin 1900.

XIX MONSIEUR PATRU

MONSIEUR PATRU a été publié dans l'AURORE du 27 décembre 1902, avec le sous-titre : « *ou la Liberté* ».

Manuscrits

Il existe deux manuscrits de la nouvelle MONSIEUR PATRU. Ils sont décrits, sous les n°s 156 et 157, dans le Catalogue de la Vente des *Livres, Manuscrits, Dessins provenant des Bibliothèques de Mmes Arman de Caillavet et Gaston de Caillavet* (Paris, G. Andrieux, 1932). Le premier comprend 6 ff. in-f°, chargés de corrections, dont 2 entièrement écrits au verso; le second, 7 ff. in-f°, présentant très peu de ratures et constituant la mise au net du précédent.

Ce manuscrit appartient actuellement à la Bibliothèque nationale (Dép. des Mss, N.A.F. 23 649).

XX L'IMAGE

L'IMAGE. Préface de M. Anatole France. Numéro spécimen. Paris, d'Hostingue et Blum, s.d. [1904]. In-4° illust. de 18 pages.

L'objet de cette publication, qui tentait de faire paraître à nouveau la revue L'IMAGE (disparue en 1896), était de remettre en honneur la gravure sur bois, menacée par la photographie.

XXI INDEX DE LA MYTHOLOGIE D'HORACE

INDEX RAISONNÉ DE LA MYTHOLOGIE D'HORACE par Michel Psichari, élève de philosophie au Lycée Condorcet, avec une préface d'Anatole France. Paris, H. Welter, 1904. Plaquette in-18 de 48 pages, sous couverture vert sombre reproduisant le titre.

XXII LA TERRE

Ce texte a été publié pour la première fois dans l'ALMANACH DU BIBLIOPHILE POUR L'ANNÉE 1902 (5e année), Paris, Edouard Pelletan, 1904.

Il est précédé de la dédicace suivante :

> « A Edouard Pelletan, qui a consacré cet
> Almanach aux travaux de la Terre.
> Son collaborateur et ami,
> Anatole France. »

XXIII L'ESCALADE

Ce récit a été publié pour la première fois dans l'ALMANACH DU BIBLIOPHILE POUR L'ANNÉE 1903 (6e année), Paris, Edouard Pelletan, 1905.

XXIV LE MIRACLE DE L'AVARE

Ce conte a été publié dans le NEW YORK HERALD, édition de Paris, *Easter Number*, dimanche 5 avril 1905, illustr. de Calbet.

XXV TABLEAU DE LA POÉSIE FRANÇAISE

ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE, précédée d'une étude sur la poésie française par Anatole France. Paris, Lemerre, 1905. Petit in-16 cart.

L'étude d'Anatole France, publiée seulement en 1905, a été vraisemblablement rédigée avant 1880, mais l'éditeur Lemerre en avait ajourné la publication.

XXVI. DEUX ACTRICES

I *MARIE-THÉRÈSE PIÉRAT*

Ce texte a figuré dans une publication intitulée: LA COMÉDIE-FRANÇAISE. *Les sociétaires jugés par les auteurs*. Paris, Depas, 1905. In-8° illustré.

II *KÉJANE*

Ce texte a figuré dans le PROGRAMME d'ouverture du THÉÂTRE RÉJANE, en 1906.

XXVII LES ARTS ET LES ARTISTES PENDANT LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

Maurice Dreyfous. LES ARTS ET LES ARTISTES PENDANT LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE, 1789-1795. Nouvelle édition augmentée d'une préface par Anatole France et illustrée de reproductions de documents de l'époque. Paris, Paul Paclot, 1906.

XXVIII PALLAS ATHENA

Cette étude a paru dans L'ART ET LES ARTISTES, revue mensuelle d'art ancien et moderne, décembre 1906.

Le texte fourni par la revue est défectueux. Le manuscrit original, heureusement conservé, a permis de rétablir dans sa pureté plus d'un passage corrompu.

Manuscrit

Le manuscrit original, intitulé ATHÉNA, se compose de 6 pages in-f° (22,5 × 35,5), numérotées de 1 à 6, signées Anatole France. Il appartient à la Bibliothèque nationale (Dép. des mss, N.A.F., fonds Jacques Lion).

XXIX DIALOGUE AUX ENFERS

Molière. LE MISANTHROPE précédé d'un DIALOGUE AUX ENFERS par Anatole France et suivi de *La Conversion d'Alceste* par Georges Courteline, décorés de 26 compositions de Jeanniot... Edouard Pelletan, Paris, 1907. In-4°, imprimé en trois couleurs par l'Imprimerie nationale. Le tirage a été limité à 310 exemplaires, dont 2 ex. sur whatman, 18 sur japon ancien, 25 sur chine et 265 sur vergé d'Arches.

L'achevé d'imprimer indique que: « Cette édition du *Misanthrope* et de *La Conversion d'Alceste* a été établie par Edouard Pelletan avec le concours de Georges Jeanniot et d'Ernest Florian. Tirée à 350 exemplaires — dont 40 de présent — numérotés à la presse, elle a été achevée d'imprimer le 25 juin 1907 à l'Imprimerie nationale... »

Publication ultérieure

Le DIALOGUE AUX ENFERS a été publié par le journal L'ILLUSTRATION, dans son numéro du 18 janvier 1908.

Une note préliminaire nous apprend que ce dialogue avait été interprété, l'avant-veille 16 janvier 1908, par Julia Bartet et Le Bargy, devant un auditoire d'élite réuni par Edouard Pelletan dans les Salons des Éditions d'Art.

XXXI A JOHN KEATS

John Keats et Anatole France. SUR UNE URNE GRECQUE... texte anglais et traduction nouvelle de P.-Hyacinthe Loyson... compositions de Bellery-Desfontaines. Paris, Edouard Pelletan, 1908. Grand et petit in-4°, couv. impr.

XXXII QUINZE ANS DE MA VIE, PAR LOIE FULLER

Miss Loïe Fuller. QUINZE ANS DE MA VIE. Préface par Anatole France. Paris, Juven, 1908.

XXXIII LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE (1908)

Ph. Emmanuel Glaser. LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. PETITE CHRONIQUE DES LETTRES, 1908. Préface d'Anatole France. Paris, Ollendorff, 1909. In-12.

(Ce volume est le cinquième de la série.)

XXXIV GEORGE AURIOL

George Auriol. LE SECOND LIVRE DES MONOGRAMMES, MARQUES, CACHETS ET EX-LIBRIS. Préface d'Anatole France. Paris, Floury, 1909. In-8°.

XXXV UNE DES PLUS GRANDES DÉCOUVERTES DU SIÈCLE

En 1910 Mme de Kosmutza (en littérature Sándor Kémeri), reçut d'Anatole France la lettre suivante:

« Chère Madame,

» Je vous autorise bien volontiers à traduire ma nouvelle: *Une des plus grandes découvertes du siècle*, pour la revue *Renaissance*, publiée à Budapest. Ces pages ne feront que gagner à votre interprétation. Et je sais que la *Renaissance*, sous la direction d'un écrivain aussi grand que M. Béla Révész, est l'organe de la meilleure littérature.

» Je serai donc doublement honoré et d'être traduit par vous et de paraître dans la *Renaissance*.

» Daignez agréer, chère Madame, l'hommage de mes affectueux respects.

» Anatole France.

» P.-S. Cette nouvelle n'a *jamais* été publiée en langue française.

» Madame de Kosmutza, à Paris. »

Mme de Kosmutza ne put mettre son projet à exécution, la revue hongroise ayant entre-temps cessé d'exister. Le texte reproduit ici est conforme à la copie dactylographiée que Mme de Kosmutza tenait d'Anatole France. La rédaction autographe a disparu.

Cette nouvelle semble une œuvre assez ancienne.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

L'ELVIRE DE LAMARTINE

ÉTUDES ET PORTRAITS
PRÉFACES ET DISCOURS

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Gilbert Gilliéron
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève



Imprimé en Suisse